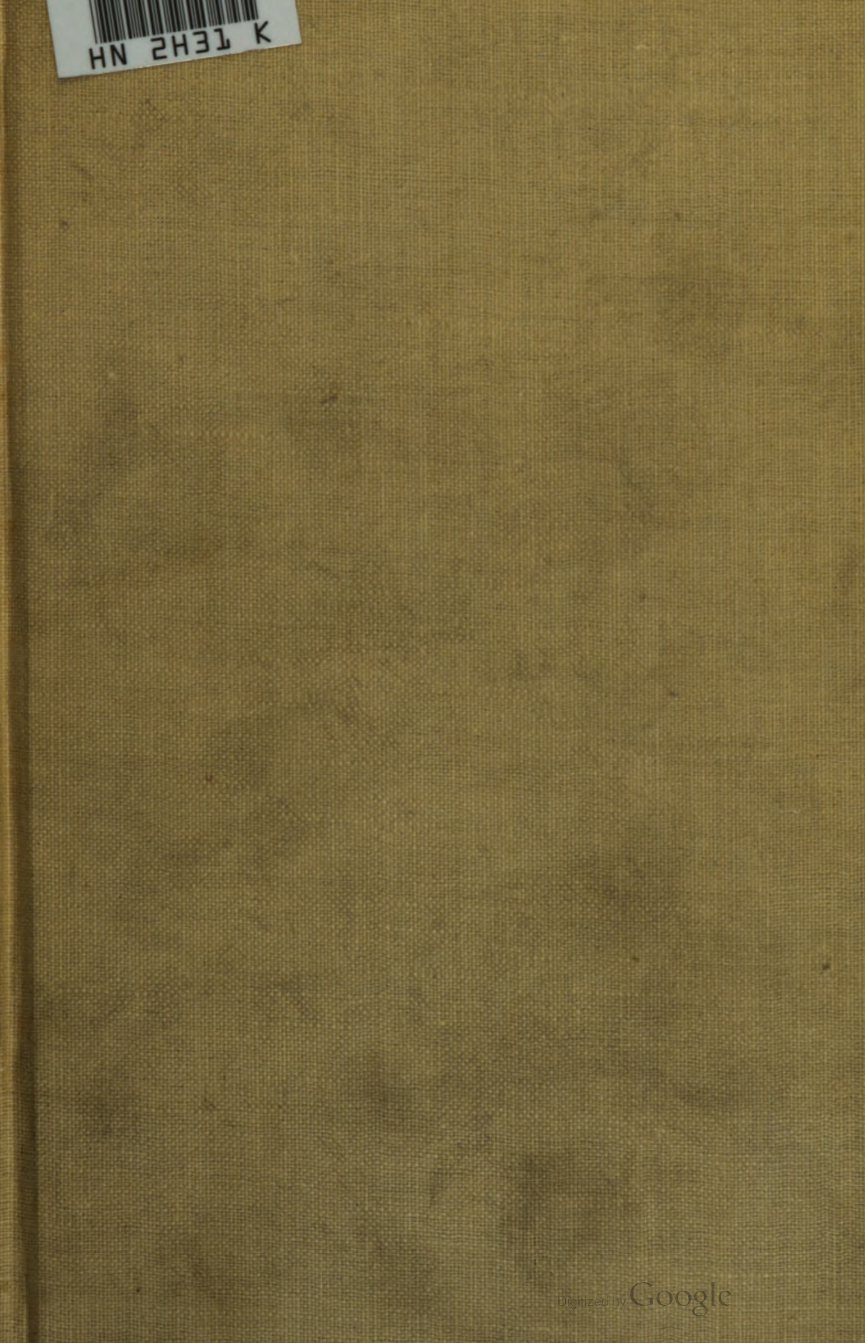


L'AMOUR VENGEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CAMILLE PERT

Vénale, 1 volume. (*Épuisé*).

Amoureuses, 1 volume. 3 50

Amante, 1 volume. 3 50

Le Frère, 1 volume 3 50

La Camarade, 1 volume. 3 50

Les Florifères, 1 volume. 3 50

En Anarchie, 1 volume. 3 50

Charlette, 1 volume 3 50

Leur Égale, 1 volume 3 50

Mariage rêvé, 1 volume 3 50

Nos Amours, nos Vices, 1 volume 3 50

La Loi de l'Amour, 1 volume 3 50

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

CAMILLE PERT

L'AMOUR VENGEUR

ROMAN

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1906

L'AMOUR VENGEUR

I

Dans le vaste et somptueux atelier du statuaire Hermann Hoog, qui occupait une partie du rez-de-chaussée de son hôtel, place Vintimille, les quatre élèves travaillaient fiévreusement.

C'étaient deux jeunes hommes, une jeune fille et un homme d'âge presque mûr.

Chacun achevait le morceau de sculpture que, dans une sorte de concours, ils exécutaient librement pour être soumis tout à l'heure à l'appréciation du maître.

Une porte se souleva.

Un jeune homme entra.

Des cris joyeux l'accueillirent.

— Tiens, Vaugrenant !

— Bonjour, Lucien... cher morticole...

— Oh! ce revenant!

— Comment cela va, espèce de renégat?

Lucien serra les mains souillées de glaise qui se tendaient.

— Bonjour, maçons!

Reçu docteur en médecine depuis quelques mois, il

s'était cru pendant deux ans une vocation artistique et avait travaillé chez Hoog.

Sarah Hoog, la toute jeune nièce du statuaire, l'interrogea :

— Toujours mondain?... toujours arriviste?

Il sourit.

— Peuh!... il faut bien! — Et, jamais assez, vous savez!...

Il s'attardait à contempler la jeune fille avec une visible admiration.

Elle venait d'atteindre sa dix-huitième année. Vêtue d'une blouse de soie blanche flottante, très brune, le teint mat, des yeux de velours sombre, elle avait quelque chose d'étrangement impérieux et d'ardemment passionné en ses traits nettement dessinés — beaux comme ceux des marbres antiques.

— Vous êtes vraiment idéalement belle, Sarah, murmura le jeune docteur.

Sous ses larges manches relevées, d'un geste impatient, ses bras nus maniaient la glaise avec une précipitation nerveuse qui faisait monter du rose à ses pommettes, effaçant le cercle bistré qui soulignait les yeux singulièrement meurtris de la jeune fille.

L'œuvre qu'elle achevait, d'une conception bizarre, montrait une créature nue, moitié ange, moitié démon, à la fois femme, poisson et sphinx.

— Dieu me pardonne ! s'écria tout à coup Lucien, mais c'est votre portrait symbolique que vous faites là !...

Sarah éclata de rire.

— Croyez-vous ?

Et son regard hardi et provocant cherchait en Vaugrenant le trouble qu'avaient toujours mis en lui les coquetteries aiguës de la jeune fille, accompagnées

d'accès de sauvagerie, de dédains et d'abandons subits.

Comme pour se soustraire à son charme inquiétant, Lucien se détourna, s'adressant à Pierre Girard.

Celui-ci était le praticien d'Hermann Hoog. Un homme déjà âgé de trente-sept ans, plein de talent, mais que des déboires, la misère et une insouciance invétérée confinaient en d'humbles fonctions artistiques.

— Hein, mon vieux Girard, goguenarda le docteur. Tu concours pour le prix de Rome?

L'autre sourit bonnement dans son épaisse barbe brune. Ses paupières lourdes désignèrent ses jeunes compagnons.

— C'est pour faire comme eux !...

L'un près de l'autre, ainsi que pour mieux accentuer le contraste de leur type, se tenaient André Laugier et Luigi Everto, tous deux entre vingt-deux et vingt-trois ans, bien que le premier parût plus âgé et le second beaucoup plus jeune.

Autant l'ensemble un peu lourd d'André était blond, grave, son regard bleu innocent, franc et tendre, ses gestes rares et souvent rendus gauches par une extrême timidité, autant le jeune Everto paraissait souple, remuant, gracieux, en sa sveltesse d'éphèbe à la peau olivâtre, unie, lisse comme du satin. Ses traits avaient la finesse fuyante des profils égyptiens antiques; l'œil noir et brillant se détournait humblement ou se fixait, tour à tour sournois ou impudent à l'extrême.

Lorsque sa main effilée, délicate comme celle d'une femme, rejetait coquettement la masse de sa chevelure noire bouclée et soyeuse; quand ses lèvres minces, d'un beau pourpre, s'écartaient un peu de biais, pour

un sourire énigmatique, l'on éprouvait un sentiment de malaise devant cette inquiétante personnalité.

André Laugier, orphelin d'un ancien ami du sculpteur, avait été placé chez celui-ci par sa mère, une brave femme vivant en province, incapable de s'opposer à la vocation du jeune homme, mais effrayée de le voir devenir artiste, et se consolant un peu en songeant qu'il avait trouvé un abri dans la famille du maître.

L'origine de Luigi était infiniment moins élevée et plus romanesque.

Deux fois — il y avait de cela quinze ans environ — le garçonnet de huit ans, accompagné de sa mère, une Italienne splendide, quoique portant les traces de la phtisie qui la rongeait, était venu chez Hoog s'offrir comme modèle.

Puis, il reparut seul ; sa mère était morte.

Répondant aux questions d'Hermann apitoyé, il apprit à l'artiste qu'il restait seul, sans un sou vaillant, dans Paris qui lui était presque inconnu, car il y avait à peine deux mois que sa mère y était arrivée avec lui.

Auparavant, ils exerçaient leur profession de modèles à Londres, que Florence Everto avait quitté dans l'espoir qu'un climat plus sain prolongerait sa vie.

La fatigue du voyage, les privations l'avaient promptement achevée.

Luigi ne se connaissait aucun parent, nul ami. Il avait dîné la veille d'une croûte donnée par un voisin ; il ignorait où il coucherait le soir même, car le propriétaire de l'hôtel auquel sa mère devait une quinzaine lui avait défendu de rentrer.

Contrairement aux usages des modèles italiens et ayant probablement des raisons secrètes pour agir ainsi, Florence n'avait point cherché à se rapprocher de ses compatriotes exerçant son métier à Paris. Son

fils orphelin n'avait donc pas même la ressource d'être exploité par quelque *padrone* ou *padrona* plus ou moins brutaux et avides.

Après avoir écouté en silence le récit du petit, Hoog lui dit simplement :

— Reste.

Et Luigi avait grandi dans l'atelier du sculpteur, à côté de Sarah, également orpheline, tous deux gâtés et morigénés par Hermann à l'égal de Sultan, l'énorme terre-neuve qui gambadait avec eux entre les blocs ébauchés et les selles de glaise humide.

A eux trois, chien, fillette et garçonnet, ils avaient inspiré l'un des groupes les plus célèbres du maître, d'origine flamande, mais que quarante années de séjour en France avaient naturalisé parisien.

Plus tard, c'était Pierre Girard, intéressé par l'esprit délié et le désir d'apprendre du jeune Italien, qui lui avait enseigné ce qui restait dans sa mémoire de bonnes études classiques faites autrefois.

Dès que Luigi avait eu douze ans, Hoog, qui ne connaissait rien d'autre que son art, lui avait mis l'ébauchoir en main.

D'abord, la facilité, les dispositions de son élève l'émerveillèrent ; à lui et à Sarah, il prédisait un avenir glorieux. Mais, au lieu que chaque jour la fillette acquérait plus de sûreté, le jeune homme ne dépassait point la médiocrité immédiatement atteinte par son prodigieux esprit d'assimilation.

Justement, Lucien Vaugrenant, de loin, critiquait l'étude que Luigi terminait.

— Ton bonhomme n'a ni jambes ni cuisses sous la draperie dont tu l'as habillé...

Avant que l'autre, haussant les épaules avec mauvaise humeur, eût pu lui répondre, Sarah poussa une

légère exclamation, toute blanche d'émotion, se laissant tomber sur un siège.

— Le maître !...

Hermann Hoog venait d'entrer, d'aspect léonin, avec sa crinière d'un blanc jaune, son mufle rasé, puissant, son grand front profondément ridé, que la moindre contrariété ravinait de sillons et d'ornières.

Son torse musculeux était revêtu d'une ample robe de chambre de drap vert, aux larges manches sous lesquelles ses bras étaient nus comme ses pieds en des sandales de cuir fauve.

Il traversa vivement l'atelier, croisa ses bras, et jeta un rapide coup d'œil sur les œuvres de ses élèves, fronçant les sourcils avec colère.

— De la saloperie ! tonna-t-il. Des veaux !... Vous n'êtes que des veaux !...

Muets, immobiles, les autres ne bronchaient pas, sachant qu'un mot prononcé mal à propos jetait le maître en des fureurs formidables qui lui faisaient hacher tout ce qui lui tombait sous la main, et durant lesquelles il eût été capable de tuer celui qui lui tenait tête.

Hors ces accès de rage, causés uniquement par des questions d'art, c'était l'homme le plus doux, le meilleur de la terre.

Lucien avait déposé sa pipe et se tenait coi, observant curieusement les élèves consternés.

Pierre, tenant entre ses doigts un fétu, le brisait et le rebrisait stupidement, tête basse ; André était tombé un genou en terre, et, le front relevé, contemplait son œuvre décriée, dans une sincère désolation. Courbé, un sourire humble aux lèvres, Luigi guettait furtivement les traits du maître, attendant l'éclaircie, la fin de la crise.

Mais, Sarah paraissait la plus frappée — infiniment plus que ne le comportait la puérilité de l'incident.

Blanche comme la soie de sa blouse, elle demeurait renversée dans l'incommode fauteuil moyen âge sur lequel elle s'était laissé glisser; un tremblement nerveux l'agitait tout entière.

Les regards du jeune docteur s'étant portés sur elle, il demeura stupéfait, murmurant tout bas:

— Un pareil désordre... et ces changements dans sa figure, dans sa personne !... Qu'est-ce que tout cela veut dire ?...

Cependant, la foudre grondait, moins menaçante, l'orage non entravé s'apaisait peu à peu.

Même, examinant de plus près le bas-relief de Pierre Girard reproduisant le profil de Sarah, le maître eut un haussement d'épaules indulgent.

— En t'appliquant, tu réussirais parfaitement la sculpture pour amateurs et le buste de femme du monde.

Pierre hocha la tête sans répondre, découragé, avec néanmoins une pointe d'amertume au fond de lui, car il sentait un peu de partialité dans ce jugement du maître.

Maintenant, Hermann faisait apparaître aux yeux d'André les vices de sa figure de Jeanne d'Arc écoutant les « voix ».

— Enlumine sa jupe, pose-lui une perruque, dore son auréole, et tu auras une exquise bondieuserie pour église de petite ville...

Il examina plus attentivement l'ébauche de Luigi, une originale figure de jeune Hindou couché et jouant avec des serpents.

Enfin, il soupira, une flamme colère remontant en ses yeux. profondément encaissés sous la broussaille des sourcils.

— Si tu terminais comme tu as commencé, ce serait quelque chose, mais, je te connais !...

Et, brusquement, il vint se planter devant la composition de Sarah qu'il invectiva avec violence.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... Où diable as-tu été pêcher cette idée ?... Mademoiselle fait de la littérature, du symbolisme !... Mademoiselle corrige la nature !... Nom de Dieu, où as-tu vu une femme qui ait des écailles sur le derrière et des pattes de matou !... Du talent !... Mais, tu en aurais à revendre si tu voulais !... Et, tu le perds, tu le gâches par tes inventions biscornues !...

Il aurait continué une heure durant sur ce thème si Lucien, qui ne cessait d'observer Sarah avec une inquiétude croissante, n'avait bondi tout à coup en jetant d'une voix vibrante d'alarme :

— Maître !... taisez-vous !... elle a une attaque de nerfs!

Ce fut une stupeur dans l'atelier.

Pâles, bouleversés, les deux jeunes gens se précipitèrent auprès du fauteuil où Sarah renversée restait inerte, le visage seulement ravagé de convulsions ; tandis que Pierre hébété, demeurait sur place.

Dégrisé, le sculpteur balbutia :

— Une attaque de nerfs ?... Allons donc... elle ne bouge pas !...

— C'est justement la forme la plus dangereuse de ces accès ! fit précipitamment le jeune médecin. Il faut la transporter sur son lit.

Mais, l'oncle se penchant pour soulever la jeune fille dans ses bras, Lucien eut un sursaut, ne pouvant maîtriser un mystérieux effroi.

— Non, non, pas vous !...

— Pourquoi? dit Hermann surpris.

Le coup d'œil rapide de Lucien passa sur ses anciens camarades, et vint s'arrêter sur le praticien.

— Pierre, viens ! cria-t-il d'un ton sans réplique.

A eux deux, ils enlevèrent aisément le corps de la jeune fille et la montèrent dans la chambre de celle-ci, située au premier étage de l'hôtel.

A l'oncle, maintenant éperdu et repentant, Lucien Vaugrenant avait défendu le chevet de la malade.

— Non, après l'émotion que vous venez de lui causer, il ne faut pas que Sarah vous aperçoive tout d'abord quand elle reprendra connaissance... Sans quoi, le souvenir trop aigu de ce qui s'est passé lui reviendrait et une nouvelle crise pourrait se déclarer...

Il s'opposa aussi à ce que Pierre appelât la femme de chambre auprès de la jeune fille toujours inconsciente, non pas évanouie cependant et le corps traversé d'ondes douloureuses...

— Nous deux, seuls, et c'est grandement assez ! fit-il brièvement, d'un accent dont l'anxiété émut Pierre.

— Mais voyons, est-ce si grave? questionna-t-il, la voix tremblante.

Lucien haussa les épaules.

— Écoute, mon vieux camarade, ne m'en veux pas si je te dis que je déplore amèrement de ne pouvoir te mettre à la porte... Mais, je ne saurais la soigner sans aide ..

— Enfin, quoi?... Qu'a-t-elle?... Qu'y a-t-il?

Sans répondre, le jeune docteur était allé fermer à clef toutes les issues ; puis, revenant au lit, il défit la robe de la jeune fille inerte, et mit à découvert sous la seule chemise légère, la taille, les hanches, le ventre déformés...

— Comprends-tu, à présent? fit-il soucieux.

Pierre avait eu un sursaut et un cri :

— Elle !... elle !...

Mais l'autre, soudain anxieux, multiplia ses ordres brefs, impérieux, forçant le pauvre homme à s'arracher au monde d'idées que venait d'enfoncer en lui ce fait inouï.

— Soulève sa tête !... Cale des oreillers... Tiens, passe-moi les coussins du canapé...

En cet instant, quelqu'un heurta à la porte. Oubliant que tout était verrouillé, il jeta un cri impérieux et angoissé :

— N'entrez pas !... Que personne ne vienne ici !

Puis bas, la voix haletante, il laissa tomber :

— Rien n'y fera... elle va accoucher... Ah ! mon pauvre vieux, il s'agit de nous débrouiller comme nous pourrons !... Approche, et fais ce que je te dirai...

Hagard, livide, le visage décomposé, car le malheureux adorait la hautaine et bizarre fille d'un amour aussi profond que discret, Pierre obéit.

. . . .

A neuf heures du soir, après cinq mortelles heures d'épouvante, car l'accouchement se compliquait d'une violente attaque d'éclampsie, le docteur remit aux mains de Pierre quelque chose de mou qui vagissait faiblement.

— C'est une fille... petite, mais bien conformée et parfaitement viable.

Et il retourna aussitôt à la mère, encore sans connaissance ; tandis que le vieux garçon considérait, le cœur soulevé de pitié, cette vie vacillante confiée à son inexpérience.

Pourtant, il lava, essuya le petit corps, l'emmaillota tant bien que mal avec du linge pris au hasard dans l'armoire, l'entortilla dans un châle de tissu des Pyrénées blanc qui lui parut un lange des mieux appropriés.

Et, cette besogne accomplie, littéralement à la sueur de son front ; lorsque l'enfant frais, calmé, parut dans ses vêtements improvisés un poupon à peu près comme tous les autres, Pierre sentit une émotion invincible, un profond attendrissement s'épandre en son cœur de célibataire.

— Pauvre mignonne !

Lucien l'appelait du bout de la chambre.

— Apporte la petite !... Voilà la mère qui revient à elle... il faut qu'elle l'aperçoive tout de suite...

Le spectacle était impressionnant, de ces deux hommes anxieux, penchés au-dessus de la couche où gisait Sarah livide, anéantie, la chair semblant inerte et froide comme du marbre... et chez qui, pourtant, l'étincelle intelligente se ravivait lentement...

Ses regards d'abord vitreux, puis incertains, vacillants, parcoururent la chambre, s'éclairant peu à peu d'une lueur plus consciente... Elle rencontra le visage de Pierre, celui du docteur, et ses traits reflétèrent enfin une expression d'effroi et d'interrogation ardente...

Pierre fit un mouvement : l'enfant se plaignit.

A cette voix, un tressaillement accentué parcourut l'épiderme de Sarah, un éclair de démence luisit dans ses yeux.

Lucien eut un geste de terreur ; puis, il se rassura. La figure de la jeune fille reprenait son harmonieuse beauté ; son âme indomptable masquait son extériorité de l'orgueilleuse impassibilité qui la caractérisait.

Elle essaya de se soulever sans pouvoir y parvenir, et murmura distinctement, bien que d'une voix faible :

— Est-ce un garçon ?

— Une fille, répondit Lucien.

Elle détourna les yeux de l'enfant avec indifférence,

parut songer silencieusement pendant quelques instants ; puis, bientôt, ses paupières se fermèrent, et le léger souffle régulier passant entre ses lèvres montra qu'elle était endormie.

Son corps brisé trahissait son incroyable vigueur morale.

Une heure plus tard, elle se réveillait ; et, ses forces un peu réparées par ce repos, elle se redressait, appelant d'une voix brève ses gardiens à son chevet.

Elle alla droit au fait.

— Hormis vous deux, qui sait ce qui s'est passé ce soir ? demanda-t-elle.

— Personne ! se hâta de répondre Lucien. Dès le début de la crise, j'ai rassuré votre oncle afin que l'on ne fût point chercher votre docteur... Il croit qu'assez vite vous avez repris connaissance, et que c'est simplement par rancune que vous refusez de le voir... Tout à l'heure, pendant votre sommeil, j'ai causé avec lui dans l'antichambre, et il est persuadé que vous avez été ébranlée au point de devoir garder le lit au moins pendant une huitaine... Du reste, j'ai manœuvré assez adroitement pour que de lui-même il m'engageât à vous visiter, et je dois amener une garde accoutumée aux soins à donner aux personnes qui souffrent des nerfs... Une femme dont je suis absolument sûr quant à la discrétion, je puis vous l'affirmer, — et qui vous soignera parfaitement.

La jeune fille eut un imperceptible sourire amer et dédaigneux.

— Je vais passer pour une folle, une hystérique...

Puis, au geste évasif du médecin, elle reprit aussitôt :

— Peu importe... C'est parfait, et je vous remercie.

Ses magnifiques yeux sombres s'adoucirent, s'attardant sur Lucien.

— Oui, je vous remercie infiniment, reprit-elle plus bas, avec une sincère gratitude, quoique toujours en reine, son orgueil nullement asservi.

Le jeune homme se pencha, hésitant :

— Mais... l'enfant ?

Une nuance rosée anima les joues de Sarah. Elle réfléchit longuement, parut peser des probabilités, écarter des terreurs ; ensuite, posément, avec fermeté, elle déclara :

— Ce soir même, il faut l'emporter...

Lucien acquiesça.

— Bien... Cette nuit, ma concierge, qui a été nourrice autrefois, pourra en prendre soin... et demain, je chercherai un lieu sûr.

Sarah secoua la tête.

— Ce soir, immédiatement, prononça-t-elle avec décision, vous le remettrez à son père...

Un flot de sang monta aux tempes du docteur. Il avait eu son heure d'affolement pour la séduisante fille.

Pourtant, il se contint, et demanda, avec seulement un peu de sécheresse :

— Qui... son père ?

Là-bas, Pierre s'était soulevé, attendant le nom prononcé... le nom qu'il ne devinait que trop, hélas !...

Les yeux fixés sur Lucien, Sarah dit lentement, comme si elle remuait des souvenirs lointains :

— N'en avez-vous pas quelque soupçon, Lucien ?

Celui-ci réprima un geste de colère et de haine. Oh ! si ! il présumait bien qui, sournois, insinuant, joli et séduisant, toujours aux côtés de Sarah, avait su abuser des instants où l'étrange fille laissait bouillonner en elle ses instincts passionnés !...

Néanmoins, il secoua la tête :

— Non.

Le nom d'Everto lui eût brûlé les lèvres.

Alors la jeune fille prononça distinctement deux syllabes qui firent sursauter les deux hommes également stupéfaits et incrédules :

— André.

Et comme ils se taisaient, croyant avoir mal entendu, mal compris, elle répéta avec impatience, sèchement, irritée de l'étonnement des jeunes gens et de leur révolte instinctive :

— C'est à André que vous remettrez son enfant... Vous lui direz que je lui ordonne un silence absolu... Quand je serai remise, je lui parlerai, et je l'avertirai de ce que je compte faire.

Lucien s'inclina.

— C'est bien.

Et ce fut encore Pierre qui se chargea d'emporter la petite créature, bien cachée sous l'ample pèlerine de son manteau, tandis que Lucien veillerait sur sa sortie.

Plus tard, l'enfant partie, la garde de confiance installée auprès de Sarah, Lucien descendit dans la salle à manger, vaste pièce de style renaissance où le maître se plaisait à demeurer après ses repas, longs et plantureux.

Un broc de bière à proximité, sa pipe aux dents, le sculpteur aimait à discourir, tandis qu'il rôtissait ses jambes nues sous le large pantalon de flanelle blanche, au feu de bois flambant dans la haute cheminée ancienne.

Ce soir-là Luigi et André étaient à ses côtés. Depuis un an, André ne vivait plus chez le vieux maître et travaillait le droit chez lui, le soir, pour complaire à sa mère qui ne croyait pas à sa vocation artistique. Mais, l'indisposition de Sarah lui était une raison suffisante

pour rester par extraordinaire, attendant des nouvelles avant de se retirer dans le petit appartement qu'il avait loué rue de Douai et où il était servi par son ancienne nourrice.

Lorsque le jeune médecin entra, les regards d'André et de Luigi Everto jaillirent vers lui, dans un élan égal, une angoisse pareille...

Cependant, alors que l'œil d'André s'attachait, timide, implorant, sur l'ami, le confident forcé, une expression de colère, de rancune, de menace, errait dans les prunelles sombres de l'Italien.

— Eh bien ? demanda Hermann paisiblement.

Les explications de Lucien l'avaient persuadé qu'il entrait dans la maladie de sa nièce beaucoup de mauvaise humeur et de dépit contre lui-même. Ceci cadrait d'ailleurs fort bien avec le caractère de la capricieuse fille.

Le docteur donna brièvement un bulletin rassurant ; ensuite, il fit signe à André.

— Rentres-tu chez toi ?... Tu sais qu'il est minuit.

Dans la rue, Lucien saisit la main du jeune artiste tremblant.

— Ainsi, c'est vrai, c'est toi !... s'écria-t-il avec une vivacité jalouse.

André balbutia :

— Quoi ?... Que t'a-t-elle dit ?... Que s'est-il passé ?
— Oh ! aie pitié de moi !... Ces heures mortelles m'ont brisé !...

Il était si défait, si démoralisé, lui, l'homme calme et solide par excellence, que la rancune de Lucien s'envola.

En termes pleins de ménagements, il le mit au courant.

Lorsqu'André sut qu'il allait trouver chez lui l'en-

fant auquel Sarah venait de donner le jour, dont elle lui imputait la paternité, il fut pris d'une joie folle, inattendue, presque inexplicable.

— Son enfant!... chez moi, à moi!... Oh! Lucien, que je suis heureux!... Jamais je ne l'aurais crue aussi bonne!... Me le donner!...

A part lui, le docteur pensait:

— Diantre!... du diable si j'aurais imaginé qu'elle avait agi par bonté! Elle avait surtout l'air pressée d'être débarrassée du bébé!...

A présent, André courait, grimpait quatre à quatre les marches de l'escalier de sa maison.

Dans le cabinet de travail, où Pierre avait déposé la petite fille sur un canapé, il se jeta à genoux devant l'innocent petit être, et couvrit de larmes et de baisers ce lange d'occasion, où il retrouvait un peu du parfum de la mère, de cette ensorceleuse qui l'avait pris si entièrement.

— Mon enfant!... ma petite fille chérie! balbutiait-il comme un insensé.

. . . .

Cette même nuit, pendant que la garde, assoupie dans un fauteuil, laissait échapper un léger ronflement régulier, une ombre svelte et souple se glissa dans la chambre de Sarah.

Celle-ci ne dormait pas.

A la lueur de la veilleuse, elle suivit les mouvements du visiteur aux pas feutrés, et ne dit mot jusqu'à l'instant où, penché sur son lit, il l'enlaça passionnément.

Alors, des lèvres de la jeune fille tressaillante passa un souffle ardent:

— Oh! mon Luigi!...

II

Dix-sept ans s'étaient écoulés.

Le vieux maître Hermann Hoog était mort; et sa nièce Sarah, héritière de sa fortune, lui avait, en partie, succédé dans sa renommée.

A la vérité, elle ne s'était pas confinée comme lui rigoureusement dans l'austère grand art, et l'atelier modernisé, transformé, s'était ouvert à la cohue des mondaines et même des demi-mondaines, toutes acharnées pour obtenir leur buste exécuté par l'artiste à la mode.

Pendant quelques années, ç'avait été un de ces engouements fous comme Paris en crée autour de certains privilégiés.

Sarah gagnait trois ou quatre cent mille francs par an.

C'était aussi le temps des folies de la part de la femme nerveuse, passionnée, capricieuse, qui semait l'or avec une véritable jouissance.

Une année, en moins de deux mois, elle dépensa un million.

Elle avait frété un yacht princier et emmené une

bande de fous et d'écervelées faire une promenade sur le Nil.

Et, là-bas, sur cette terre où cependant les excentricités anglaises ont blasé les habitants, le luxe, la démence présidant aux fêtes organisées avaient frappé le pays d'étonnement.

Au retour de cette expédition, une singulière crise de misanthropie s'était emparée de Sarah. Elle avait mis à la porte tous ses compagnons, refusé toutes les commandes, elle s'était terrée chez elle, visible pour de seuls rares intimes.

Cet accès de sauvagerie stupéfia autour d'elle, les commentaires, les jugements les plus étranges circulèrent.

En réalité, Sarah était ruinée et profondément écœurée de la vie qu'elle menait.

Elle avait connu tous les amours, essayé de toutes les joies, goûté à tous les enivrements : tout lui était devenu indifférent, banal. Même, son art la laissait sceptique, sans ressort. Sans vanité aucune, elle reconnaissait que la réputation de son oncle, sa propre beauté, l'excentricité de son existence, et une habile réclame organisée autour de ses œuvres étaient les facteurs actifs de sa gloire.

— Ma célébrité, disait-elle volontiers, c'est un splendide manteau dont on m'a habillée, mais si, lasse du poids des gemmes et des orfèvreries qui le couvrent, j'essayais de m'en débarrasser, je resterais toute nue, et personne ne voudrait reconnaître en moi l'idole qu'on adore sous la masse éblouissante de ses joyaux.

C'était alors qu'une folle aventure, son enlèvement par un prince royal, suivi de presque tragiques événements, avait fait autour d'elle un scandale inouï par le monde.

Deux ans plus tard, elle reparaissait à Paris et reprenait sa vie d'autrefois ; peut-être plus calme, mais aussi plus précaire, aux jours dorés et aux instants de gêne presque déclarée dans un cadre de luxe excessif.

Et, les années — dix-sept années depuis la soirée où débuta ce récit — s'étaient écoulées.

Ce jour-là, un pâle soleil éclairait cette après-midi, exceptionnellement froide à cette époque de l'année — mars — au bord de la Méditerranée. Mais, dans l'immense atelier de la Villa Hoog, à Saint-Cassidien, au pied de l'Esterel, une bonne chaleur régnait, évocatrice du printemps méridional, plus clément.

Au centre de la pièce, c'était une sorte de cirque dallé d'où s'élevaient d'immenses palmiers entre lesquels sous des linges mouillés se dressaient les quelques bustes en cours d'exécution, délaissés par l'artiste capricieuse, qui ne permettait même pas à Pierre Girard, son collaborateur habituel, de les terminer.

Autour de cette arène montait un plancher couvert de tapis, plus élevé d'un mètre cinquante, où les meubles, les paravents, les objets d'art en profusion s'entassaient et formaient comme une série de petits appartements dans la salle démesurément grande.

Dans l'un de ces réduits, Sarah, vêtue de blanc ainsi que de coutume, était étendue sur un divan. Elle fumait, la tête renversée sur les coussins, le visage morose, les traits contractés, — ses magnifiques traits sur lesquels les années lourdes pour tant d'autres ne semblaient avoir apporté que des beautés nouvelles.

Autour d'elle, ses familiers causaient à voix basse, respectant l'humeur sombre de leur terrible souveraine.

Il y avait là Pierre Girard, dont les cheveux clair-

semés à présent et la barbe étaient poudrés de blanc; un jeune homme blond, aux jolis traits efféminés et impudents, que l'on nommait Paul de Sennemont. Il était journaliste, et c'était en réalité le fils naturel de Pierre qui, praticien d'Hermann Hoog, était devenu celui, et même le véritable collaborateur, de la nièce du vieux maître.

Le troisième personnage était une jeune femme aux cheveux artificiellement décolorés, d'une beauté mignarde et factice.

Actrice sans talent, coquette et égoïste, paresseuse comme une chatte, elle vivait des aumônes de Sarah, à qui elle plaisait ainsi qu'un animal sournois que l'on flatte ou l'on maltraite selon la fantaisie du moment.

Elle se faisait appeler Charlotte Saint-Vidal. Couchée dans un rocking-chair, elle racontait un potin de coulisses à voix sourde, étouffant des rires roucoulants; tandis que Pierre, ne l'écoutant guère, fumait silencieusement sa pipe, tout en jetant parfois un coup d'œil préoccupé sur Sarah toujours inerte comme un marbre.

— Alors, gazouillait la petite femme, imaginez que Valentine les surprend en flagrant délit... Oh! impossible de nier!... Furieuse, et roulant quelles pensées de vengeance!... Et voici ce qu'elle trouva...

Mais Pierre eut soudain une exclamation de soulagement.

— Ah! enfin, voilà Everto!...

Celui-ci venait d'apparaître, serpentant avec aisance entre les palmiers et les divers obstacles que présentaient les meubles.

Il n'était pas seul. Un homme grand, assez fort, la barbe brune, longue, le suivait, regardant autour de lui avec curiosité.

Everto était venu rapidement jusqu'au divan où Sarah était étendue.

— Qu'y a-t-il donc, aujourd'hui? demanda-t-il avec vivacité.

L'Italien était toujours extrêmement beau. Mais, dix-sept ans d'existence, de soucis et aussi de débauche avaient durci, accentué ses traits caractéristiques, lui avaient modelé un inquiétant visage de forban. Son menton rasé s'empâtait ; sa moustache noire jadis si fine, si soyeuse, épaississait et devenait rude. Seuls, ses yeux conservaient entièrement leur attrait équivoque d'autrefois, fait d'effronterie, de bassesse, de cynisme et de volupté intense, presque sauvage.

Il se penchait sur Sarah, respectueux et tendre — maître et valet.

— Parlez-moi, qu'avez-vous?

L'artiste se souleva à peine.

— Rien, répondit-elle laconiquement.

Il reprit avec une vivacité grondeuse :

— Qu'est-ce que l'on m'a dit?... La marquise Samfieri vous a fait demander son buste et vous avez refusé?... Celui de la comtesse d'Hauterive n'est pas terminé et mademoiselle Marty attend encore le sien?

— C'est vrai, reconnut Sarah avec insouciance. Je ne peux pas travailler... J'ai assez... j'ai trop de tout...

Everto eut une soudaine violence.

— Eh! laissez travailler Girard, c'est tout ce que l'on vous demande!... Songez donc que je vous ai fait plus de quarante mille francs d'avances depuis quelque temps!

Il y avait longtemps que l'ancien élève d'Hermann Hoog avait abandonné la sculpture en tant qu'art. Maintenant, il faisait sa fortune à vendre les œuvres des autres. Sa galerie de tableaux, d'estampes et de

sculpture, rue Saint-Georges à Paris, ainsi que sa succursale de Nice étaient célèbres parmi les amateurs.

Il était l'instigateur de la notoriété de Sarah ; c'était lui qui l'avait adroitement lancée par tous les trucs connus et même inédits du métier, et il se taillait une large part dans l'exploitation de ses œuvres — dues en partie à la collaboration active et toujours dévouée du brave et obscur Girard.

Mais, Sarah n'écoutait pas ses admonestations.

— Qui donc est là ? s'écria-t-elle, se redressant, intriguée par le son d'une voix autrefois familière.

Le docteur Lucien Vaugrenant quitta Charlotte avec qui il causait par discrétion, pendant le colloque de l'artiste et de Luigi Everto.

— C'est moi, un revenant, chère amie, fit-il, avec un regard admiratif à la beauté intacte de Sarah.

Après un instant d'imperceptible hésitation, un éclair de plaisir sincère passa dans les yeux de la statuaire.

— Vous !... Que je suis contente de vous voir !... Mais comment êtes-vous ici ?... je vous croyais constamment enchaîné là-bas dans votre exil des bords de la Baltique !...

Depuis plus de quinze ans, le docteur Vaugrenant était médecin de la cour royale de Danemark.

Il sourit.

— Je suis toujours aussi peu libre, mais cette fois, j'ai suivi mon prince qui séjourne en France.

D'un geste impérieux, Sarah congédia ses commensaux.

— Allez !... Laissez-nous causer.

Sans s'étonner ni se froisser de cet ordre, les autres gagnèrent l'extrémité du hall, où Charlotte servit le lunch toujours préparé.

Elle enveloppait Everto de ses coquetteries qui le

laissaient aussi sourd qu'aveugle. Il était le but de la jolie créature qui convoitait le luxe dont il s'entourait et à qui plaisait son type de violent exotisme. Au dedans de lui, il souriait au manège de la jolie fille.

— Je vous marierai, disait-il parfois d'un ton protecteur.

Et quand elle le voyait, elle l'accueillait avec une curiosité affectée.

— M'apportez-vous mon mari?

— Pas encore, soyez patiente...

Demeurée seule avec le docteur, Sarah s'empara de sa main, d'un geste spontané de sympathie.

— Ah! il fallait votre venue inattendue pour me tirer du marasme où j'étais plongée!...

Il l'interrogeait profondément des yeux.

— Quel caprice, quelle soif d'impossible vous ronge encore?

Il y avait de tout dans son accent : du blâme ému, de l'adoration, une émotion intense à se retrouver auprès de cette femme dont si souvent et avec une telle force le souvenir de beauté, d'étrangeté avait hanté ses nuits.

Sarah fit un geste.

— C'est le contre-coup d'un instant de bonheur qui m'a inondée il y a peu de temps... Ensuite, tout paraît dix fois plus terne et morose... En ce moment tout m'ennuie, tout me pèse... Les femmes m'agacent, j'ai les hommes en horreur...

— Et votre art?

Elle haussa les épaules.

— Il est stupide... D'ailleurs, aujourd'hui la sculpture ne me représente plus que les billets de mille qu'elle me rapporte... Et, plus j'ai besoin de ceux-ci, moins je me sens le courage de travailler...

Lucien Vaugrenant rit.

— Ah ! vous êtes bien toujours la Sarah d'autrefois !

L'artiste tressaillit, fermant les yeux, envahie par une subite émotion ; et, se renversant sur les coussins, elle dit, la voix changée :

— Ah ! l'autrefois !... Parlons-en, voulez-vous ?

— Certes ! s'écria-t-il avec élan.

Les yeux clos, elle dit très bas :

— Avez-vous beaucoup de mémoire, Lucien ?

Il hésita, craignant de faire fausse route, ne sachant pas si elle ne réclamait pas la répudiation des souvenirs communs de toute nature qui les liaient, ou si elle en souhaitait au contraire le rappel.

— C'est selon, dit-il, prudent.

Sarah se redressa, d'un geste souple ; et, étendant le bras, elle saisit sur une petite table une cigarette turque qu'elle alluma. Alors, ses yeux plantés hardiment dans ceux du docteur, elle prononça d'une voix douce, légère comme un souffle :

— Tu ne te souviens plus, Lucien ?...

Un frisson traversa l'homme mûr, redevenu comme par enchantement le jeune homme de l'époque qu'évoquait prestigieusement ce tutoiement. Il détourna ses regards pour dissimuler son désarroi.

— Si !... Mais, ce n'était pas à moi de vous rappeler ce que vous pouviez vouloir oublier...

Sarah haussa les épaules délibérément.

— Je n'oublie rien, fit-elle avec une certaine dureté. Ni mes amants, ni mes amis... et vous avez été les deux pour moi...

Vaugrenant hocha la tête.

— Votre ami, c'est vrai... votre amant ?... Je vous ai si peu possédée de cœur, d'esprit... pourquoi vous êtes-

vous donnée à moi? Je n'en sais rien, car vous ne m'aimiez pas... vous ne m'avez pas aimé un seul instant... tandis que je vous ai passionnément adorée...

Sans lever les yeux sur lui, elle secoua la cendre de sa cigarette.

— Bah ?...

— Oui... Aimée à en être malade... à penser à me tuer... D'ailleurs, si je me suis expatrié, c'était pour arracher votre image de moi...

— Et, vous y êtes parvenu?

Il la contempla longuement.

— Oui et non.

Elle rit.

— Si, si!... Avouez que, me revoir vous a à peine ému?

Il ne répondit pas à ces paroles, continuant sa pensée.

— Mais vous, Sarah, avez-vous jamais aimé, durant ces folles années?

Elle eut une sincérité.

— Je l'ai toujours cherché, souvent espéré, quelquefois cru... Mais non, ce que j'ai éprouvé, je suis sûre que ce n'est pas tout ce que mon être peut renfermer de passion, de tendresse, de dévouement, de souffrance et de délires!...

— Dites-moi... commença le docteur. Puis, il s'arrêta tout à coup.

— Quoi donc?

— Non, je n'ai pas le droit de vous poser cette question.

Elle dit, caressante :

— Vous avez tous les droits auprès de moi, Lucien.

Il eut le frémissement de naguère, et s'écria, avec une altération dans la voix :

— Non, Sarah, je vous en supplie, n'essayez pas de

m'affoler!... Je sens que je retomberais trop vite sous votre pouvoir !... A quoi bon? — D'ailleurs, ce n'est pas du passé qui m'appartient un peu que je voulais vous parler...

Sarah courba la tête, pensive.

— Alors, je devine...

— Peut-être.

Elle releva les yeux avec vivacité :

— Ma fille, n'est-ce pas?

Il acquiesça.

— Eh bien, oui... qu'est-elle devenue?... L'avez-vous revue?

Sarah prononça lentement :

— Revue?... Jamais. — Non, jamais depuis le jour où elle venait de naître... où, sur mon ordre, vous l'avez emportée...

Il laissa échapper malgré lui une exclamation de surprise :

— Est-ce possible?

Elle le brava du regard.

— Oui... Ah! vous me jugez une mère bien dénaturée... Bah! vous avez tort... Qui peut comprendre les raisons véritables qui dirigent la conduite des autres?...

Sans l'écouter, il questionna curieusement, car le sort inconnu de cette enfant née par ses soins l'avait souvent préoccupé.

— Vous savez ce qu'il advint d'elle?

— Sans doute.

— Où vit-elle?

— Elle a dix-sept ans... Elle n'a jamais quitté son père.

— Son père? fit Vaugrenant d'un ton ambigu.

Une irritation parut sur le visage de l'artiste. Elle répéta vivement :

— Eh bien, oui, son père, André Laugier !...

Cette fois, Vaugrenant voulut avoir le cœur net du doute qui l'avait toujours poursuivi.

— André qui *se croit* le père de votre fille, accentua-t-il.

Alors, indifférente, elle n'essaya plus de nier :

— Si vous voulez...

Une douleur aiguë, cruelle, étreignit la poitrine du docteur. Ainsi, ses soupçons de jadis étaient bien fondés !... Everto était l'amant de Sarah... il l'avait toujours été... avant, pendant et après ces coups de tête, ces lubies, ces accès de folie passionnelle qui faisaient se jeter cette étrange femme en des aventures dont, grâce à sa fierté native, elle sortait en quelque sorte intacte, non souillée moralement.

C'était à l'une de ces fantaisies inexplicables et impérieuses que Lucien Vaugrenant devait la courte liaison qu'il avait eue avec elle, environ un an après la naissance clandestine de l'enfant de l'Italien, alors que la mort d'Hermann Hoog, l'isolement de la jeune fille et les difficultés momentanées dans lesquelles elle s'était trouvée l'avaient rapprochée de l'ami dévoué.

Puis elle s'était vite lassée, et il s'était écarté par orgueil. Ensuite, son cœur ne se guérissant point, il avait fui au loin, suivant quand même avec une attention douloureuse la vie désordonnée de cette femme demeurée tout pour lui, déchiré, meurtri cent fois par ce que les échos du monde lui apportaient.

Il questionna encore :

— Donc, vous n'avez jamais revu cette enfant... Le hasard ne vous a jamais mises en présence l'une de l'autre ?

Elle répondit, enfoncée dans une songerie, l'air soucieux :

— Non... nos existences, le milieu où nous vivons étaient si différents! Vous vous rappelez ce qui s'est passé? André est venu demander ma main... Mon oncle l'a repoussé... de mon côté, je lui défendais de révéler ce qui aurait été une raison péremptoire à notre mariage... Quand André eut bien compris que jamais le maître Hermann Hoog ne consentirait à marier sa nièce à un artiste comme lui, sans fortune et sans avenir — plus d'un an s'était écoulé pendant cette lutte — et que moi, je ne l'aimais pas assez pour tout braver à cause de lui, il est parti...

— Pauvre garçon!

Elle avoua:

— Oui, c'est un brave cœur, et nul ne m'a aimée comme lui... Il s'est résigné, considérant comme un bonheur la tâche d'élever cette enfant qu'il croyait, qu'il croit, qu'il croira toujours sienne...

Lucien eut un cri involontaire.

— Ah! Sarah, n'avez-vous jamais eu de remords?

Elle se leva, d'un mouvement rapide et onduleux qui mit en relief ses formes moins sveltes, mais plus riches — l'opulente beauté de ses hanches, de sa gorge, libres sous la draperie de mousseline de soie blanche qui la vêtait de ses plis gracieux.

— Le remords ne hante que les âmes pusillanimes, déclara-t-elle avec hauteur. Du reste, pourquoi dans ce cas en aurais-je eu ?... Croyez-vous que notre union eût rendu André heureux?... Et, quant à ce qui concerne ma fille, le don de cette petite était une consolation pour lui... Elle a été le but de sa vie, et comme il a hérité une petite fortune de sa mère, il vit modestement, selon ses goûts...

— Vous avez de leurs nouvelles?

— Pas directement... Je les ai suivis de loin pendant

longtemps, prête à les aider pécuniairement s'ils en avaient eu besoin... Mais, depuis plusieurs années, je les ai perdus de vue... André a quitté la province pour habiter la Suisse, il y a quatre ou cinq ans qu'il en est parti, et j'ignore où il est fixé actuellement...

Les yeux attachés sur elle, le docteur demanda :

— Vous êtes toujours heureuse ?

Adossée à un fût de colonne qui supportait un vase antique de marbre blanc, semblant elle-même une magnifique statue vivante, elle avoua avec sincérité :

— Non... J'ai des heures de mélancolie mortelle.

— Et, pendant ces instants, vous n'avez pas songé à vous rapprocher de votre enfant ?... à la prendre auprès de vous ?...

Sarah eut un sursaut. Sur son fier visage apparut une douleur âpre, poignante ; tandis qu'elle s'écriait d'une voix vibrante :

— Amener ma fille ici, chez moi !... près de Sarah Hoog !... Ah ! je n'ai pas encore le cœur aussi mauvais, aussi inconscient !... Elle vit heureuse !... Elle vit purement auprès de son père... qu'elle y reste ! — Quelle existence, quels exemples pourrais-je donc lui offrir ?...

Le docteur courba la tête, ému par cette explosion inopinée.

— Vous avez raison, murmura-t-il.

Un silence tomba, pénible.

Mais soudain, l'expression du visage de l'artiste changea ; une lueur s'alluma dans ses prunelles ; quelque chose de jeune, d'ardent, de passionné s'épandit en tout elle...

Et subitement sa voix s'éleva, claire, harmonieuse, résonnant de joie cachée et d'espérance :

— Laissons le passé... Oublions les amertumes d'au-

jourd'hui... Dieu merci, il y a encore pour nous un avenir, un futur !...

Lucien la considérait, stupéfait de la promptitude et de la totalité de cette transformation qui lui montrait tout à coup une femme autre que celle, amère, douloureuse, de la minute précédente... l'enchanteresse de jadis, avec quelque chose de plus violent, de plus inquiétant, que mettait en elle le besoin d'user vite toutes les sèves qu'elle possédait avant le fatal déclin proche.

— Oh ! Sarah, que vous êtes belle ! balbutia-t-il, presque inintelligiblement.

Elle était revenue se jeter sur le divan, assise à la turque, ses jambes croisées sous elle, un de ses pieds chaussés de babouches dorées enfermé dans sa main.

Et, dans cette pose familière, l'œil animé, les narines frémissantes, la pourpre humide de ses lèvres éclatant dans la pâleur mate de sa peau de brune au teint blanc, elle jeta rapidement :

— Mon ami... il faut que je vous dise... Justement, à cette heure, j'arrive à une étape décisive en ma vie... Je vois apparaître... je caresse... je touche presque un fantôme inespéré, inouï !...

Quelque chose de glacé tombait goutte à goutte sur le cœur de Vaugrenant. Vaguement, il prévoyait l'aveu qui allait suivre.

— Quoi donc ? articula-t-il avec effort.

— Peut-être cet amour définitif, absolu, qui m'embraserait tout entière... dont j'attends de suprêmes révélations de bonheur... et cela, dans le plus éblouissant décor de richesse que l'on puisse imaginer...

Vaugrenant essaya de sourire.

— Un conte de fées, Sarah ?

Elle se renversa avec un rire doux. Un de ces rires

qui s'échappent de la gorge des amoureuses lorsqu'elles parlent de leur rêve.

— Sérieusement, dit-elle, je crois que le hasard met à la portée de ma main... pour la seconde fois... une occasion merveilleuse d'aimer... d'être aimée follement, et de réaliser un véritable songe de bonheur et de fortune. Et cela, lorsque ma gloire ne s'étaye plus que sur ma profonde lassitude de l'art... ma situation financière ne repose plus que sur des semblants, sur des pans de ruines... et que ma jeunesse est déjà fortement entamée...

Lucien protesta, sincère :

— Vous avez vingt ans !...

Elle porta la main à sa tempe.

— Voyez, j'ai deux cheveux blancs !...

— Vous les arracherez...

Elle repartit en riant :

— Non pas, je les surveille !... Tant qu'il n'y aura que ceux-là, je ne désespérerai pas !...

Le docteur ne pouvait guère partager son enjouement.

— Mais, cette histoire ?

Elle reprit, expansive, heureuse de se confier à une oreille attentive :

— Vous avez su mes aventures, il y a sept ans, avec le pauvre prince Georges.

Il hocha la tête avec amertume.

— Certes !... la terre entière en fut instruite...

— Je le suivis à Céphalonie.

— Où vous fîtes tous deux un tel scandale que, par ordre royal, on vous sépara... Tandis que lui, pris d'un accès de délire, tentait de se tuer, on vous enfermait... Une prison de carton, je suppose, puisque vous êtes parvenue à vous en échapper...

Le rire de Sarah sonna.

— Pas du tout!... une vraie citadelle, je vous affirme!... Pour fuir, je dus séduire sept gardiens!...

— Quel roman!...

— Oh! dans toutes les règles!... Fuite pendant la nuit... un mauvais canot m'attendait, où je m'embarquai, bien que le temps fût affreux et la mer terrible... Deux heures durant, trempés par la pluie, secoués par le vent, manquant cent fois de chavirer, ne sachant plus où nous nous dirigions, nous longeâmes les côtes, combien de fois menacés d'être précipités sur les rochers! — Enfin, nous avons rencontré le bateau qui devait m'emmener... Le capitaine était un Grec, tout jeune, magnifique... Pendant trois mois, il me traîna le long des côtes de l'Adriatique avant de me débarquer à Corinthe...

— Tout à fait la captive des récits du temps jadis...

— Oh! je n'étais prisonnière qu'à cause de la terreur que j'avais d'être reprise!... puis, je manquais d'argent, de tout... Je m'étais enfuie vêtue d'un peignoir... A bord, je portais les vêtements de cérémonie de mon hôte... des habits blancs brodés d'or. C'était splendide! — Après la bourrasque qui avait accompagné mon évasion, un temps enchanteur avait suivi ; l'équipage dormait sur le pont, et, pendant une partie de la nuit, l'on chantait avec accompagnement de guzla... C'était idéal, cette musique, cette poésie sous le ciel violet sombre tout constellé d'étoiles! — Mais enfin, cette existence ne pouvait éternellement durer... A Corinthe, je quittai mon capitaine en lui disant un grand merci et en lui promettant de revenir le voir, un jour. — Que de serments jamais tenus l'on sème ainsi sur sa route! — Et, je demeurai seule...

Un matin, j'errais sur les quais en rêvant aux moyens

les plus pratiques pour gagner Paris sans avoir recours au consul de France, auquel je me souciais peu de me nommer et de raconter mon équipée, lorsque je croisai un promeneur... un voyageur...

Vaugrenant l'interrompit avec une affectation de légèreté :

— Beau, jeune, élégant, qui fut immédiatement frappé et conquis par l'exquise et splendide vagabonde...

Elle sourit.

— En effet.

Il soupira :

— Ah! Sarah, que de sauveteurs vous avez eus!...

Elle haussa les épaules.

— Mais non, pas celui-là! — Au moins, comme vous l'entendez... Bien que tout de suite fou de moi, Serge Quérésoff ne fut qu'un ami...

— Serge Quérésoff?... Un prince russe?

— Russe, oui, mais non point prince... un simple comte, propriétaire d'immenses domaines dans le gouvernement de Toula, de mines de pétrole au Caucase et de pierres précieuses en Sibérie... dix fois millionnaire et orphelin, seul au monde...

— Et?

— Eh bien, je racontai mon histoire à Serge...

— Tout entière et franchement?

Elle eut un geste et un sourire :

— La complète franchise est rarement possible en ce monde!... surtout quand il s'agit d'une femme, et lorsqu'on s'adresse à des natures primitives et tout d'une pièce comme Serge... Je dis donc ce qu'il fallait révéler... tout juste. — Serge fut exquis ; il me soigna, me dorlota, m'acheta un trousseau, et m'amena à Paris...

— Ensuite?

— Hélas, j'étais folle, aveugle, stupide en ce temps-

là !... J'ai passé inconsidérément auprès du bonheur ! — Arrivée à Paris, j'ai quitté Serge comme j'eusse quitté un compagnon de route quelconque... sans qu'il eût seulement osé m'avouer l'amour, la passion qui l'emplissait, qui le rendait gauche, timide... Je ne m'inquiétai point de ce qui bouillonnait en lui... En ce moment, je rêvais de liberté, de gloire reconquise... Je retrouvai Everto en train de faire fortune...

Lucien eut une soudaine explosion de rancune :

— Ah ! maudit soit le jour où ce misérable petit vagabond vint heurter à la porte de votre oncle !... Maudites soient la bonté, l'imprudence du maître qui vous le donna comme camarade !... Cet homme a été véritablement votre mauvais génie, à toutes les périodes de votre vie !...

Un nuage sombre s'était de nouveau répandu sur le visage de Sarah. Elle hocha la tête ; ses regards se dirigèrent vers l'extrémité du hall, où Everto installé dans un grand fauteuil, servi, cajolé par la jolie Charlotte, semblait le maître du logis.

— Chut ! dit-elle, pas si haut. — Que voulez-vous, Luigi satisfaisait les mauvais instincts qui étaient en moi. — Connaissez-vous mon origine ?

— Vaguement.

— Mon père, le frère cadet d'Hermann Hoog, était un brave et honnête homme qui s'éprit d'une chanteuse de music-hall... autrichienne de race, je crois, en tout cas, bohémienne de nature... Il l'épousa... elle fut ma mère, et fit mourir son mari de chagrin... Chassée alors impitoyablement par mon oncle Hermann, elle périt misérablement à l'étranger !... Je n'ai d'elle qu'un souvenir tout à fait confus... J'avais à peine trois ans lorsque j'en fus séparée. De mon père, j'ai hérité certaines qualités de bonté, de sensibilité, des sentiments

de fierté et d'honneur... de ma mère l'aventurière, j'ai un fonds de folie, de banditisme que contente Everto... un aventurier de naissance, de sang aussi... Everto qui fut mon amant pendant une partie de ma vie, et qui maintenant est mon complice et mon maître !...

Elle avait parlé d'une voix rapide qui, dans les derniers mots, se fit âpre et douloureuse; Vaugrenant eut une exclamation sincère :

— Ah ! Sarah, je vous plains !...

Mais, encore une fois, le visage, l'accent, l'allure de l'artiste s'étaient métamorphosés. — Elle appela le docteur du geste, se dirigeant vers une large baie donnant sur la mer.

— Venez !...

Elle ouvrit l'un des battants, et se pencha, aspirant avec délices l'air vif.

Là-haut, les brumes s'étaient écartées, le soleil recommençait à luire avec éclat, épandant des flots de clarté sur cette terre et cette mer favorisées.

Sarah étendit le bras, désignant au lointain la masse des bâtiments d'un hôtel, tout blanc dans la verdure sombre des pins qui l'entouraient.

— Voyez cette terrasse... Des promeneurs vont et viennent... Nous sommes trop loin pour les distinguer, et pourtant, parmi eux doit se trouver un homme... un grand jeune homme blond, l'air doux et rêveur, des yeux gris, une expression de jeune fille... et cela, au-dessus d'un corps athlétique... Cet homme, c'est celui que j'ai dédaigné, il y a cinq ans... Cet homme, c'est pour moi l'avenir radieux et doré... C'est l'amour !... L'amour qui jusqu'ici a fui devant moi avec un éclat de rire moqueur, et qu'à présent je sens au-dedans de moi, immobile, étonné, pensif...

— Cet homme serait?...

Appuyée au balcon, ses yeux de velours sombre attachés à l'horizon baigné de soleil, elle dit, la voix tremblante et mouillée d'une intense émotion :

— Serge Quérésoff... mon amant, mon mari bientôt !...

III

Sur la terrasse du Casino dominant superbement l'étendue bleue de la mer parsemée d'un vol de minuscules voiles blanches, Paul de Sennemont se fraya vivement un passage entre les tables que le garçon achevait de ranger.

L'heure était matinale ; les tziganes n'étaient pas encore à leur poste, et à peine quelques consommateurs étaient-ils disséminés çà et là.

Sans attendre la commande du jeune homme, le garçon apporta un vermouth. L'autre le questionna aussitôt avec intérêt.

— Le train du matin a-t-il amené de nouveaux arrivants à l'hôtel du Casino?

Le garçon cligna de l'œil :

— Des bannerées.

— Des femmes ?

— Des tas.

— Personnalités marquantes ?

— Du gratin... Voilà Saint-Cassidien tout à fait lancé...

— Vous êtes passé dans les appartements?

— Oui... vingt-huit voyageurs, et vingt-huit nouveaux abonnés au Casino.

— Vous n'avez pas oublié mon journal ?

Le garçon sourit d'un air protecteur.

— Mais non, mais non !...

Et, tirant une feuille imprimée de sa poche, il la déplia et la considéra avec une affectation d'admiration goguenarde.

— Le *Journal des étrangers* de Saint-Cassidien, lut-il, vingt-cinq francs les trois mois !... Ça a quatre pages et ça paraît une fois par semaine... c'est donné !... Dame, aussi, pour ce prix-là on a le plaisir de voir son nom imprimé...

Paul l'interrompit avec impatience :

— Combien d'abonnés?

Le garçon prit un temps, et d'un ton de triomphe, lança :

— Vingt-neuf !

Le jeune rédacteur en chef s'étonna.

— Plus que d'arrivants?

— La vingt-neuvième abonnée est la femme de chambre d'une dame... Je lui ai promis qu'on la mentionnerait comme « rentière voyageant pour la coiffure et l'habillement ».

Paul questionna encore :

— A-t-on marché pour les portraits ?

L'autre secoua la tête:

— C'est plus dur, vous savez! — Deux cents francs pour avoir sa photographie dans le journal... cinquante francs par centimètre carré... votre figure vous revient cher ! — Aucun n'a accepté... Cependant, quelques particuliers me donnent de l'espoir, je reviendrai à la charge... il y a surtout un marchand de jarretières

pour chaussettes, et une certaine femme de lettres...

Sennemont sursauta :

— Bon, cela!... Qui est-ce?

— Madame Arsène Boulé...

Le jeune homme fit un signe d'assentiment.

— Ah oui, la romancière... une vieille poseuse...

Le garçon désigna discrètement deux dames qui venaient de franchir les guichets d'entrée.

— La voilà justement avec votre amie, mademoiselle Saint-Vidal... Travaillez vous-même, c'est le moment.

Paul ne se le fit pas répéter ; en quelques enjambées précipitées, il était auprès des deux femmes.

— Chère mademoiselle, permettez-moi de vous prier de me présenter...

Très élégante dans son costume de foulard imprimé pastel garni de valenciennes, un large chapeau plat orné d'une seule longue plume blanche retenue par un ferret de diamants, Charlotte eut un rire aimable, serrant la main du jeune homme, le coude relevé, dans une attitude ultra « select ».

— Très volontiers! — Chère bonne madame, voici Paul de Sennemont, un charmant garçon, rédacteur en chef du journal de Saint-Cassidien...

Paul continua avec une volubilité :

— Pendant l'hiver, oui... du *Courrier du Grand Prix de Paris*, au printemps... et de la *Gazette de Saint-Enogat*, l'été...

Charlotte rit.

— Journaliste ambulant... Excellent confrère, critique élogieux...

Madama Boulé s'intéressa.

— Ah! vous faites des comptes-rendus de livres?

Paul s'empressa.

— Certainement!... et des portraits... Je serai enchanté de publier votre photographie...

Méfiante, madame Boulé demanda :

— Gratis?

Paul sourit agréablement.

— Oh! peccadille!... le prix du cliché et de l'espace...

Le visage de la romancière — une grosse face lunaire piquée d'un petit nez pointu, surmonté d'yeux aux lourdes paupières tombantes, — se renfrogna.

— Très flattée, monsieur, de votre proposition, mais parlez-en à mon secrétaire... Je ne m'occupe jamais de ces détails... Du reste, je le crois hostile à ce genre de publicité... Dernièrement, il refusa mille francs qu'offrait un journal américain pour obtenir l'autorisation de reproduire mon portrait.

Paul s'inclina, vexé.

— Alors, n'en parlons plus.

Charlotte entraînait son amie.

— Venez, voici le docteur Vaugrenant, un homme charmant!... Je vais vous le présenter...

Au moment où elles s'éloignaient, Pierre Girard qui, à quelques pas de là, avait suivi la scène d'un air amusé, rejoignit Paul.

— Manqué! dit-il en souriant.

Le rédacteur fit un geste de dépit :

— Elle est très forte, mais je la repincerai! — Elle l'aura tout de même, son portrait, à la plume, et tapé, j'en réponds!...

— Qui est-ce?

— Cette oie palmée d'Arsène Boulé...

Puis, s'interrompant, il offrit une chaise à Pierre, lui disant bas, d'un air de mystère :

— Dites donc, papa...

Le sculpteur s'assit, ironique.

— Bigre! tu as besoin d'argent, mon garçon?...

Un peu déconcerté par cette riposte, le jeune homme protesta :

— Qu'est-ce qui vous fait supposer?

Girard hocha la tête.

— Quand tu invoques une paternité que d'habitude tu caches soigneusement, c'est réglé... c'est cent francs.

Paul, le regard vague, lissait sa moustache grêle d'un air préoccupé : l'affaire s'engageait mal, aujourd'hui.

Il essaya un ton ému.

— Vous ne doutez pas que je vous aime, papa?

Girard le regarda.

— En es-tu bien sûr toi-même?

L'autre poursuivit :

— Seulement, vous savez très bien que malgré votre labeur, malgré votre mérite réel, vous n'avez pas su sortir d'une position en quelque sorte subalterne...

Le sculpteur acheva, un peu amer :

— Dont ton mérite souffre...

Paul se défendit poliment.

— Du tout... mais, voyez-vous, dans le monde, on ne fait son chemin qu'avec une parenté très décorative, ou bien rien du tout autour de soi qui vous entrave...

Girard acquiesça railleusement.

— Excellent raisonnement! — Alors, comme moi... pas décoratif!... Moi, tout au bas de l'échelon. — Tu me supprimes.

Paul tira une cigarette d'un élégant étui.

— Pouvez-vous dire, papa! — Je vous conserve au fond de mon cœur...

— Oh! la, la, que c'est loin!...

Le jeune homme fit craquer une allumette.

— Ne blaguez pas mon cœur... Bien souvent, il est tout prêt à se montrer.

— Parbleu ! les jours où tu es dans la dèche !...

Les traits de Paul se contractèrent ; avec mauvaise humeur, il jeta :

— Ah ! vous y revenez !...

Puis, il se dérida soudain :

— D'ailleurs, c'est vrai !... Hier soir, j'ai voulu me refaire aux petits-chevaux, et j'ai été râtissé... Si vous aviez cent francs de trop ?...

Le sculpteur fouilla dans sa poche, atteignit un vieux portefeuille, duquel il tira le billet demandé qu'il tendit à son fils.

— De trop... ce serait exagérer, car tu sais, mon garçon, que je ne roule pas précisément sur l'or...

Paul fit prestement disparaître le papier.

— C'est votre faute ! — Avec ce que vous faites pour Sarah Hoog, qu'est-ce que vous ne pourriez pas exiger d'elle !...

Girard avala d'un trait l'apéritif que sur un signe de Paul, le garçon avait servi ; puis, il commença de bourrer une vieille pipe consciencieusement culottée.

— Ben oui, mon petit Paul, fit-il. Seulement, je vais te dire... le chantage et moi, nous ne serons jamais bons amis.

Paul rit ironiquement.

— Allons, ne dites donc pas d'enfantillages !... En réalité, c'est la belle Sarah qui abuse de vous... Depuis quinze ans, vous faites les trois quarts de sa besogne, elle empoche la gloire et la monnaie, tandis que vous demeurez miséreux et inconnu... Enfin, vous ne nierez pas ce que je sais !... Non seulement vous préparez et vous retouchez ses bustes, mais la dernière statue exposée au Salon sous son nom était de vous tout seul,

elle n'y avait pas même donné un coup de pouce!...

Girard souriait sans répondre. Paul s'écria avec irritation :

— Ah ! si vous m'écoutiez!...

Le bonhomme le considéra, goguenard.

— Oui, mais je ne t'écoute pas! — Vois-tu, Sarah et moi, nous sommes de vieux amis...

Impudent, Paul jeta :

— Dites donc vieux amants!... C'est cela qui explique votre bêtise!...

Girard se redressa, son visage débonnaire soudain illuminé de colère.

— Paul!... Pas ça, tu m'entends! cria-t-il d'une voix étranglée par l'indignation.

L'autre s'aplatit tout de suite.

— Chut!... on nous regarde... C'était par blague, vous savez bien...

Girard se tut pendant quelques instants, laissant tomber l'effervescence qui bouillonnait en lui.

Enfin, il reprit calme, grave :

— J'ai vu naître Sarah, pour ainsi dire, et je l'ai un peu élevée... C'est une femme bizarre, mais qui a de rares qualités... Nous avons fait ensemble une sorte de traité moral auquel ni l'un ni l'autre nous ne manquerons jamais... Elle me donne la pâtée, la niche, mon tabac, et de quoi te faire quelques cadeaux... Ça me suffit... Et puis, quoi?... J'ai étayé sa gloire, c'est vrai, mais c'est elle seule qui l'a édifiée... Crois-moi, il est plus facile à une jolie femme de devenir célèbre qu'à un bonhomme comme moi... Et, quand on constate que le public passe indifférent auprès des marbres que j'expose sous mon nom, au lieu qu'il s'extasie devant ceux que j'ai faits également, mais qui sont signés Sarah Hoog, eh bien, ça fiche un rude coup sur vos

illusions!... Non, vois-tu, la gloire de Sarah est bien à elle... A la rigueur, elle pourrait se passer de moi; tandis que je ne saurais me passer d'elle.

Paul eut un cri du cœur.

— C'est égal, c'est enrageant de penser que l'on tient dans sa main la fortune, le réputation de quelqu'un... et qu'on n'en abuse pas!...

Girard couvait le jeune homme d'un regard de tendresse attristée.

— Quelle jolie petite canaille, tu fais!... Et, je t'aime pourtant bien...

D'un geste Paul arrêta Pierre qui, machinalement, allait allumer sa pipe.

— Pas ici! — Bah, vous ne me croyez pas si mauvais que vous le dites...

Girard se leva.

— Si... mais, vois-tu, il y a une chose qui me console, c'est que, après tout, je ne suis pas bien certain d'être ton père...

Sennemont haussa les épaules d'un air piqué, et s'éloigna sans cérémonie; pendant que Pierre, fourrant sa pipe dans sa poche, allait au-devant du docteur Vaugrenant qui venait d'entrer sous la vaste galerie en rotonde du Casino.

Le médecin serra la main de son vieil ami, désignant du regard le jeune homme.

— C'est votre fils, Girard?

Le sculpteur hocha la tête.

— Du moins, sa mère me l'a dit avant de filer avec un clown de ses camarades... Elle était danseuse au cirque... une charmante créature et qui m'aimait bien... Malheureusement, elle aimait tant de monde! — Et puis après tout, que voulez-vous!... le petit restait tout seul, il fallait bien que quelqu'un en prît soin.

Mais, le docteur ne l'écoutait plus.

Ses yeux erraient distraitement sur la foule qui, peu à peu, envahissait la terrasse, maintenant que les tziganes s'étaient installés sur l'estrade.

Dehors, sur le boulevard planté de palmiers, à l'imitation de Cannes et de Nice, les voitures élégantes, les automobiles, les promeneurs sillonnaient la chaussée ou longeaient en flânant le trottoir dominant la mer.

Il songeait vaguement à tout ce que Sarah lui avait confié la veille; et, malgré lui, il cherchait, parmi les figures masculines, l'homme que l'artiste lui avait décrit... Ce Russe qu'elle aimait, il n'en pouvait douter, à l'ardeur de son accent, à l'émotion qui s'était emparée d'elle, tandis qu'elle parlait de lui.

La voix de Pierre le tira de sa rêverie.

— Une jolie fille! prononçait-il avec admiration. Fraîche... un vrai bouton de rose!...

Les regards du docteur suivirent ceux de son ami.

— En effet, dit-il avec indifférence.

Vêtue de blanc, de taille moyenne, un peu frêle, très fémininement gracieuse, celle qui attirait ainsi l'attention de l'artiste avait une magnifique chevelure brun doré, des yeux longs et doux, une rare perfection de traits. Familièrement et paternellement, un homme amaigri, les cheveux et la barbe blancs, s'appuyait sur son bras. Auprès d'eux marchait un grand jeune homme blond de trente ans environ, sur lequel les yeux de la jeune fille s'attachaient avec une admiration et une tendresse non dissimulées.

Tous trois causaient, visiblement amis de longue date.

— Une amoureuse, observa Pierre.

Il avait parlé bas, et les étrangers se trouvaient assez loin, il était donc matériellement impossible que ceux-ci

l'eussent entendu. Cependant, le père et la fille se retournèrent subitement, ainsi que mus par un instinct.

Mais, alors que les regards de la jeune fille passaient insoucieusement sur le sculpteur, ceux de l'homme s'attachèrent à lui, d'abord hésitants, puis de plus en plus intéressés.

Tout à coup, il eut un geste, quitta le bras de sa fille et s'avança, les mains tendues, vers le groupe de Pierre et du docteur.

— Mon vieux Girard! balbutia-t-il avec émotion.

Le timbre de cette voix évoquait bien de vagues rappels en Pierre, mais, il interrogeait en vain ce corps décharné, voûté, le visage défiguré par un mal organique certain, ces cheveux et cette barbe décolorés qui annonçaient un vieillard, bien que le feu persistant des yeux bleus semblât prouver que l'on se trouvait devant un homme usé, terrassé par le chagrin et la maladie plutôt que par l'âge.

Impatient, il se nomma :

— André... André Laugier!... Suis-je donc vraiment méconnaissable?...

Girard poussa un cri sourd.

— André!... Vous!... Vous ici...

A présent, Laugier avait reconnu Vaugrenant.

— Lucien!... Ah! la rencontre est complète, alors, mes chers amis!...

Les deux hommes se serrèrent vigoureusement la main.

— André, ici, en ce moment! pensait le docteur, songeant à Sarah et à ses nouvelles amours. Le pauvre garçon tombe bien!

André, avec les gestes exubérants d'un homme heureux, appelait sa fille et le jeune homme qui les accompagnait.

— Suzanne !... Serge, venez ici !...

Puis, brusquement, il eut un rappel :

— Ah! mes amis!... je vous expliquerai plus tard!... Mais, pour ma fille, pour tout le monde, je me nomme Albert Gaudin!... Ne me trahissez pas, je vous en supplie... je l'exige!...

Gracieuse, la jeune fille approchait en souriant, le regard de ses beaux yeux d'or clair allant de l'un à l'autre des hommes secrètement émus, qui tous deux pensaient :

— La fille de Sarah!

Et, après l'avoir considérée avidement, ils éprouvèrent un désappointement, car rien en elle ne rappelait l'origine maternelle ou paternelle. C'était une fleur unique.

André la présentait avec un orgueil :

— Ma fille, ma Suzanne.

Et se tournant vers le jeune homme qui avançait lentement vers le groupe :

— Serge Quérésoff... son fiancé...

Le docteur eut un tressaillement involontaire; ses paupières battirent, il se sentir pâlir.

Serge Quérésoff!... Celui que Sarah aimait... le héros de l'aventure de Corinthe... Celui qu'elle attendait avec tant d'espoirs ardents.

Dans un éblouissement, il entrevoyait un drame terrible... dont, malgré lui, il serait spectateur... acteur, peut-être!...

Pierre Girard bouleversé et attendri serrait les mains du père et de la fille à les briser, répétant stupidement :

— André, mon bon André!... Chère demoiselle!... Ah! quelle surprise!...

L'ancien élève d'Hermann Hoog était son favori. Il n'avait jamais douté qu'il fût le père de l'enfant de

Sarah et, quoiqu'il se fut interdit tout blâme à l'égard de son idole, bien des fois, il avait songé, le cœur plein de commisération, à ces deux êtres... à l'abandon inconcevable dont Sarah était coupable envers eux.

André prit le bras du brave homme.

— Venez, fit-il affectueusement. Gagnons les jardins, nous causerons plus à l'aise... Ici, nous sommes le point de mire de trop d'yeux curieux :

Et, il ajouta, mais avec plus de réserve, se tournant vers Lucien :

— Vous aussi, ami.

Suzanne s'interposa gaîment.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens?

Son père la regarda avec affection.

— Promène-toi avec Serge... Nos rabachages de vieux camarades n'auraient aucun charme pour vous autres jeunes.

Elle prit gentiment le bras que lui offrait le jeune Russe.

— C'est cela... Il va me conduire à l'église. J'ai à remettre mon offrande à M. le curé qui est venu quêter pour les pauvres de Saint-Cassidien pendant que nous étions sortis...

Tandis que les deux groupes se séparaient, André avec Girard, Suzanne en compagnie de Serge, Vaugrenant demeuré un peu en arrière, occupé à considérer les jeunes gens, sentit tout à coup ses jambes se dérober sous lui, son cœur battre...

Le drame appréhendé surgissait déjà!... inopinément.

Là-bas, sous le péristyle en arcades orné de palmiers et de vases emplis de plantes fleuries, Sarah Hoog venait d'apparaître!...

Elle était superbement belle, en une toilette de

mousseline de soie noire plissée, garnie de dentelle d'irlande blanche. Son grand chapeau noir amincissait encore l'ovale resté pur de son visage passionné et fier.

Elle marchait lentement, les yeux attachés sur le couple qui, obliquement, s'avançait vers elle.

Eperdu, cloué à sa place, Vaugrenant vit Quérésoff s'arrêter, devenir blanc, défaillir... tandis que sa compagne, surprise et enjouée, le questionnait...

Mais, dans la vie, les orages les plus terribles passent souvent inaperçus à la surface...

Devant la foule, qui emplissait le Casino, toute démonstration était interdite... devait être refoulée en ces êtres profondément atteints...

Serge Quérésoff souleva son chapeau et s'inclina; tandis que, répondant gravement à ce salut, Sarah continuait sa route.

Les fiancés s'éloignèrent, disparurent entre les groupes assis ou debout.

L'artiste ayant aperçu Vaugrenant se dirigea vers lui.

A la seule inspection des traits du docteur, elle fut convaincue qu'il avait compris au moins en partie ce qui se passait.

Elle s'assit à l'écart, à l'abri d'un massif de plantes vertes, ordonnant à Lucien, d'un signe impérieux, de l'imiter.

— Vous avez vu ce jeune homme?... Vous devinez qui il est?

Le docteur s'inclina.

— Serge Quérésoff...

A ces syllabes prononcées par Lucien, un frisson passa visiblement en Sarah; ses yeux prirent une sublime expression de langueur passionnée; ses lèvres répétèrent comme une caresse :

— Serge Quérésoff... Oui, lui...

Mille pensées se pressaient en Vaugrenant... Comment apprendre à Sarah ce qui, croyait-il, allait la foudroyer... Cette double révélation affolante !... Sa fille était là... C'était elle que les regards indifférents de la mère amoureuse avaient effleurée... Et, c'était sa fille que Serge aimait à présent... à laquelle il était fiancé !...

Il fut tiré de l'incohérente songerie dans laquelle il s'absorbait, par ces paroles qui augmentèrent son désarroi :

— Ah ! il m'aime... il m'aime encore ! prononçait Sarah avec un triomphe.

Lucien essaya de la prévenir.

— Prenez garde de vous tromper, Sarah !... Que savez-vous de lui, de sa vie !... des années se sont passées depuis que vous l'avez perdu de vue, songez-y !...

Elle secoua la tête.

— Qu'importe !... Est-ce qu'un véritable amour s'efface !... et je vous ai dit que Serge m'a passionnément aimée...

Le cœur étreint d'une terreur, sentant qu'il marchait vers une catastrophe inévitable, Vaugrenant prononça :

— Vous avez vu cette jeune femme à son bras... S'il était marié. .

Mais, il blêmit, trembla, se maudit d'avoir parlé, en apercevant l'altération effrayante, grandiose des traits de Sarah, à peine ces mots furent-ils perçus par ses sens.

Un monde de pensées tragiques dut la traverser durant l'espace de quelques secondes...

Cependant, elle se contraignit ; et ce fut la voix basse, éteinte, qu'elle murmura avec difficulté :

— Assez !... Oh !... vous m'avez fait un mal vraiment atroce !...

Il se pencha, empli de pitié, désespéré de cette souffrance.

— Pardon, mais...

Elle l'interrompit.

— Non, taisez-vous!... Cela n'est pas!... Cela ne peut pas être... Je ne le veux pas!...

Puis, sans élever la voix à cause des assistants, quoique avec une extrême violence concentrée, elle jeta :

— Non, je ne le veux pas! Et puis, que m'importe!... femme, maîtresse, fiancée, amante... Ah! je la briserai!... Elle disparaîtra, puisque Serge est à moi... que je l'aime, et que je veux le garder!... Qui donc aurait la force et l'audace de me le disputer?

Frémissant, le docteur supplia :

— Sarah!... Calmez-vous!... Oh! si vous saviez!...

Mais, elle ne l'entendait plus. Sa colère était tombée comme par enchantement. Ses yeux, fixés sur l'extrémité de la salle, luisaient, passionnés et radieux, un sourire illuminait son visage rajeuni par l'ardente tendresse qui s'y reflétait.

— Chut!... Tenez, Lucien, n'avais-je pas raison, voici Serge! murmura-t-elle.

Là-bas, le grand jeune homme blond, l'air grave, très pâle, s'avançait avec lenteur sous les arcades...

Il semblait venir contre sa volonté, attiré, comme hypnotisé par celle qui l'appelait de toute son âme, de tout son impérieux et despotique vouloir.

Elle ajouta, la voix brève :

— Allez, Lucien... laissez-nous...

Le docteur voulut protester, mais elle l'éloigna du geste.

— Allez, allez, vous dis-je!...

Il obéit, subjugué comme toujours il l'avait été par cette femme étrange.

Le Russe avançait. Debout, Sarah l'attendait.

Tous deux, pendant un instant très long demeurèrent immobiles, face à face, tout près de l'un de l'autre, se rassasiant en silence de leur vue, oublieux des entours, des curieux, des années écoulées, de tout ce qui n'était pas le rappel inconscient, involontaire de ce qu'ils étaient autrefois.

Enfin, par un machinal respect des convenances, ils se serrèrent banalement la main et s'assirent.

Leurs yeux ne se quittaient point. Une expression de tristesse suprême montait en ceux de Serge.

Il laissa tomber avec douceur, la voix harmonieusement timbrée, au très léger accent étranger :

— Vous, Sarah...

Elle répondit de même, avec une nuance de tendresse plus accentuée :

— Vous, Serge...

Il reprit :

— C'est vos cheveux, c'est vos yeux, c'est votre taille... et pourtant quelque chose a changé en vous...

Un froid de glace courut dans les veines de Sarah.

Ces paroles était si loin de celles qu'elle attendait!... bien qu'elles fussent empreintes d'une profonde affection mélancolique.

Elle essaya de rappeler le sourire qui fuyait ses lèvres.

— J'ai vieilli.

Il secoua la tête, continuant avec la même douceur navrée :

— Non, ce n'est pas cela... Vous êtes jeune, étonnamment jeune, au contraire...

Elle dit, nerveuse :

— Y a-t-il si longtemps, après tout, que vous m'ayez vue?

Il hocha la tête.

— Cinq ans... cinq longues années depuis que je vous ai quittée à Paris, un soir... au seuil d'une maison où un homme vous attendait.

Bien qu'aucune acrimonie ne soulignât ces paroles, un flot d'espoir inonda Sarah. — Il était jaloux !... il souffrait encore du passé ! — Ah ! elle savait bien qu'il l'aimait encore !... Rien n'était perdu !...

Elle jeta avec vivacité :

— Oui !... d'un homme que je croyais aimer alors... ou plutôt, qui symbolisait, pour moi, toute une existence de célébrité dont j'ai pu mesurer à la longue le vain tapage, le médiocre bonheur et les âcres revers !...

Il la considérait, étrangement remué, malgré la froideur de son apparence, par cette voix, par ces traits retrouvés et si miraculeusement identiques après les années écoulées.

— Je ne vous demande rien, Sarah, fit-il avec cette douceur inquiétante qu'il montrait depuis le commencement de leur entretien. Je ne vous reproche rien... Je ne vous interroge pas plus aujourd'hui que je ne vous ai interrogée ce soir de jadis...

Elle dit bas, pénétrée :

— Et vous avez eu grand tort en ce temps-là, Serge... Ah ! que de choses ne seraient point arrivées si vous aviez parlé... si vous m'aviez défendue contre moi-même !...

Il détourna son regard, troublé.

— Peut-être.

— Ah ! certes, prononça-t-elle ardemment. Et, d'un geste imperceptible, elle se rapprocha de lui.

Pour le public, négligemment accoudée sur le guéridon qui les séparait, elle semblait causer d'insignifiances. Pourtant, elle dardait ses yeux sombres sur

les prunelles claires du jeune homme qui, malgré lui, revenaient à elle... Elle le forçait à se pénétrer de toute la passion qui l'animait.

— Qu'avez-vous fait depuis cinq ans?... Qu'avez-vous pensé, su de moi?... Autrefois, puis après, depuis? Et maintenant?... Où suis-je là, dans votre tête, votre cœur?...

Il tenta de sourire :

— A quoi faut-il répondre?... Le passé, le présent... vous confondez tout! — Eh bien, j'ai vécu, j'ai voyagé... J'ai fréquenté ceux que je connaissais, lié de nouvelles amitiés... J'ai peut-être parfois souffert et pleuré, passé de longues heures de détresse... mais personne n'a vu ma souffrance ni mes larmes... personne ne s'en est soucié... Et alors, à la longue, dans la solitude morale absolue, tout s'use, s'atténue. — Je vous ai toujours suivie de loin... et je crois qu'à présent, je sais tout de vous... de votre vie...

Frappée, Sarah baissa le front, et dit, la voix altérée par une douleur cuisante :

— Ah! Et pourtant, Serge, vous êtes venu à moi, tout à l'heure.

Il dit lentement :

— Pourquoi ne l'aurais-je pas fait?

Elle sentit au cœur comme la lame aiguë d'un poignard.

— Ah! vous ne m'aimez plus!

Il tressaillit; ses lèvres frémirent sous sa blonde moustache de slave. Il dit bas, avec une douleur concentrée, mais aussi avec une singulière expression d'entêtement :

— Vous ai-je jamais dit que je vous aimais?... Je ne le crois pas.

Elle eut une exclamation sincère :

— Non, c'est vrai, et je l'ai ignoré autrefois, pour mon malheur!... Mais, à la fin, dans l'éloignement, j'ai compris, je me suis rappelée... Oh! ne le niez pas, je sais que vous m'avez aimée!...

Puis, comme il se taisait, les yeux attachés au sol, elle reprit ardemment :

— Et maintenant?... Vous avez oublié?...

Triste, vaincu, il dit :

— La vie a passé.

Elle se leva d'un sursaut de fauve blessé, jetant un regard irrité sur les importuns qui les entouraient, interdisaient les expansions, paralysaient les éloquents cris de douleur montant de sa poitrine, les séductions invincibles qu'elle se connaissait lorsqu'elle était libre de toute contrainte.

— Ecoutez, Serge, fit-elle, nous ne pouvons causer ici... je demeure non loin... boulevard de la Mer... Vous trouverez aisément la villa Hoog... Venez chez moi... Je veux vous revoir, entendez-vous?

Debout aussi, le front courbé, dissimulant avec peine son émotion, il répondit :

— Moi aussi, je le souhaite, Sarah.

— Alors, je vous attends cette après-midi... Je ne sortirai pas de toute la journée...

Il s'inclina, en un acquiescement; puis, importuné par une pensée, commença, pour s'arrêter aussitôt, gêné :

— Est-ce que vous...

Sarah l'étudiait.

— Quoi?

— Peu importe... je viendrai.

Mais elle insista :

— Vous vouliez me demander?

— Rien.

Elle dit gravement, certaine d'avoir deviné :

— Si je vivais seule, n'est-ce pas?

Il acquiesça, sans la regarder.

— Oui.

Droite, une flamme orgueilleuse dans son œil sombre, elle jeta :

— Serge!... Rappelez-vous que si j'ai eu des amants je n'ai été véritablement la maîtresse que d'un seul... C'était un roi, et il vient de mourir!...

Elle s'éloigna. Et resté seul, Serge constata avec une secrète terreur la douleur intense qui le ravageait, le bouleversement qu'avait causé en lui ce passé qui se levait, au milieu de sa route actuelle.

IV

Lorsque Serge pénétra dans le salon de l'hôtel où, seule, Suzanne Laugier jouait du piano, les yeux baissés sur les touches de l'instrument sur lequel ses doigts couraient, il vit que des larmes s'échappaient des paupières demi-closes de la jeune fille et roulaient sur ses joues.

— Suzanne... ma chère Suzanne! s'écria-t-il d'un accent attendri.

Elle tressaillit, et se leva brusquement. Puis elle se détourna et essuya ses yeux précipitamment avec un petit mouchoir tiré de sa blouse de soie écrue.

— Oh! que je suis sotte! fit-elle avec vivacité. Quand je joue de la musique de Schumann, je ne puis m'empêcher de pleurer...

Serge ne contredit point à ce visible mensonge. Attirant la jeune fille, il la fit asseoir près de lui, sur un canapé.

Pendant quelques instants, leurs lèvres prononcèrent des banalités que leur esprit ne suivait point, tous deux

également préoccupés de questions plus graves et plus poignantes.

A la fin, Suzanne aborda avec une timidité résolue le sujet qui la hantait depuis le matin.

— Qui est la personne que nous avons croisée au Casino?...

Le jeune homme la regarda avec attention; il vit la pâleur, la fatigue du visage d'ordinaire rosé et frais, la fébrilité des lèvres, l'angoisse de ses yeux d'enfant, où l'amour faisait néanmoins se lever des lueurs douloureusement passionnées.

Il n'essaya pas de nier ce que, confusément, elle avait deviné.

— Suzanne... Cette dame est la femme dont je vous ai parlé un jour... Vous avez aperçu mon trouble... C'est que je voyais tout à coup se dresser devant moi des années de douleur, d'angoisse... tout un passé de souffrance... une désespérance sans nom, dont vous et votre père, votre amitié, votre inestimable affection m'avez arraché et guéri.

Des larmes recommençaient à perler au bout des cils de Suzanne sans qu'elle essayât de les faire disparaître.

— Oui, j'avais compris... Oh! quand nous nous sommes éloignés, que j'ai regardé votre visage décomposé, entendu votre voix que je ne reconnaissais plus, j'ai senti en moi un effondrement... Il m'a semblé que tout était fini... que je vous avais perdu!...

Il se pencha, apitoyé, prit la petite main inerte qu'elle laissait pendre sur sa robe, et la souleva jusqu'à ses lèvres.

— Ma pauvre enfant...

Elle retira ses doigts glacés et frémissants; les yeux attachés sur ceux de son fiancé :

— Vous l'avez bien aimée?

Il répondit avec ménagement :

— Je vous l'ai dit... à quoi bon le répéter aujourd'hui ?...

Grave, l'interrogeant avec toute son âme blessée et meurtrie, Suzanne dit :

— Et à présent, Serge, l'aimez-vous encore ?

Il affirma, solennel :

— A présent, Suzanne, c'est vous que j'aime.

— Vous le jurez ?

— Je le jure.

Il n'avait pas eu une hésitation.

Suzanne essuya ses yeux d'un geste rapide, et, avec une belle vaillance, elle sourit.

— Je vous crois.

Serge reprit affectueusement sa main qu'il caressa entre les siennes, les yeux fixés dans le vide, un pli creusé sur son front.

— Cette femme, cet amour, je ne prétends pas les avoir oubliés... On n'efface pas entièrement ce qui vous a torturé pendant des jours, des mois, des années... mais je vous certifie que pour moi, à cette heure, c'est une plaie ancienne, encore douloureuse quand on appuie sur elle, mais refermée... complètement cicatrisée.

La jeune fille l'écoutait avec avidité. La vie renaissait sur son joli visage ravagé par un inhabituel chagrin.

— C'est vrai ? bien vrai ? répétait-elle, moins par doute que pour avoir la joie d'entendre de nouveaux serments.

— Je vous le jure. — Rappelez-vous, lorsque je vins m'établir à Ravenne, où le hasard nous fit voisins, locataires de deux maisons dont les jardins communiquaient... Vous avez remarqué l'abattement dans lequel je me trouvais...

— Je vous croyais poitrinaire.

— Mon corps n'avait aucune atteinte précise, et pourtant la vie se retirait de moi... Notre connaissance commença par une alerte... Cette crise du foie qui s'étant déclarée chez votre père vous terrifia.

Suzanne eut une exclamation :

— Oh! quels moments affreux!... et personne autour de moi comprenant le français... le peu que je savais d'italien, je l'avais oublié... et je ne pouvais rien expliquer au docteur...

— C'est alors que vous avez pensé à moi, votre voisin... avec qui, parfois, votre père et vous aviez échangé quelques paroles insignifiantes...

— Je devinais en vous l'ami que vous êtes devenu...

— Bientôt, ce fut non plus moi qui soignai votre père, vite rétabli, mais lui qui s'intéressa à moi, pénétra ma douleur, et s'acharna à réaliser cette cure merveilleuse de rappeler en mon âme ce goût de l'existence que je croyais à jamais perdu pour moi...

— Mon cher père vous aime tant!...

— Aurait-il atteint son but si vous ne l'aviez secondé?... sans l'appoint de votre exquise jeunesse, sans le charme irrésistible de cette affection pure que, de jour en jour, je voyais grandir en vous pour moi, je ne le crois pas.

Émue, Suzanne dit tout bas, avec ferveur :

— Oh! oui, je veux croire que c'est moi surtout qui vous ai sauvé... dites-le-moi, Serge, car alors, je serais sûre que vous m'aimez...

Il baisa le bout des doigts de cette petite main que maintenant elle lui abandonnait, confiante.

— Mon enfant chérie! fit-il avec élan. Tenez, je vais tout avouer à votre père... Il saura qui nous avons rencontré ici, et nous partirons, nous fuirons dès ce soir!...

Je ne veux pas risquer qu'une seconde fois mon cher présent, mon doux avenir, se heurte à mon passé si amer, au cauchemar de ma vie morte!...

Mais, elle se récria :

— Non Serge!... Ne faites pas cela, je vous en prie!... Mon père ne doit pas être mêlé à cela... Ce secret est à nous seuls... Rien que vous et moi devons le connaître pour pouvoir l'oublier entièrement...

— Mais, Suzanne...

— Non! Songez à l'affection sans bornes que mon père a pour moi... combien il s'affecterait, se tourmenterait de savoir ce passé que vous n'avez révélé qu'à moi... Moi, qui ai une confiance aveugle en vous... mais qui ne pourrais peut-être pas la faire partager à mon père...

Serge hésitait.

— Si nous restons à Saint-Cassidien, Suzanne, le hasard ramènera probablement de nouvelles rencontres...

Elle releva la tête, jetant avec énergie :

— Peu m'importe, puisque vous ne l'aimez plus!...

Une impatience, une sourde inquiétude germaient dans le jeune homme.

Douter de lui-même, de sa parole, de sa volonté, il ne l'admettait certes pas; cependant, il sentait qu'il était sage de se soustraire aux sensations, aux luttes, à l'avenir de difficultés et de heurts douloureux qu'il entrevoyait confusément.

— Écoutez, Suzanne... vous ne savez pas tout, c'est pourquoi vous ne comprenez pas qu'il serait infiniment plus simple, plus catégorique de rompre par un départ, avec des souvenirs... mon Dieu, avec des souvenirs auxquels je dois des égards qui me coûtent... qui pourront vous faire souffrir... jeter un nuage entre nous...

Tandis qu'il s'exprimait avec un embarras croissant, Suzanne l'étudiait attentivement.

— Que voulez-vous dire?...

— Eh bien, ce matin, madame Hoog...

Suzanne eut un sursaut et l'interrompit avec vivacité :

— Comment l'appelez-vous?... Quoi!... Cette femme, votre ancienne amie, ce serait madame Hoog?...

Serge acquiesça d'un signe de tête, un peu interdit par la véhémence de l'accent de la jeune fille. Jamais, auparavant, il ne lui avait nommé celle dont il lui avait conté l'insouciante cruauté à son égard.

— Oui.

Elle recommença, comme ne pouvant se faire à cette idée :

— Sarah Hoog, la grande, la célèbre statuaire?

— Elle-même..

— Ah!...

Et, courbant la tête, pâlie, accablée, elle s'enfonça dans une profonde rêverie. Elle comprenait pour la première fois quel redoutable adversaire elle avait à combattre. Non qu'elle sût les aventures scandaleuses de l'artiste, mais elle connaissait sa réputation de grand talent et d'irrésistible séduction : ce n'était plus seulement une femme qu'il fallait éclipser, mais une glorieuse idole qu'elle devait détrôner, arracher de son autel!...

Serge reprenait :

— Pendant quelques instants, j'ai causé avec madame Hoog... Je dois la revoir aujourd'hui...

Suzanne dressa la tête, une fièvre faisant étinceler ses yeux, sa voix tremblant d'émotion.

— Oh! Serge, vous ne ferez pas cela!... Vous n'irez pas chez elle, après ce que vous m'avez dit!... ce serait affreux!...

Quérésoff se leva et se mit à arpenter la pièce avec agitation ; un sourd remords le gagnait.

— Certes, je préférerais ne pas me retrouver près d'elle. Mais sans y réfléchir, je me suis engagé...

Suzanne jeta avec véhémence :

— C'est impossible!... vous n'irez pas!... vous ne devez pas y aller !...

— Si je manque à ma parole, et que nous demeurions ici, que répondrai-je à ses reproches?... Car fatalement, je la reverrai...

Elle répondit avec promptitude :

— Vous répondrez que vous êtes mon fiancé!...

Il dit vivement :

— Mais, je le lui ai déjà laissé pressentir !...

Il était sincère, convaincu que ses paroles ambiguës avaient éclairé Sarah.

Ces paroles calmèrent Suzanne comme par enchantement, une gratitude immense l'emplit, des larmes de tendresse mouillèrent ses paupières.

— Oh ! vous avez fait cela? murmura-t-elle.

Préoccupé, le fantôme de Sarah devant les yeux, Serge n'aperçut point son émotion.

— Vous ne savez pas quelle femme fantasque, incompréhensible et impérieuse elle est... Elle sait que je ne l'aime plus... Elle-même ne m'a jamais aimé, bien qu'à présent elle prétende le contraire, cependant, elle veut me courber de nouveau sous son joug... me forcer, pour s'en délecter, à lui raconter les souffrances qu'elle m'a causées. Elle se repaîtra de cette vieille douleur et essayera peut-être de la raviver... de réveiller l'amour en moi... pour me repousser ensuite avec dédain... satisfaite si elle pouvait contempler une nouvelle déchirure à mon cœur...

Durant qu'il parlait, Suzanne frappée par la fièvre de

son accent, par l'angoisse cachée qui poignait tout son être, réfléchissait; son âme de vierge essayant de mesurer des abîmes de passion inconnus.

— Oui, elle est redoutable... et vous, bien faible, murmura-t-elle si bas que Serge ne l'entendit point. Allons, ce sera à moi de défendre notre amour.

Lorsque Quérésoff eut achevé de parler, elle alla à lui, et prit ses mains, le regardant dans les yeux, comme pour mieux lui inculquer sa pensée et sa volonté.

— Vous avez raison, Serge, vous ne pouvez manquer au rendez-vous que vous a donné madame Hoog... Mais, comme y aller seul serait manquer à la foi que vous devez à votre fiancée... nous irons avec vous, mon père et moi...

A ces paroles inattendues, prononcées avec un accent de fermeté inhabituel chez la jeune fille, Serge recula, stupéfait.

— Suzanne!... Quelle folie!

Elle tressaillit, froissée, profondément blessée dans son cœur et son amour-propre.

— Pourquoi donc?

Il répéta fiévreusement :

— Mais c'est impossible!... insensé!... Vous n'avez pas réfléchi.

Elle riposta avec animation :

— Qu'y a-t-il donc d'impossible et de malséant à conduire votre fiancée chez une femme qui ne fut, vous me l'avez juré, que votre amie?... M'avez-vous menti ou avais-je mal compris?...

Il protesta :

— Je vous ai toujours dit l'exacte vérité!...

— Eh bien, si jamais une parole d'amour n'a été prononcée entre vous autrefois, alors que vous l'aimiez,

que pouvez-vous donc avoir à vous dire, aujourd'hui que vous ne l'aimez plus?... Qu'est-ce que cette entrevue?... Un rendez-vous ou une simple visite?... Si c'est un devoir de politesse, pourquoi notre présence serait-elle mal venue?...

Il s'obstina, ses grands yeux pâles emplis d'une inexprimable angoisse.

— C'est impossible, vous dis-je !...

Elle revint à la charge, entêtée elle aussi, décidée à ne pas céder.

— Je ne vous comprends pas... Ou vous voyez mal les choses, ou bien vous ne m'avez pas tout dit... Suivant ce que vous m'avez appris, voici comment j'envisage la situation... Vous avez aimé passionnément, à l'écart, une femme qui ne s'en est ni doutée, ni souciée... Vous la retrouvez, cinq années s'étant écoulées, vous, étant fiancé... n'est-il pas tout simple, loyal et digne que vous vous présentiez à elle sous l'aspect qui devra désormais être le vôtre...

A bout de forces, il jeta :

— Suzanne, je vous affirme que vous ne devez pas, que vous ne pouvez pas aller chez Sarah Hoog !...

Justement, à ce point précis de leur entretien orageux, André Laugier qui se promenait dans le jardin parut au seuil du salon qui donnait sur la terrasse par trois larges portes-fenêtres.

Appuyé sur sa canne, il traînait péniblement la jambe ; sur son tempérament usé, la caresse ineffable du climat idéal n'avait point de prise.

Suzanne s'élança vers lui.

— Dites, mon père !... Etes-vous aussi d'avis que l'on ne saurait conduire une jeune fille chez Sarah Hoog, la statuaire?...

La foudre tombant sur André ne l'eût pas plus ter-

rassé que ces paroles inattendues sortant de la bouche de Suzanne.

Il resta muet, paralysé, ses yeux agrandis fixés sur la jeune fille, incapable pour un instant d'un geste, d'un seul mot.

Elle poursuivit, trop possédée par sa préoccupation pour remarquer l'effet qu'elle avait produit chez son père :

— Serge a connu madame Hoog autrefois... Ils se sont rencontrés aujourd'hui... elle l'a invité à lui rendre visite... j'aurais le plus grand désir de faire sa connaissance... Voyez-vous le moindre inconvénient à ce que nous accompagnions M. Quérésoff... à ce qu'il présente à cette dame sa fiancée et son beau-père ?...

Serge se hâta de parler avant que Laugier eût pu répondre.

— J'ai dit à mademoiselle Suzanne que je jugeais cette visite impossible... Madame Sarah Hoog est une artiste d'un talent indiscutable, mais...

— Mais quoi ? fit Suzanne avec pétulance.

Quérésoff cherchait ses mots.

— C'est une femme qui ne se soumet guère aux préjugés, aux usages même de la vie bourgeoise...

Il s'arrêta, doublement rendu muet par le respect qu'il devait à la jeune fille, et par la douleur que réveillaient en lui les accusations qu'il était obligé de porter contre l'idole de jadis.

Suzanne allait recommencer la discussion; lorsque Laugier, dont le trouble s'était effacé pendant ces instants de répit, s'exprima d'une voix ferme, nette, presque agressive.

— Madame Sarah Hoog est une femme de grand génie, de haut cœur... que les âmes mesquines seules peuvent blâmer... Quant à moi, je ne vois aucun incon-

vénient à ce que ma fille se rende chez elle... je serai heureux et fier de l'accompagner...

Quérésoff eut un geste de découragement.

En vérité, tout se liguait contre lui !... Que dire à ce père, à cette fille aveugles ?... Comment leur crier son effroi de l'esclandre possible, probable, qui éclaterait quand Sarah déçue, en quelque sorte provoquée par cette présence de Suzanne, les verrait entrer chez elle — alors qu'elle attendait Serge seul, qu'elle espérait — il le savait bien au fond de lui ! — retrouver et reconquérir l'amant perdu...

Comment parler à André sans manquer à la parole donnée à Suzanne de celer à son père le passé trouble, gros d'orages... D'ailleurs, comment, de quelle façon avouer les étranges liens qui l'unissaient encore à Sarah ?... liens qu'il ne pouvait préciser nettement, même pour lui-même !...

Cependant, tandis que hésitant, indécis, il se taisait, les événements marchaient ; il ne put plus que s'incliner, tremblant de ce qui allait suivre.

Suzanne concluait :

— Ainsi, c'est convenu... Dans une heure, rendez-vous ici, et nous nous rendrons tous trois chez madame Hoog... Père, commandez la voiture, voulez-vous ?... Je vais m'habiller...

Resté en compagnie de Laugier, Serge eut un élan de franchise, décidé à tout avouer au père de sa fiancée. Entre hommes, l'on se comprendrait à demi-mot. Mais, au moment où il ouvrait la bouche, André demi-souriant, absorbé par une pensée intime, prononça :

— Cette visite sert singulièrement mes projets et vient au devant de mes désirs, mon cher enfant... J'en suis enchanté et j'en attends un grand bien... Permettez-moi de ne pas m'expliquer plus clairement là-des-

sus aujourd'hui... Bientôt, je l'espère, vous saurez tout...

Serge se détourna, accablé, de nouveau rendu muet.

Mais, dès qu'il se retrouva libre, il crayonna rapidement ce mot qu'il fit porter en toute hâte chez Sarah :

« Un hasard, une fatalité que je ne puis conjurer font qu'aujourd'hui je suis obligé de me présenter chez vous accompagné de *ma fiancée et de son père*. Je vous en conjure, accueillez-nous en simples admirateurs de votre beau génie, en étrangers et en indifférents... Faites-moi grâce jusqu'à ce soir à dix heures, où, si vous le voulez bien, vous me recevrez, et où nous pourrons nous expliquer librement.

« Je crois vous connaître assez, Sarah, pour compter sur la grandeur de votre âme en cette circonstance.

« Votre ami dévoué,

« QUÉRÉSOFF. »

La lettre partie, il se sentit un peu plus calme. La femme orgueilleuse qu'était Sarah Hoog, prévenue ainsi, ne saurait s'abandonner à de vulgaires manifestations de jalousie. Elle recevrait dignement, impénétrable, ses visiteurs.

L'explication entre elle et Serge était ajournée.

Et, en songeant à ce rendez-vous du soir, dont la pensée spontanée avait jailli de lui presque à son insu, et en réalité, moins pour apaiser Sarah que pour contenter sa propre soif de lui parler sans contrainte, de se plaindre et de se justifier... en songeant à ces heures où dans le silence et l'impunité de la nuit, il se retrouverait près d'elle, un singulier trouble l'envahissait... fait de joie, d'appréhension et aussi de cuisant remords.

V

Sur la terrasse de l'hôtel où André Laugier avait repris sa promenade, il fut abordé par son ancien camarade, le docteur Vaugrenant.

— Je te cherchais, fit celui-ci.

Laugier l'accueillit avec une cordialité affectueuse.

— Ah ! mon vieux Lucien... que de souvenirs évoquent ton visage, ta voix !... Tu es toujours le même, toi !...

Et l'autre murmurant quelques banales paroles pour l'assurer que, lui aussi, n'avait en somme que peu changé. Laugier secoua la tête.

— C'est inutile, cher ami, fit-il grave. Je sais que je ne suis plus que l'ombre de ce que j'étais autrefois... et cette transformation n'est point un effet de l'âge, mais de la maladie mortelle que je porte... Je suis condamné, je le sais... l'affection que j'ai au foie ne pardonne pas... Je la traîne, aiguë, depuis six ans... et je suis au bout de mon rouleau...

— Oh ! protesta le docteur.

— Chut !... j'en suis sûr — et, c'est ce qui dirige ma

conduite en ce moment. — Tiens, asseyons-nous, veux-tu?... Je suis las, et il faut que je garde des forces pour tout à l'heure... pour une entrevue dont j'attends une profonde émotion.

Obéissant à son geste, le docteur s'assit à ses côtés, sur un banc rustique isolé par un massif de lauriers-roses.

— Que veux-tu dire? demanda-t-il, vaguement alarmé par l'accent et les paroles d'André.

Celui-ci reprit, un sourire mélancolique aux lèvres, courbé, les yeux attachés au sol, sur lequel il traçait avec sa canne des dessins, distraitement :

— Tu sais que j'ai consacré ma vie à ma fille... Elle est mon idole, la seule raison que j'ai eue pour vivre, après le coup affreux qui a bouleversé ma jeunesse... Quand, fou de douleur, je fus convaincu que jamais Sarah ne serait ma femme, — moins encore à cause de l'opposition de son oncle, que par suite de son amour trop tiède pour moi — je m'enfuis en Auvergne, dans mon pays... Ma mère, mes parents, mes amis m'accueillirent froidement, le blâme à la bouche... J'apportais le scandale... Cette enfant, ma vie, on la regardait avec haine et mépris... Ma mère, ma bonne mère elle-même, incapable de se soustraire aux préjugés de son entourage, refusait de s'en occuper... exigeait que ma vieille et fidèle Marianne, qui elle, adorait le petit être, se confinât dans le jardin, qu'elle ne sortît jamais dans la rue du bourg cette enfant marquée de honte, vouée aux injures... ma bâtarde!...

Alors, exaspéré, je m'enfuis de nouveau. — Hélas, j'ai laissé ma mère mourir seule... Mais quoi, l'autre, la frêle petite existence qui dépendait de moi, est-ce que je ne me devais pas d'abord à elle? — Je m'établis en Savoie, et, pour n'avoir plus rien de commun avec

ceux qui m'outrageaient en insultant ma fille, je changeai de nom... Je ne fus plus qu'Albert Gaudin, un musicien, un compositeur... Car, j'avais abandonné la sculpture qui me rappelait trop cruellement les années de bonheur passées dans l'atelier d'Hermann Hoog, et dans la solitude, la musique que j'avais toujours passionnément adorée, s'empara de moi... J'ai écrit des oratorios, de la musique sacrée... Je suis presque célèbre dans un certain milieu, en Italie où j'habite depuis six ans environ...

Vaugrenant l'interrompit :

— Étais-tu... es-tu heureux ?

André hocha la tête.

— Après que les premières affres du désespoir m'ont eu quitté, j'ai goûté un certain calme... Suzanne dorait mes jours paisibles... Oui, je puis dire que pendant quelques années je fus heureux — si l'on entend par bonheur une vie sans désespoir et sans secousses. — Pendant dix ans, je chassai tout ce qui pouvait me rappeler Sarah, je refusai d'apprendre quoi que ce fût d'elle... J'essayai de la croire morte... C'était ce que je répétais à Suzanne qui pense avoir perdu sa mère lors de sa naissance.

Puis, l'éloignement, les années, l'âge aidant, le ressentiment que j'avais pour celle qui avait brisé ma vie s'atténua... J'aperçus mieux ses mobiles... J'en arrivai à l'excuser de n'avoir point eu le courage de lier sa vie si belle, si orgueilleuse, à la mienne, si obscure...

— Ainsi, dit Vaugrenant pensif, pendant dix ans, tu perdis Sarah de vue complètement ?...

Laugier secoua la tête avec tristesse.

— Oh ! je te comprends !... Non, je n'ignore pas la folie qu'elle commit... son amour pour un prince... sa fuite, le scandale qui suivit. — Après avoir voulu tout

ignorer d'elle, une raison profonde, grave, me porta à désirer tout savoir. — J'ai interrogé, cherché... et dans le fatras des calomnies, des mensonges odieux, de la basse envie, j'ai démêlé la vérité... Sarah a pu se déshonorer aux yeux de beaucoup... pas aux miens. — Seule, à dix-huit ans, abandonnée par moi qui aurais dû la disputer plus énergiquement à son entourage, à elle-même, elle a mené une vie libre, audacieuse, prêtant à toutes les injures dont on la chargeait de loin... Et plus tard, poussée par son cœur, et probablement plus encore par sa tête, son imagination surexcitée, elle a fait un songe grand et hardi comme elle, comme son esprit, comme son génie !... Ce rêve, cette aberration, je veux, je puis l'oublier. — Et, te l'avouerai-je ?...

Vaugrenant continua, navré, comme l'autre s'arrêtait :

— Tu l'aimes encore...

— Je n'ai jamais cessé de l'aimer. — Que veux-tu !... fils de petits bourgeois de province, poussé à venir à Paris par un artiste qui avait cru deviner en moi une vocation, je n'ai eu pendant quatre ans d'autre horizon que les murs de l'atelier Hoog, d'autre vision que celle de Sarah... Elle a été tout pour moi... elle est restée tout... irrévocablement liée à moi par cette enfant... sa fille, doublement mienne par mon sang et par mes soins. Toute ma vie, même lorsque je ne me l'avouais point, j'ai eu secrètement au fond de moi la pensée de ce que, maintenant, ma mort proche, l'abandon où se trouverait ma fille, me commande .. Toute ma vie, j'ai rêvé de revenir à Sarah, lorsque à tous deux les cheveux blancs seraient venus... et de lui dire : « Voyez, voici votre fille... regardez sa grâce, sa beauté... regardez ma vieillesse à moi... Je ne viens pas vous importuner d'amour... mais je vous offre un foyer... je vous

apporte pour vos jours de déclin l'affection d'une fille... de petits enfants qui naîtront plus tard et grandiront sur vos genoux... Venez, rentrez avec nous, et, lorsque je ne serai plus, remplacez-moi auprès de notre fille... Car, même lorsqu'elle aura un mari, des enfants, la tendresse de son père lui manquera... et il lui faudra celle de sa mère... »

Profondément ému, Lucien Vaugrenant eut une exclamation :

— Ah ! André !... brave cœur !... cœur exquis... les années ne t'ont point changé !...

Laugier releva sa tête ravagée, le considérant :

— Tu me désapprouves ?... Tu juges tout cela chimérique ?...

Vaugrenant fit un geste :

— Hélas, que veux-tu que je te dise !... C'est grandiose et absurde comme la bonté, comme l'amour !... Tu vas, tu vas, dans le rêve... et là-bas, c'est la réalité... la triste, la navrante réalité !... Et, le pire de tout cela, c'est que cette Sarah... tu l'aimes encore, comme un vieil enfant que tu es !...

Une ardeur se ralluma dans les yeux du malade.

— Eh bien, oui !... Certes, c'est pour mon enfant que je souhaite un rapprochement avec ferveur... C'est en pensant à elle que je suis venu ici, sachant que Sarah s'y trouvait... Mais depuis que, de loin, je l'ai aperçue... Elle !... toujours aussi belle... incroyablement jeune... Ah ! j'ai senti se réveiller dans mon cœur fini, usé, rompu, toutes les violences, tous les enivrements d'autrefois... Ah ! Sarah !... Certainement, je saurai taire près d'elle un amour qui lui semblerait risible, répugnant... mais, je veux l'approcher... il me faut traîner mes derniers jours à son ombre... toléré auprès d'elle, comme le vieux chien fidèle à qui l'on

permet de mourir, les yeux fixés sur ceux du maître !...

Un froid, une désolation, gagnaient Vaugrenant. Hélas, comment à présent faire à ce malheureux les révélations auxquelles il était résolu en venant !... Son diagnostic de médecin ne pouvait le tromper,... la vie d'André Laugier ne tenait plus qu'à un fil... Une émotion, un désespoir le tueraient infailliblement.

Et, que serait-ce pour lui d'apprendre que Sarah aimait... aimait follement l'homme qu'André avait fiancé à sa fille, et qu'elle était prête à toutes les audaces, à toutes les folies pour le lui arracher !...

Pendant qu'il songeait, perplexe, tiraillé, Laugier avait parlé, sans que le son de la voix ni le sens des paroles parvinssent à son cerveau. Pourtant, il fut frappé par une dernière phrase.

— Dans cette entrevue que nous allons avoir tout à l'heure, Sarah n'apercevra que l'étranger... Albert Gaudin, le beau-père de son ami Quérésoff... Je sais qu'elle ne me reconnaîtra point, et je ne veux me nommer que plus tard, lorsqu'elle aura pu apprécier le charme, les qualités de notre Suzanne... alors que peut-être elle se sera dit avec un regret : « Et pourtant, ma fille serait ainsi ! »

Vaugrenant jeta brusquement :

— Que dis-tu ?... Tu dois voir Sarah ?

— Aujourd'hui même... Nous lui rendons visite avec Serge qui l'a connue il y a quelques années.

Vaugrenant passa la main sur son front.

— Mais alors, ton gendre...

— Serge ne connaît pas mon véritable nom... Il sait que Suzanne est fille naturelle... Mais, comme elle, il croit sa mère morte... Je ne veux lui révéler la vérité qu'après une suprême démarche tentée, et je l'espère,

couronnée de succès. Je voudrais pouvoir dire à ces enfants : « Voilà la femme légitime d'André Laugier... Voilà la mère de Suzanne. »

Vaugrenant s'exclama :

— Mais, pauvre fou, si tout s'écroule!... Si Sarah que tu ne connais plus, que tu n'as peut-être jamais bien connue, repousse avec cruauté et mépris ton cœur et celui de cette pauvre petite?... Ah! André, je t'en conjure, renonce à ton projet... Va-t'en, emmène vite Suzanne et Serge... Vous avez la paix, le bonheur, ne risque pas de les compromettre pour un fantôme, un rêve... Tu vivras, je te le promets, et, plus tard, bien plus tard, Suzanne aura son mari, ses enfants, son foyer... elle n'a pas besoin d'autre chose... Pars, crois-moi, et surtout garde-toi que Sarah et sa fille se trouvent en présence... ayant Serge Quérésoff entre elles!...

Les dernières paroles du docteur, qui même à l'aveuglement d'André eussent pu paraître inquiétantes et mystérieuses, ne furent point saisies par lui... Du geste, il montra Suzanne qui venait de paraître sur le perron de l'hôtel.

— Chut!... voici Suzanne... Nous partons... Ah! mon ami, j'ai bon espoir, ne me décourage pas... et surtout, silence, garde-moi fidèlement le secret!...

Et, lui tendant la main :

— Au revoir.

Mais, Lucien secoua la tête :

— Puisque c'est ainsi, je ne te quitterai pas... Moi aussi, je vais chez Sarah!...

L'imperceptible et involontaire ton de menace qu'avait eu le docteur fit froncer le sourcil de Laugier contrarié ; puis, il se rasséréna :

— Comme tu voudras, concéda-t-il.

Et, les deux amis, Suzanne et Serge Quérésoff qui les avait rejoints, pâle et silencieux, montèrent dans la voiture qui allait les conduire à la Villa Hoog.

Au moment où celle-ci s'ébranlait, une de ces fillettes aux haillons sordides, au teint brûlé, aux beaux yeux méridionaux, qui infestent les abords des hôtels dans les stations d'hiver, lança un petit bouquet sur les genoux de Suzanne.

— Sou!... petit sou, s'il vous plaît! implora-t-elle, courant pieds nus le long des roues.

Laugier sourit :

— Tiens! fit-il en jetant de la monnaie à l'enfant.

Suzanne examinait les fleurs — branches de grenadier dérobées probablement à quelque jardin.

— Elles sont jolies.

Mais, d'un mouvement inattendu, Serge les lui arracha.

— Oh! je vous en prie, ne gardez pas ces fleurs!... Chez nous, l'on croit qu'elles portent malheur!... On les appelle *fleurs de sang!*

Et, soudain, il jeta le bouquet sur la route où il disparut dans la poussière blanche.

Suzanne avait eu un petit rire :

— Comment, vous êtes superstitieux?

Serge s'excusa, un peu honteux.

— Certains jours... rarement. Cette fois, cela a été plus fort que moi.

Elle le considéra, étonnée de l'expression d'inquiétude et de souffrance répandue sur le visage de son fiancé.

Et, le reste du trajet s'accomplit en silence, dans l'anxiété grandissante et si différente de ces trois cœurs d'hommes, que la pensée de celle qui allait apparaître tout à l'heure devant eux — cette Sarah souveraine de leur âme — occupait entièrement.

VI

Dix heures sonnaient quand Serge Quérésoff fut introduit, non dans le vaste atelier de Sarah, mais dans une petite pièce peu éclairée par une seule lampe voilée ; très close, sauf du côté d'une baie dont la vitre immense donnait sur la mer, sombre, au-dessus de laquelle se levait la lune, silencieusement.

Serge fit quelques pas incertains, son cœur battant, saisi d'un étrange malaise. Il lui semblait que de l'ombre, une silhouette allait se lever, des bras l'enlacer, une bouche ardente se coller à ses lèvres.

Et, éperdu, il se demandait comment il résisterait à cette volupté impérieuse que pourtant son cœur et sa raison lui défendaient.

Mais, il ne tarda pas à se convaincre qu'il était bien seul, et il respira, soulagé d'un poids pénible.

Dans l'après-midi, les quatre visiteurs se présentant chez Sarah Hoog avaient reçu avec une impression bien différente la réponse du domestique : « Madame

était sortie en voiture depuis une demi-heure environ ; et elle ne rentrerait que tard dans la soirée, devant dîner à Cannes, chez des amis. »

Puis, ayant sans doute les ordres de l'artiste qui tenait essentiellement à ce que l'on ne crût pas à une défaite, le valet avait proposé la visite de la villa déserte, qui, du reste, était livrée aux curiosités publiques une fois par semaine.

André Laugier s'était empressé d'acquiescer. Et, les quatre acteurs de ce drame avaient parcouru en silence les pièces magnifiques et originales où Sarah vivait durant la plus grande partie de l'année.

Tandis que Lucien Vaugrenant observait attentivement le père et la fille, l'émotion d'André lorsque quelque détail d'intimité évoquait Sarah devant lui, l'intimidation, l'émerveillement de Suzanne auprès des chefs-d'œuvre d'art, des somptuosités admirablement disposées de l'hôtel, Serge, muet, impénétrable, s'absorbait en une rêverie dans laquelle il n'arrivait point à démêler une pensée nette, rien qui ne fût troublé, ravagé, bouleversé.

Certes, il était convaincu de ne plus aimer Sarah, d'avoir solidement échafaudé l'avenir sur les frêles épaules de l'enfant dont il était chéri ; cependant, pourquoi tressaillait-il si douloureusement — et si voluptueusement — quand quelque détail lui rappelait l'étrange femme, son geste, sa voix, l'enlacement félin de son regard?

Ah ! fuir !... fuir, il le fallait !...

Pourtant, ce soir, il était venu, obéissant malgré lui à une force irréfléchie, irrésistible, qui le poussait vers *elle*, vers celle qui le possédait encore tout entier, malgré ses révoltes sincères, malgré l'amour pur et reconnaissant qu'il éprouvait pour la charmante enfant qui

l'adorait, et à laquelle il voulait consacrer désormais sa vie.

Sarah ne paraissait toujours pas. Les minutes semblaient à Serge à la fois interminables et se précipitant en une fuite éperdue. Il souhaitait et redoutait anxieusement de voir l'artiste surgir devant lui.

Attiré inconsciemment par l'étendue splendide et morne de la mer qui comblait l'horizon, il s'approcha de la baie et s'enfonça dans une contemplation.

La lune luisait, calme, dans un ciel sans nuages, se reflétant sur le satin sombre de la mer qui miroitait doucement sous la traînée lumineuse tombant d'en haut. Aucun bruit, nul souffle ne perçait le mur de verre, si poli, si clair que l'on eût cru qu'aucun obstacle ne s'interposait entre la vue et le lointain de la nuit.

Et, voici que Serge sentit remonter en lui, violemment, le souvenir d'autres soirées là-bas, à Corinthe, encore plus douces, plus silencieuses, plus parfumées, et plus illuminées d'étoiles brillantes... nuits pendant lesquelles le jeune Russe et sa protégée se promenaient interminablement, à pas lents, le long de la rive, imprégnés par l'atmosphère passionnée, voluptueuse, sans qu'aucun mot de passion fût prononcé entre eux...

— Ah ! ce passé !... déjà lointain, et si présent !...

. . . .

Il tressaillit ; un trouble indicible s'épandit en lui.

Sarah était entrée sans bruit. Vêtue de noir, en un de ces peignoirs sans taille, soyeux et souples, qui drapaient de plis harmonieux son corps de statue, elle avait glissé sur le tapis jusqu'auprès de lui sans qu'il eût deviné sa présence.

— Quelle belle nuit ! fit-elle avec douceur, une mélancolie voilant son accent.

Éperdu, anéanti, il se laissa tomber sur un divan qui occupait trois côtés de la petite pièce.

Elle s'assit à quelque distance ; et, tout de suite, calme, bienveillante :

— J'ai reçu votre billet, Serge... Vous m'excuserez si, au premier moment, je n'ai pas eu la force d'affronter cette entrevue... Je suis partie... Mais demain, bientôt, je me montrerai telle que vous le désirez... Je recevrai... votre fiancée...

Un froid de glace envahissait le jeune homme. Alors qu'il eût dû être soulagé, heureux de cette paix inattendue, quelque chose comme une amère désillusion s'emparait de lui. Quoi !... l'aimait-elle donc si peu, qu'elle n'eût pas eu une explosion, pas un cri, pas un appel ?...

« Votre fiancée ! » Comme elle avait prononcé ces mots !... Avec une légère hésitation, c'est vrai, mais sans colère, sans frisson...

Et pourtant, à lui, dits par ses lèvres, ces paroles lui paraissaient odieuses, monstrueuses !... Se pouvait-il qu'il eût vraiment une fiancée... autre que cette femme qui se tenait là, auprès de lui, immobile, sans geste, sans protestation !...

Cependant il sentit qu'il devait dire quelque chose ; et il balbutia, presque inintelligiblement :

— Je vous remercie...

Elle se rapprocha imperceptiblement, d'un souple mouvement.

— Voyons, parlez-moi, Serge, expliquez-moi ?...

Puis, avec des paroles adroites, elle le questionna, lui imposa la confession de ses jours de souffrances, de mort lente, de désespoir suprême. Il dit la rencontre du père et de la fille, le sauvetage moral que ceux-ci avaient entrepris et réalisé ; l'amour pur et vif de la

jeune fille; l'affection reconnaissante, profonde qu'en retour il lui avait vouée.

Sarah écoutait et interrogeait sans relâche, fouillant ce cœur meurtri, saignant, avec une satisfaction croissante.

Allons, rien n'était perdu !... Il n'aimait l'autre, l'intruse, que d'une tiède affection de cœur, où ni les sens, ni l'imagination n'avaient de part. Sarah le possédait encore sourdement ; et, il ne tenait qu'à elle, qu'à son habileté de le reconquérir tout entier !...

Elle exultait ; dans l'ombre, des éclairs invisibles passaient dans ses prunelles ; un frisson traversait son épiderme ; elle se sentait légère, joyeuse, jeune, follement rajeunie !...

Néanmoins, elle demeurait impassible, sereine et froide en apparence, sentant qu'il fallait livrer bataille avec prudence, ne point essayer de vaincre par une surprise des sens, à laquelle Serge s'abandonnerait peut-être un instant, mais pour se reprendre ensuite.

Il fallait peu à peu l'envelopper, l'enliser jusqu'à l'heure où, défaillant, soumis, il se livrait sans rémission.

Il fallait tisser autour de lui le piège invisible.

Elle s'était levée, et, tournant un bouton, elle avait fait apparaître des lueurs çà et là, toujours discrètes, mais qui, pourtant, jetaient une clarté plus vive dans la pièce et faisaient retomber dans une ombre complète la mer là-bas, fermaient pour ainsi dire la baie et restreignaient la vie entre les murs du petit salon.

Elle-même émergea de l'obscurité, distincte, ses beaux traits empreints d'une majesté affectueuse.

Elle fit un signe :

— Venez près de moi et causons de votre avenir.

Il obéit ; et, malgré lui, avoua son trouble.

— Ah ! l'avenir, quel sera-t-il ?... Je ne le vois plus !...

Elle ne releva point ce cri de détresse.

— Vous m'avez dit que mademoiselle Suzanne Gaudin avait dix-sept ans... Son père est Français, établi depuis longtemps en Italie, il est compositeur de musique... Cette jeune fille n'a plus sa mère... elle et son père vivent modestement... M. Gaudin est atteint d'une maladie qui doit l'emporter à bref délai... Alors sa fille demeurera entièrement seule. — Comme il faudra l'aimer, mon ami !...

Serge s'était peu à peu reconquis, au moins en apparence.

— Je l'aime, dit-il avec tristesse.

Sarah se récria :

— De quel ton dites-vous cela !... Que c'est bizarre !... J'imaginais que l'homme qui va vouer sa vie à une femme, prendre l'existence d'une jeune fille, devait avoir une allégresse, un triomphe, une confiance orgueilleuse en lui, en sa puissance d'aimer !...

Il gémit :

— Hélas, Sarah !... Est-ce que vous n'avez pas tué tout cela en moi !...

Elle se leva, une dureté contractant soudain ses traits :

— Je ne vous comprends pas !... Pourquoi parler de moi, puisque vous m'avez rayée de votre vie, puisque, las de souffrir, vous vous êtes repris, vous avez mis sur une autre vos espoirs, votre tendresse, vos élans...

Elle se tut brusquement ; et lui, tête basse, ne dit mot.

Elle fit quelques pas dans la chambre, puis revint vers lui, la physionomie rassérénée.

— Je ne veux pas me plaindre... Tout ce qui est

arrivé est de ma faute... Si jadis je ne vous avais pas repoussé insoucieusement, votre cœur n'en aurait pas cherché un autre tout jeune, tout frais, tout intact...

Elle s'assit, couvrant son visage de ses deux mains :

— Ah ! comme vous devez l'aimer, elle ! qui a ce bonheur de venir à vous, vierge d'âme et de corps... intacte !... n'ayant aimé que vous... n'ayant vu, aperçu que vous dans la vie !... Qu'elle est heureuse et que je l'envie !...

Et soudain, des sanglots amers, profonds, la secouèrent.

Serge sentit en lui l'émoi irrésistible qu'amène en tout homme les pleurs d'une femme.

— Sarah !... je vous en prie !...

Mais renversée sur les coussins du divan, elle s'abandonnait à une douleur intense, sauvage. — Non feinte, car malgré sa conviction de regagner l'amour de Serge, elle se désespérait de n'avoir plus à lui donner qu'un être ayant connu toutes les jouissances, les affres, les bonheurs et les désillusions de la passion.

Ah ! que ne pouvait-elle prendre la place de cette petite fille !...

A présent, à genoux près d'elle, Serge, sans oser la toucher, suppliait :

— Sarah, calmez-vous !... vous me désespérez !...

Elle finit par reprendre son empire sur elle-même. Elle se redressa, ses mains dérobant toujours son visage.

— Eteignez ces lumières, Serge... Je ne veux pas que vous me voyiez défigurée comme je dois l'être... A mon âge, l'on ne doit pas s'oublier ainsi !...

Il se leva précipitamment, et dans sa hâte, fit disparaître jusqu'à la lueur discrète qui, auparavant, éclairait la pièce.

Alors, inopinément, la clarté lunaire s'empara du lieu, y glissa sa passion glacée, mystérieuse. Dans l'ombre, des traînées luisirent, tout à la fois douces et excessives, par contraste avec les ténèbres absolues des angles, des parties de la pièce qu'un meuble préservait.

Sarah avait éloigné ses mains, essuyé ses larmes, baignant ses joues.

Serge la considérait avidement et revenait à elle, malgré lui. Tout près, il fléchit le genou et sanglota à son tour :

— Ah! Sarah! balbutia-t-il, se refusant encore à laisser échapper le suprême aveu de son impuissance à résister à cette divine créature.

De mains douces, maternelles, elle l'attira, coucha sur son épaule le visage bouleversé du jeune homme.

— Pleurez, mon pauvre Serge, murmura-t-elle avec bonté. C'est tout le passé triste et douloureux dont je suis cause qui s'échappe ainsi de votre cœur... et ensuite, vous vous sentirez plus léger, plus dispos... pour courir près de celle que vous aimez...

Il ne protesta pas, goûtant un bonheur sans nom à la chaste étreinte qui les liait.

Elle effleurait son front de caresses si légères qu'il ignorait si des lèvres ou des doigts les déposaient.

— Pleurez, pleurez, répétait-elle avec une inlassable mansuétude.

Et, il s'abandonnait à son infinie désolation, sans pouvoir au juste définir ce qu'il pleurait — le passé ou l'avenir...

Mais, à mesure que son émotion se tarissait en s'usant, les souvenirs de jadis montaient en lui, en foule de plus en plus compacte, l'inondaient, débordaient, impérieux.

— Corinthe! s'écria-t-il enfin. Terre de délices, pourquoi t'avons-nous quittée si vite!... Pourquoi, à cette époque n'ai-je pas tendu les bras vers vous, Sarah!... Pourquoi ne nous sommes-nous pas aimés... perdus l'un dans l'autre à jamais!...

Elle aussi rappelait :

— Vous souvenez-vous lorsque vous m'avez rencontrée?... Je marchais le long du quai, absorbée, je faillis me buter contre vous, qui contempliez l'horizon...

Il l'interrompit :

— Quelle erreur!... deux fois, je vous avais croisée, espérant attirer votre attention, et rien!... Vous marchiez dans les nuages.

Elle s'étonna :

— Vraiment?... Vous m'aviez déjà remarquée?

— Certes!... J'arrivais sur le quai lorsque je vous ai aperçue. Vous étiez adossée à un tas de bois... de bizarres souches contournées, couleur de safran... et je fus frappé de votre admirable beauté...

Un rire jeune s'échappa des lèvres de Sarah :

— Oh! ce n'était pas, je pense, ma toilette qui la mettait en valeur!...

— En effet, et je restai intrigué du contraste de votre mise avec votre royale attitude... Je me rapprochai de vous, je cherchai votre regard, mais inutilement... Alors, je m'éloignai, et à quelque distance, je vous suivis longtemps... Il y avait, en votre physionomie, un mélange si extraordinaire de fierté, d'insouciance, et d'inquiétude... ou plutôt, ces sentiments y passaient, y évoluaient si rapidement... Je voyais que vous étiez étrangère, dépaysée en ce lieu. Vous étiez trop pauvrement accoutrée pour que l'on vous supposât une touriste... Je me perdais en des suppositions sans arriver à comprendre...

— Et vous vous êtes approché pour me parler peut-être?...

— Oui, mais l'impossibilité d'attirer votre attention par des moyens discrets me découragea longtemps... Cependant, deux fois, je me plantai sur votre passage... La première, vous m'avez évité sans même lever les yeux sur moi... La seconde, enfin, je vis un éclair d'impatience briller dans votre regard qui, un instant, m'enveloppa.

Sarah se récria:

— Oh! je n'étais nullement en colère!... Tout au plus contrariée d'avoir failli me heurter à un monsieur si élégant, et qui paraissait porter un si vif intérêt au port...

Assis à ses côtés, tenant la main de Sarah entre les siennes, il demanda :

— J'ai dû vous paraître stupide? Qu'ai-je dit, je ne sais... J'ai balbutié des paroles au sens vague, des offres de service... J'étais idiot, n'est-ce pas?...

Elle secoua la tête négativement et répondit d'une voix grave, émue :

— Non... peu m'importaient les mots quelconques prononcés... J'ai compris immédiatement que je me trouvais devant un ami, et mon cœur s'élança vers vous, en une gratitude jusqu'alors inconnue de moi.

— Vrai?

— Oui, très vrai.

— J'ai voulu vous emmener à l'hôtel où j'étais descendu ; vous avez refusé.

— C'était absurde!... Qu'eût-on pensé de vous voir ramener une pareille pauvresse...

— Ah! qui n'aurait reconnu en vous une reine, même sous les plus sordides guenilles!...

— Précisément!... La curiosité s'attache trop aux

reines qui courent le monde en haillons... Il était infiniment plus sage de se conduire comme je l'indiquai...

— Oh! ce repas que nous fîmes, Sarah, dans cette petite hôtellerie grecque si étrange, si exotique!...

— La beauté de la mer bleue sous nos regards... de la nuit qui tombait, de l'obscurité qui nous enveloppait...

Haletant à ce rappel d'heures inoubliables, il reprit:

— Nous sommes retournés sur le port... et c'est là, sous le ciel criblé d'étoiles, pendant que tout dormait, dans le silence que seuls nous troublions, que vous m'avez raconté les incidents de votre emprisonnement, le roman de votre fuite, révélé votre personnalité...

Elle dit à son tour :

— Là que j'ai définitivement accepté votre protection... souffert que vous interrompiez votre voyage, brisiez tous vos projets, pour me ramener en France, où j'avais une hâte absurde, maladive de rentrer...

Serge se leva, et avec une véhémence passionnée s'écria :

— Assez!... restons-en là!... Ah! oublions tout ce qui n'est pas ces instants trop courts, où bien qu'amis seulement nous étions tout l'un pour l'autre!... Où, fou de bonheur, je me suis enivré de votre charme, de votre gratitude caressante, où je croyais voir un amour monter, répondre au mien!...

Sarah se dressa, et presque imperceptiblement, dans un souffle, tandis que ses deux mains se posaient sur les épaules du jeune homme, elle murmura :

— Tu m'aimais?... Tu avoues donc enfin?

Le front de Serge s'inclina; dans un abandon, une défaillance suprême de tout son être, il répéta :

— Je t'aimais? Oh! oui, je t'aimais!... Comme jamais

je n'avais aimé!... Comme jamais je n'aimerai désormais!...

Elle le quitta soudain.

— Merci, fit-elle avec une amère tristesse. Je suis contente que tu ne m'aies pas refusé cette dernière, cette unique consolation... Je suis heureuse de savoir maintenant que tu ne m'aimes plus, qu'un jour, autrefois, tu m'as vraiment aimée...

A ces mots, à cet accent, Serge recula, empli d'un désespoir aigu, subitement dégrisé, tout le présent lui revenant à la mémoire.

— C'est vrai, je ne t'aime plus! balbutia-t-il, ses lèvres conservant machinalement ce tutoiement inusité et qui pourtant semblait ancré dans sa chair vive.

Elle revenait à lui, étreignant ses mains :

— Adieu... va, retire-toi... Maintenant, nous nous comprenons, je te pardonne... Je te jure que je ne serai ni une entrave ni une menace pour ton bonheur...

Il répéta avec un accablement :

— Mon bonheur?

Sarah eut un rire un peu strident :

— Oui, le bonheur que tu goûteras auprès de ta jeune compagne!... Ah! tu l'as bien choisie!... Dix-sept ans, une fleur... toutes les promesses de l'avenir... Moi, je suis doublement le passé... je suis vieille, près de la chute, de la mort... Adieu, mais adieu, je te dis!...

Il l'enlaça brusquement, affolé.

— Non, je ne puis partir ainsi!.. Ah! Sarah, je t'aime, je t'adore!...

Elle se dégagea, et la voix vibrant d'une douleur infinie :

— Ah! laisse-moi!... Tu regretterais trop demain une heure de folie!...

Il recula.

— Sarah!

Elle revint à lui, prit ses mains qu'il lui abandonnait, inerte, foudroyé, les leva, et les rapprochant, les effleura doucement de ses lèvres, en une caresse éperdument tendre.

— Oui, cher... bien trop cher... Je te veux heureux, complètement... Je ne veux point profiter de ton émotion, car le lendemain serait cruel pour toi... Je t'aime... Oh! oui, je t'aime trop pour supporter la pensée qu'au réveil d'une ivresse trop courte, tu contemplerais navré, ton avenir brisé... Alors, cher, tu t'écarterais de moi pour courir implorer le pardon d'une autre... ou bien, tu resterais à mes côtés, par pitié... Et je ne veux ni de ta compassion ni de ton abandon... Je t'ai rêvé tout à moi... Puisque ce n'était qu'un songe trop orgueilleux pour qu'il se réalisât, va... laisse-moi... J'aime mieux ma solitude, mon chagrin, que n'affoleront ni le regret de t'avoir perdu, ni celui d'avoir causé ton malheur...

Empli d'un sentiment inouï de gratitude, de déférence et d'admiration, Serge se laissa glisser à genoux sur le sol, et de ses deux bras enveloppa la femme qui tressaillit un instant, près de se laisser aller à la passion que naguère elle repoussait.

Mais, une chasteté transparaissait dans cet embrassement. Ce n'était pas celui d'un amant... c'était l'étreinte d'un fils qui implore l'appui maternel, qui, instinctivement, recherche le sein de la femme : son éternel et toujours indulgent asile dans la douleur.

— Ma pauvre... ma chère Sarah! s'écria-t-il, agité par un trouble extrême.

Elle le releva et le pressa sur sa poitrine, d'un geste simplement tendre et réservé.

— Va, te dis-je, et crois que je t'aimerai toujours... que je t'aime assez pour accepter tous les sacrifices, toutes les abnégations.

Et, sentant qu'il fallait couper court à cette scène, elle fit de nouveau jaillir l'électricité.

— Au revoir, dit-elle avec autorité. Demain, je rendrai la visite de ta fiancée à votre hôtel, préviens que l'on m'attende... Je veux que tout de suite nous prenions l'habitude de nous voir sous l'aspect nouveau d'amis qui toujours resteront simples amis !... Je veux connaître ta fiancée. Je veux l'aimer... et je veux qu'elle m'aime.

Bouleversé, incapable de proférer une parole, Serge acquiesçait à tout, par son silence.

Une dernière fois, Sarah lui serra la main, d'une étreinte franche, presque virile, et, glissant rapidement sur les tapis, elle disparut derrière une portière.

— Adieu !...

Serge Quérésoff sortit de la villa dans un état quasi-inconscient. Pourtant, l'air vif de la nuit dissipa cette espèce de rêve halluciné qui le possédait. Il se dirigea vers le chemin qui longeait la mer, et se mit à le suivre, jetant de longs regards sur l'étendue sombre, pleine de mystère.

Soudain, il s'arrêta, et, les yeux attachés sur l'abîme silencieux, il eut une exclamation involontaire :

— Ah ! mourir ! Mourir tout de suite, est-ce que cela ne vaudrait pas mieux !...

Tout l'avenir et son effroyable aléa dansait sur les ténèbres du ciel, à la lueur fantastique de l'astre pâle.

VII

Au retour de la visite infructueuse faite chez Sarah, en compagnie de Serge, d'André Laugier et de sa fille, le docteur Vaugrenant s'était résolu à voir l'artiste le soir même, à parler coûte que coûte, à lui révéler la vérité.

Quelle que fût la folie amoureuse de Sarah; si peu mère qu'elle se montrât, elle ne foulerait pas aux pieds aveuglément le bonheur, la vie de celle qu'elle saurait être sa fille.

Mais, un caprice du prince royal qu'il accompagnait, dont le docteur était à la fois le Mentor et l'esclave, vint inopinément briser ses projets.

Le prince, soudain las du Midi, venait de prendre la brusque résolution de se rendre à Paris; l'on partirait par le rapide de la nuit.

Déjà prévenu, le valet de chambre attaché à la personne du docteur avait tout préparé; Vaugrenant n'avait plus qu'à passer son costume de voyage.

Un instant, il songea à prier son royal compagnon de lui permettre de ne le suivre qu'à un jour d'inter-

valle, — faveur que certainement le jeune homme lui eût accordée avec empressement; puis, les promesses faites au souverain, l'idée du devoir qu'il remplissait le ressaisirent.

Non, il ne pouvait, il ne devait point s'écarter un seul jour du fantasque voyageur.

Alors, il écrirait!... Mais, devant la feuille blanche, il se sentit pris d'une impuissante irritation. Il ne trouvait plus l'éloquence persuasive que ses paroles auraient eue, et la révélation brève du fait : « Votre rivale est votre fille », lui apparaissait comme une sorte de dénonciation dont il n'était pas bien sûr que la véhémence passionnée de l'amoureuse du jeune Russe tînt compte.

En outre, bousculé par l'heure, par ses devoirs, le temps matériel lui manquait pour peser le pour et le contre. Il se résolut à remettre cette lettre à plus tard.

A Paris, il y songerait à loisir. Après tout, rien ne disait que Suzanne, rebutée dans son désir de voir Sarah, recommencerait la tentative. Et qui savait si son amour ne saurait pas retenir Serge, écarter le danger?...

Tandis que le rapide l'emportait, songeur, absent par l'esprit du lieu où il se trouvait, très loin moralement de l'auguste personnage près de qui matériellement il se trouvait, le docteur ne put empêcher ses pensées de prendre un autre cours.

Avait-il bien le droit d'intervenir dans cette affaire? En somme, que lui importaient cette petite et cet imbécile d'André Laugier?... Et si le Russe aimait réellement la jeune fille, ne parviendrait-il pas à défendre tout seul son bonheur?

Au fond, une jalousie secrète l'étreignait, le rancu-

neux désir de « laisser se débrouiller » entre eux des gens pour qui il existait si peu le possédait.

Alors, pris d'une grande lassitude, il s'apitoya sur lui-même, sur l'isolement et l'ennui mortel de son existence, que n'arrivait pas à éclairer la perspective de la liberté et d'une petite fortune dans un avenir encore éloigné.

— Quand je rentrerai en France, je serai trop vieux, trop dépaysé, pour jouir de mon aisance... Ah! cette Sarah! Quel rôle néfaste elle a joué dans mon existence!

D'ailleurs, il ne ressentait plus que le besoin de l'écarter de nouveau de sa pensée. Et si, quelques jours durant, l'idée de la lettre qu'il devait écrire se représenta souvent à son esprit, jamais il n'eut le courage de la mettre à exécution!

— A Dieu vat!...

Rien ne pouvait donc opposer une entrave à l'action énergique et rusée de la femme résolue à reconquérir l'amant perdu.

Ignorant de ce qui se tramait, Pierre Girard gardait religieusement le secret que Laugier avait exigé de lui. Et la rencontre de Sarah et de l'ancien élève d'Hermann Hoog s'était faite sans éveiller le moindre souvenir en l'artiste, ni le plus petit soupçon en son esprit de la réelle personnalité du prétendu Albert Gaudin.

Du reste, cet homme effacé et silencieux, ce malade presque moribond, n'intéressait aucunement Sarah; ses yeux s'étaient à peine arrêtés sur lui. Suzanne retenait seule sa jalouse et anxieuse attention.

Or, comment dans cette jeune fille aurait-elle reconnu l'enfant qu'elle avait chassée de sa vie avec une si superbe indifférence?...

Suzanne, elle, souffrait héroïquement un martyre inouï.

Elle était décidée à combattre pour son amour jusqu'à son dernier souffle ; et pourtant, malgré ses efforts désespérés, elle sentait Serge Quérésoff lui échapper, se détacher d'elle, toute leur pauvre affection s'effacer, s'évanouir...

D'abord nerveux, froissé en toutes ses fibres, entre les deux femmes, Serge avait ensuite pris son parti de la situation avec un fatalisme tout slave, et il se laissait aller volontairement aveugle, livré à l'impulsion secrète et habile de Sarah.

Maintenant, l'artiste et ses nouveaux amis se rencontraient chaque jour au Casino, au théâtre, en des excursions que Sarah organisait avec cette vie agissante, entraînante qui la caractérisait.

Malgré toutes les raisons qu'elle avait de haïr cette femme, Suzanne ne pouvait s'empêcher de l'admirer, de subir son influence de charmeuse, de dompteuse toujours victorieuse de tout ce qui l'approchait.

Par moments, Suzanne imaginait de parler à son bourreau peut-être inconscient, de supplier Sarah de l'épargner, de lui rendre l'amour de Serge... Puis, la minute précise venue, le courage lui manquait pour ouvrir la bouche ; elle laissait fuir l'occasion, remettant toujours à plus tard ce palpitant entretien.

Quinze jours s'étaient passés sans amener rien de décisif.

Ce matin-là, une assez longue excursion nautique était projetée.

En deux barques effilées, à l'immense voile latine triangulaire, l'on devait longer la côte, doubler la pointe de l'Esterel, traverser le golfe de la Napoule et aborder aux îles de Lérins pour y déjeuner. L'on revien-

drait à Saint-Cassidien, de Cannes, en voiture, par la route de terre, à la fin de l'après-midi.

Sarah, Serge, André Laugier et Suzanne avaient pris place dans l'une des barques; tandis que Pierre Girard s'installait dans l'autre, gardien des provisions de bouche. Luigi Everto, marin habile et passionné, avait pris le gouvernail de cette dernière embarcation, où le suivirent Paul de Sennemont et Charlotte de Saint-Vidal qui ne voulait pas perdre une si belle occasion de quasi tête-à-tête avec l'Italien.

— Je m'étonne, disait-elle en riant un peu jalousement, que vous ayez pu vous arracher à la contemplation de vos amours !...

La vive impression qu'avait faite sur Luigi la beauté fragile et pure de Suzanne, dès la première fois qu'il l'avait vue, n'était point passée inaperçue de la petite actrice.

Loin de la décourager, cette preuve de la vulnérabilité de l'homme blasé l'incitait, au contraire, à mille espoirs de conquête personnelle.

Ah! qu'elle devînt sa maîtresse, et elle était certaine de le retenir, de l'amener à accepter des liens plus solides !... Devenir la femme du richissime Everto, quel rêve !...

Mais, l'Italien l'avait interrompue avec une certaine brutalité :

— Assez de sottises, n'est-ce pas, Charlotte !... mademoiselle Gaudin n'est pas de celles avec qui l'on plaisante !...

Et, sachant qu'il n'arrêterait pas aisément le pépiement de linotte de la jeune femme, d'un coup de barre il avait augmenté l'éloignement entre les barques, afin que les propos inconsidérés de Charlotte ne fussent point perçus de celle dont elle parlait.

Suzanne, assise, silencieuse, sa main pendant le long du bordage, quelquefois effleurée par des gouttelettes chassées par la fuite rapide du bateau, laissait errer ses regards au lointain, sans apercevoir la beauté du spectacle, la dentelure vert sombre de la côte de roches revêtues de pins, le bleu intense de la mer calme sous le vent léger qui faisait raser l'eau par la barque inclinée, son immense voile blanche gonflée, luisant au soleil.

Serge, non loin de la jeune fille, se taisait aussi. Seules, montaient les voix animées de Sarah et d'André Laugier. Celui-ci, galvanisé par ses espoirs, semblait empli d'une nouvelle poussée de vie. Ses pommettes avivées d'un éclat fiévreux jouaient la bonne santé. Son regard brillait, ses gestes s'affermissaient. Ce n'était plus l'homme affaissé, visiblement condamné des jours précédents. Une énergie factice le soutenait.

Quant à Sarah, vêtue simplement d'une robe claire, ses cheveux noués négligemment sous un toquet sans prétentions, jamais elle n'avait paru si belle, rajeunie extraordinairement sous l'air vif et pur de la mer — et peut-être aussi par les espérances secrètes qui s'épanouissaient en elle.

Elle et André parlaient de l'Italie, en artistes qu'ils étaient ; et la griserie de l'évocation des merveilles de cette région privilégiée se joignait à la volupté délicate qu'elle éprouvait de la présence de Serge, de son attention, de son silence significatif.

Elle le sentait de plus en plus à elle, repris invinciblement.

Soudain, André étendit le bras vers une goélette de belle allure, toutes voiles dehors, qui avançait obliquement dans leur direction.

— Malgré toutes les inventions de la science mo-

derne, dit-il, rien ne paraîtra plus audacieux, plus surprenant, plus orgueilleux que cette première tentative de l'homme : la navigation !... Arriver à vaincre la mer et le vent ; se servir de ces éléments terribles, quoi de plus téméraire et de plus admirable ?...

Machinalement, tous les yeux s'étaient tournés vers le bateau : les passagers l'examinaient avec l'intérêt qu'éveille toute voile dans l'immensité de l'eau ; le personnel maritime de la barque, avec le désir de tout marin de mettre immédiatement une personnalité sur cet assemblage de bois et de toile.

Sans doute la reconnaissance ne tarda pas à être faite, car les yeux du patron et de son matelot s'éteignirent bientôt et se détournèrent avec une indifférence.

— Si ces messieurs et dames désirent aller au plus près pour voir le bâtiment ? proposa l'homme.

Et Sarah acquiesçant, l'on vira de bord, non sans avoir signalé ce mouvement à la seconde embarcation, par un sifflement prolongé qui attira l'attention de Luigi Everto, lequel s'empressa d'imiter la manœuvre...

Maintenant, la forte carrure du bâtiment blanc, liseré de bleu, se distinguait de mieux en mieux. Immobiles sur le pont, plusieurs matelots regardaient les petites barques se rapprocher.

Enfin, l'on parvint tout près, et l'on vira de bord de nouveau, afin de ne point se trouver sur le chemin de la goélette dont à présent l'on apercevait l'arrière.

André épela les lettres grecques peintes sur la poupe : *Héraclès, Corinthe*.

A l'énoncé du nom de la ville grecque, un pareil tressaillement traversa Serge et Sarah ; leurs regards se cherchèrent, se rencontrèrent en une émotion intense et semblable.

Corinthe!... que de choses passées et pourtant encore si vivantes en eux, évoquaient ces quelques syllabes!...

Durant une minute, ils se sentirent plus unis que jamais ils ne l'avaient été jusqu'alors.

Et, cette extase, Suzanne, les yeux avidement attachés sur l'un et sur l'autre, la perçut. Elle devina le rappel aigu d'un amour d'autant plus vif à cette heure qu'autrefois il n'avait pu se développer normalement; et ce fut en elle, brusquement, une douleur intense, inouïe.

Elle se leva, la tête perdue, avec le besoin irraisonné de fuir, d'échapper à cette souffrance, de cacher, de nier l'altération de ses traits; elle fit quelques pas précipités qui l'amenèrent à l'avant du bateau

— Mademoiselle!... Hé, prenez garde!... Asseyez-vous! s'écria le patron stupéfait et alarmé.

Elle se retourna vivement, et trébucha, entraînée par l'inclinaison de la barque, qu'une légère risée couchait. Elle leva les bras, vainement chercha à reprendre son équilibre et sans que personne pût lui porter secours, elle chavira, tomba, fendit l'eau en poussant un léger gémissement.

Ce fut l'affaire d'un dixième de seconde, à peine.

André tourna la tête précisément au moment où la malheureuse enfant disparaissait; il resta pétrifié, sans un mot.

Serge n'avait rien vu; l'exclamation du patron, la course brusque du matelot le tirèrent de sa rêverie.

— Quoi donc? fit-il d'une voix qui s'étrangla en rencontrant l'étrange regard de triomphe cruel, d'enivrement de Sarah dressée, les narines battantes, les yeux illuminés de terreur et de joie.

Malgré la rapidité de la manœuvre, la voile aussitôt

amenée, la barque, saisie en pleine vitesse, avait parcouru plus de cinquante mètres avant qu'elle s'arrêtât.

— Ma fille ! Oh ! mon Dieu, ma fille ! hurla enfin André accroupi, les mains crispées au bordage, ses yeux affolés fouillant la mer.

Le patron jura :

— Otez-vous, nom de Dieu !... Laissez tirer les avirons !

Cependant, Serge debout, adossé au mât, eut un cri de soulagement :

— Ils y sont !... On la sauve !

La seconde embarcation, la voile amenée, était arrivée sur le lieu de l'accident, et Everto, son veston, son gilet hâtivement enlevés, venait de plonger...

Au moment où la barque portant le père de Suzanne hagard, défiguré, poussant une sourde plainte d'animal égorgé, rejoignait sa compagne de course, l'Italien émergeait, attirant à lui un fardeau d'étoffes claires.

Promptement, les matelots lancèrent un de leurs longs avirons de leur bord à celui de la seconde embarcation, formant un solide point d'appui auquel Luigi se suspendit d'un bras, soutenant toujours la jeune fille inerte, dont on n'apercevait que les vêtements.

Mais, avec une gaffe, le patron l'accrocha solidement.

— La tête ! cria-t-il, la voix rauque. Soulevez la tête !

D'un geste preste et adroit, Everto, qui était un nageur de premier ordre, lâcha l'aviron, et piquant sous l'eau, passa sous le corps de la jeune fille, qu'il souleva tout entier sur ses épaules.

Le visage pâle, aux yeux clos, émergea ; tandis qu'un flot liquide s'épandait des cheveux dénoués.

Rapidement, le patron avait fixé une amarre sous ses bras et roulé l'autre extrémité à l'un des bancs de la barque. Il sauta à la mer et vint saisir la jeune fille,

libérant ainsi Everto qui, la tête sous l'eau, commençait à suffoquer.

— Attention ! commanda le patron d'une voix de stentor. Une amarre !...

L'autre patron lui lança une corde pourvue d'un nœud coulant, que l'homme passa autour de Suzanne, toujours inerte.

Des deux embarcations, une clameur éperdue s'élevait ; André, incapable de se maîtriser, balbutiait des appels, des recommandations, poussait des cris inarticulés, sanglotait, maintenu par Serge qui l'exhortait en vain au calme.

— Taisez-vous !... elle est sauvée !... Laissez ces hommes, n'entravez pas leurs efforts.

En réalité, l'affolement du malheureux père, dont l'état maladif ne pouvait supporter cette émotion, retardait le sauvetage, paralysant Serge qui, ne pouvant le quitter, n'était pas libre d'aider aux matelots.

Dans l'autre barque, Charlotte, prise d'une sorte d'attaque de nerfs, criait sans discontinuer et voulait se jeter de droite et de gauche.

— Tenez-la solidement ! cria le patron furieux, s'adressant à Paul livide, il ne manquerait plus que celle-ci tombât aussi à l'eau !

Silencieuse, froide, l'œil éteint, Sarah, immobile à l'avant, suivait tout ce qui se passait sans un geste, comme y étant étrangère.

L'opération de remonter un corps sans vie momentanément dans une barque est toujours difficile et présente un certain danger quand les passagers ne sont pas en état d'aider docilement à la manœuvre.

Heureusement que la mer très calme facilitait le sauvetage.

L'on fit approcher les deux bordages aussi près l'un

de l'autre que possible, toujours reliés par les avirons solidement maintenus à chaque bout par un homme. Puis, Everto et le patron soulevèrent Suzanne que le patron de la seconde embarcation aidé de Pierre Girard, très maître de lui, enlevèrent et étendirent au fond de la cale.

Everto se hissa ensuite, l'eau ruisselant de son visage olivâtre, comme sur un bronze antique. L'émotion faisait briller ses yeux, lui prêtait une beauté énergique surprenante.

Le marin remonta également dans son bateau.

— Ma fille ! gémit André.

— Laissez faire, elle n'a pas de mal, répondit paisiblement le patron en enlevant son gilet de tricot qu'il tordit avec soin.

— Je veux !... Je veux la rejoindre ! balbutia le père affolé.

L'autre secoua la tête.

— Non, non, pas pour le moment. Restez où vous êtes, cela vaut mieux ainsi... Vous n'êtes pas raisonnable, vous ne feriez que gêner !... Tenez, la voilà déjà qui revient !... Dès qu'elle sera bien, on vous passera sur l'autre bord...

Dressé, les yeux ardemment attachés sur Suzanne que Pierre, Everto et le patron avaient prestement déshabillée et enveloppée de manteaux et de couvertures de laine, Serge Quérésoff s'écria, d'une voix tremblante d'émoi et de bonheur :

— Oui, oui, elle ouvre les yeux !... Elle vit !... Oh ! père, elle vit !...

A ce nom de « père » échappé des lèvres du Russe, Sarah, de marbre jusqu'alors, tressaillit tout entière, un flot empourpré envahissant son visage.

Père !... que de choses signifiait ce petit mot,

arraché par la tendresse ravivée par l'accident, par le remords sourd de l'éloignement de naguère...

Père !... ce cri engageait le jeune homme plus que dix serments formels !...

Péniblement, Suzanne se soulevait, jetait autour d'elle un coup d'œil égaré.

— Papa... balbutia-t-elle enfin.

Penché sur elle, recouvrant pieusement son cou, la naissance de sa gorge pâle, avec la laine grossière qui l'enveloppait, Pierre Girard lui répondit avec bonté :

— Votre père est là, tout près... dans une minute vous l'embrasserez ; remettez-vous, chère enfant...

Debout, ruisselant, sans qu'il songeât à enlever ses vêtements trempés, Luigi Everto contemplait d'un œil enivré la jeune fille dont, pendant une seconde, il avait aperçu l'admirable corps blanc et fragile.

— Suzanne, chère petite Suzanne ! murmurait-il absorbé, comme dans un rêve.

En quelques mots, les patrons s'accordèrent sur ce qui convenait le mieux dans la circonstance.

L'excursion était forcément interrompue par les événements. Everto, Pierre et Paul Sennemont passeraient dans la barque où le patron et Luigi, entre hommes, procéderaient sans gêne au changement de leurs vêtements.

Sarah, le père et le fiancé de Suzanne prendraient leur place dans la seconde embarcation.

Les deux femmes aideraient Suzanne à s'accommoder le mieux possible des vêtements, manteaux et plaids dont on disposait.

Ces transbordements de passagers accomplis, les deux canots, s'éloignant un peu, prirent leur vol, se dirigeant non pas sur les îles de Lérins, le but primitif de la promenade nautique, mais directement sur

Cannes, d'où l'on regagnerait immédiatement Saint-Cassidien.

Pâle et muette, Sarah avait aidé à l'habillage de Suzanne brisée, la tête encore lourde de vertiges, souriant vaguement aux baisers, aux caresses, aux paroles exubérantes de son père.

— Cher papa... Pauvre cher papa ! murmurait-elle faiblement.

Rendus au port, on l'étendit dans un landau. Son père et Serge montèrent à ses côtés, et la voiture s'éloigna rapidement.

Quérésoff n'avait pas eu un mot ni un regard pour Sarah.

Celle-ci considéra fixement, sans un geste, la voiture qui disparaissait dans un nuage de poussière.

Le rire d'Everto sonna auprès d'elle sans amener le plus petit tressaut en son épiderme.

— M'accorderez-vous votre compagnie, fait comme je suis ? demanda-t-il gaîment.

Elle posa son regard sur lui sans paraître l'apercevoir.

— Partons, dit-elle laconiquement, en montant dans la voiture qui s'avançait.

Luigi la rejoignit en riant.

— N'ai-je pas l'air d'un brigand d'opéra-comique ?...

Sous la défroque prêtée par le patron de la barque, pantalon de toile bleue, espadrilles aux pieds nus, gilet de tricot foncé trop étroit pour son torse puissant dont l'entrebâillure découvrait la peau lisse et brune, une ceinture de drap rouge roulée à sa taille, un béret posé en arrière sur sa chevelure drue, il était vraiment beau.

Comme ils filaient au travers de la ville — leurs autres compagnons s'étaient rendus simplement au chemin de fer — Sarah eut un cri soudain :

— Comment les séparer !... Comment le reprendre !... Comment surtout l'éloigner, elle?. .

Luigi Everto était le confident de toutes les pensées, de tous les projets de l'artiste : il n'eut donc pas un étonnement et répondit aussitôt, ricanant, les narines frémissantes :

— Oh ! c'est très facile !... Donnez-la-moi.

— Que voulez-vous dire ?

Il cessa de rire ; une expression tragique et violente se répandit sur son visage.

— Je veux dire que dès la première fois où je me suis trouvé devant cette enfant, j'ai ressenti une émotion extraordinaire, une impression jamais encore goûtée, inouïe, presque douloureuse, presque angoissante... Je veux dire que tout à l'heure, pressant contre moi ce corps inerte, j'ai compris que cette créature était unique pour moi, que je l'aimais, que je la désirais !... Et cela, d'une façon si différente de ce que j'ai connu jusqu'ici !... avec une anxiété, une terreur, une souffrance que j'aime, que j'adore !... avec cette sensation que cet amour est impossible, défendu, absurde !... cent mille fois tentant !... Oui, je l'aime, comme je n'ai jamais aimé, comme je ne me doutais pas que l'on pût aimer !... Certes, j'ai eu pour vous autrefois la passion la plus folle... mais on ne saurait la comparer à ce que j'éprouve aujourd'hui. — Nous étions des amants nés l'un pour l'autre... nos perversités se plaisaient et c'était d'une impulsion plutôt involontaire, mais toujours simultanée que nous nous recherchions... J'avais le sentiment de l'attrait, de la volupté partagés... Alors qu'auprès de cette enfant si blanche, si pure, promise, déjà presque donnée à un autre, je tremble d'effroi et de désir de cruauté... Je me découvre à la fois l'âme d'un martyr et d'un bourreau... Depuis que je l'ai aper-

çue, elle est entrée dans ma vie, elle ne me quitte plus d'un instant... C'est une obsession chère et presque odieuse, car je ne me reconnais plus, je ne me sens plus le même, je ne me possède plus... Je suis à la merci de cet être fragile !... de cette jeune fille qui n'a jamais posé sur moi qu'un regard distrait... pour qui je n'existe pas!... pour qui je n'existerai jamais à moins de forcer le sort!... Ah! depuis quelques semaines, j'ai roulé plus de pensées que pendant ma vie entière... J'ai compris le crime... l'assassinat et le suicide... J'ai rêvé de viol, et aussi de l'abnégation de mon être... J'ai une souffrance insensée à imaginer durant des heures son union avec ce jeune homme qu'elle aime... puis à rêver des choses sanglantes.,. Oh! les tuer, elle et lui !... et peut-être moi ensuite!...

Il s'arrêta épuisé, une lueur de folie dans ses yeux noirs aux reflets d'or. Puis il jeta encore, d'un accent désespéré :

— Plaignez-moi, Sarah, et secourez-moi, je vous en prie !...

Durant la longue tirade d'Everto, sa compagne, d'abord surprise, sévère, le front contracté, s'était peu à peu détendue ; une expression de triomphe, d'allégresse presque sauvage éclairait sa physionomie à présent.

Elle saisit la main de l'Italien.

— Compte sur moi, Luigi !... s'écria-t-elle, le tutoyant comme autrefois, en son élan joyeux.

Il se serra contre elle voluptueusement, ses regards flambant.

— Tu me la donneras ? murmura-t-il avec passion.

— Oui !...

Et les dents serrées, avec une fièvre, elle répéta :

— Oui, oui, elle sera à toi !... et Serge me reviendra !... Oh ! j'en fais le serment !...

Leurs mains unies, appuyés l'un à l'autre, ainsi que des amants, ils ne parlèrent plus, leurs regards posés sur l'horizon qu'ils n'apercevaient point, plongés en un songe de passion qui divergeait vers les deux images — celles de Suzanne et de Serge — qui emplissaient leur âme trouble et violente.

Lorsque la voiture s'arrêta devant la demeure de l'Italien et qu'il descendit, ses yeux s'attachèrent à ceux de Sarah, en une prière muette et ardente.

Elle répondit, les sourcils froncés, résolue, menaçante :

— Attends !...

VIII

L'annonce de la fête qui devait avoir lieu à la villa Hoog mettait toute la côte en rumeur.

Depuis longtemps, l'artiste s'était tenue à l'écart du mouvement mondain, mais le Tout-Nice et le Tout-Monte-Carlo n'avaient pas perdu la mémoire des fêtes splendides, originales, d'une folle richesse, qu'autrefois elle avait données, et une joie fiévreuse se propagea vite, à la bonne nouvelle.

Enfin, Sarah sortait de son apathie, de son silence dédaigneux ; elle appelait de nouveau la foule à elle. Celle-ci ne la bouderait point, car l'on savait que l'artiste éblouirait ses invités par des spectacles rares, sèmerait l'or à pleines mains pour la satisfaction de son caprice et le profit des désœuvrés qui traînent leurs vices, leur frivolité ou simplement leur paresse sous le beau ciel indulgent du Midi.

Dès lors, les journaux de toute la côte, complaisamment renseignés par Paul de Sennemont, ne tarirent plus sur les préparatifs de cette nuit féerique qui, pour tous, était le signal de la rentrée de Sarah Hoog dans

le tourbillon des plaisirs dont elle s'était éloignée depuis plusieurs années.

Le bal devait être costumé, les dominos étaient admis, les masques rigoureusement gardés jusqu'à la fin, ce qui permettrait à tous les mondes de se mêler et réjouissait mondaines, demi-mondaines, gentlemen et rastas.

Trois « clous » principaux fouettaient les curiosités et étaient colportés comme ceux d'une pièce à grand spectacle.

Ce seraient : le *Domaine des fleurs*, un coin du parc de la villa Hoog, où les invités circuleraient dans un féerique berceau de fleurs naturelles et électriques ; le *Passage des âmes*, impressionnante procession de fantômes qui paraîtraient glisser sur la mer parmi des jeux de projections électriques enfin, *l'Illumination de la mer*, au bas des terrasses de la villa.

Les invitations s'élevaient à plusieurs milliers, et il était certain qu'une foule prodigieuse s'écraserait le soir de la fête.

En prévision de cette affluence et aussi, dans un but de réclame habile pour l'artiste, dont les intérêts étaient étroitement liés aux siens, Luigi Everto, le grand machinateur de la gloire et des amusements de Sarah Hoog, s'assura ostensiblement du concours d'une escouade importante de policiers de Marseille, qui, à l'entrée de chaque salon, dans les jardins, sur les terrasses, maintiendraient la foule — énergiquement si cela devenait nécessaire.

Dans Saint-Cassidien, toutes les maisons se préparaient à héberger les hôtes de Sarah ; et, dans tous les lieux voisins, Saint-Raphaël, Cannes, Antibes, toutes les chambres des hôtels étaient retenues.

L'écho de ces préparatifs parvint jusqu'à Paris, où

les journaux mondains donnèrent de minutieux détails, la plupart erronés et saugrenus, sur cette fête qui promettait d'être inoubliable.

Toujours soigneux de la réclame qui entretenait la vogue de Sarah, Everto fit suivre aux articles spontanés toute une série de chroniques, d'échos payés entretenant de l'artiste, de ses œuvres, citant sa clientèle européenne, mondiale; remua, pour la faire passer dans une quantité de journaux, la collection de clichés qu'il possédait représentant les différents marbres de Sarah, et Sarah elle-même, dans toutes les poses, sous tous les aspects qui lui avaient valu l'attention curieuse et admirative de l'univers.

Ce qu'il prévoyait arriva : une pluie de commandes, de demandes de bustes, plut sur la villa: et Pierre Girard isolé, à l'écart de la fête, s'occupa activement de la préparation de nombreuses maquettes.

Enfin, le jour si impatiemment attendu par une multitude considérable arriva.

Les heures de l'après-midi s'écoulèrent, surabondamment remplies par les derniers préparatifs, les agencements ultimes. L'escouade des ouvriers électriciens, des tapissiers, des fleuristes, des jardiniers ne quitta définitivement la villa qu'à six heures du soir. Ils laissaient la place à l'équipe non moins nombreuse des glaciers, des maîtres d'hôtel et des domestiques.

Pendant l'après-midi entière, Sarah Hoog avait fui la villa dont le tumulte l'énervait.

Rêveuse, elle s'était complue dans la solitude absolue d'un petit restaurant modeste, perché très haut dans la montagne, et niché dans un creux abrité des vents, où les orangers fleurissaient constamment, inondant l'air de leur parfum capiteux.

Là, l'atmosphère chaude et parfumée semblait l'exha-

laison d'un sachet attiédi dans le corsage d'une femme.

Etendue sur une chaise longue de rotin, immobile, les yeux au lointain, fumant avec distraction, Sarah demeurait silencieuse, remuant un monde de pensées, de souvenirs sombres, d'élans délirants vers l'avenir ; tandis que son beau visage pâle restait impassible comme un marbre.

Lorsque sept heures sonnèrent, elle rentra dans un petit salon entièrement vitré sur trois faces, et où l'on apercevait librement la merveilleuse fantasmagorie du coucher du soleil étoilée de mille feux ardents avant de s'envelopper d'obscurité; puis elle dîna légèrement.

Ensuite, vers huit heures, elle monta dans la voiture qui devait la ramener à sa demeure.

Elle devait d'abord revêtir un simple domino, afin de passer inaperçue dans la fête, et de pouvoir suivre sans contrainte certaine ténébreuse intrigue qui était toute la raison d'être de cette manifestation féerique; puis, vers minuit, tout consommé — du moins, elle l'espérait — elle prendrait ce costume de rêve et de splendeur qui, sans doute, achèverait de lui ramener Serge définitivement, irrévocablement.

Dès neuf heures — les invitations indiquaient l'ouverture des grilles du parc seulement à dix heures — la route menant à la villa Hoog était comble de voitures, au milieu desquelles les nombreuses automobiles jetaient leurs grondements et leurs souffles brusques de monstres irrités par la moindre contrainte.

A un kilomètre à la ronde, l'éclairage habituel des voies était renforcé par des lampes électriques supplémentaires. Des gendarmes venus d'Antibes contenaient sévèrement la foule des curieux.

Partout, entre les équipages, se faufilaient des marchands de boissons glacées, de jeunes fleuristes auda-

cieuses, de petits Italiens à l'œil avide et effronté, offrant n'importe quelle marchandise puérile.

La nuit était calme et splendide, douce comme un crépuscule d'été dans le nord.

Dans les voitures, la plupart découvertes, c'était un déploiement de luxe inouï en les costumes ou les manteaux qui recouvraient ceux-ci. Sous le ciel sombre, le ruban illuminé de la route offrait un incomparable régal de couleurs, d'étincellements et de chatoiements divers.

Lorsque les grilles s'ouvrirent et que le défilé commença, ce fut un long cri de soulagement qui se propagea dans la triple file des équipages occupant toute la chaussée.

Les voitures pénétraient dans le parc, déposaient les invités à l'entrée d'une immense tente où le vestiaire était parfaitement organisé, et ressortaient à peu de distance sur un chemin qui rejoignait Saint-Cassidien et dont on avait barré l'entrée pour l'arrivée afin de le conserver libre pour le retour. De cette façon aucun encombrement inextricable n'était à craindre.

Au sortir du vestiaire, un enchantement des yeux arrachait une exclamation à tous ces blasés de spectacles.

A cinquante mètres environ, l'une des façades de la villa apparaissait, d'un éblouissement de clarté fou dans la nuit.

Toutes les baies ouvertes luisaient de lumière rose ; tandis que les parois extérieures entièrement revêtues de glaces resplendissaient sous les jets blancs électriques que lançaient des projecteurs dissimulés sous les pins.

Un portique précédait l'entrée, fait de glaces, et où pendaient des guirlandes de pendeloques en cristal,

d'incroyables stalactites de verre qui n'empruntaient la lumière que pour la rendre centuplée et divisée en mille rayons éblouissants.

Sur la droite, en un contraste sans doute voulu, pour mieux faire ressortir la clarté de la villa, un massif de pins non illuminé mettait une noirceur opaque, mystérieuse, inquiétante, en ce décor d'opulente lumière.

Au seuil de cette ombre, deux dominos, l'un rouge, l'autre bleu pâle, un homme et une femme, causaient, assis sur un étroit canapé d'osier.

Méconnaissables sous le masque à longue barbe de dentelle et les larges plis du satin, ils n'avaient pourtant aucun mystère l'un pour l'autre.

C'étaient Paul de Sennemont et Charlotte de Saint-Vidal.

Le jeune homme taquinait sa compagne.

— Vous guettez toujours l'arrivée d'Everto?... Alors, décidément, c'est la grande passion?

Elle ne répondit pas tout de suite, interrogeant avec soin les groupes de plus en plus compacts qui se pressaient à l'entrée.

Puis, tout à coup, elle se tourna, et, la voix changée, sérieuse, presque solennelle :

— Ecoutez, Sennemont, peut-être vaut-il mieux que je joue cartes sur table avec vous... Vous pouvez m'être utile, après tout...

Un léger tressaillement de contentement traversa le jeune homme.

Enfin! la petite se décidait à l'associer à des projets qu'il devinait vaguement et qui ouvraient un champ immense à son avidité.

— Mais sans doute ! affirma-t-il avec chaleur. D'abord, vous savez bien que je vous suis tout dévoué!... Et, vous pouvez compter sur ma discrétion.

Charlotta hocha la tête.

— La discrétion d'un journaliste !...

Il fit du doigt un signe délibéré :

— Permettez, chère amie... Sous le journaliste, il y a un homme... L'intérêt du journaliste est dans son indiscrétion, mais quand, pour l'homme, la fortune est dans le mutisme, croyez qu'il sait se taire...

Elle jeta vivement :

— Eh bien, oui !... la fortune est à vous si vous voulez me servir !... si j'ose vous tout dire, me confier à vous...

Paul haussa légèrement les épaules.

— Eh ! mon Dieu, allez donc... Pensez-vous que je ne vous devine pas ? Il y a longtemps que j'espère, que j'attends vos confidences...

Elle se rapprocha encore de lui, et bas, avec une hâte, une gravité quelque peu anxieuse, qui contrastaient grandement avec la légèreté, l'insouciance que la jolie fille affectait d'ordinaire, elle avoua :

— Voici... je veux épouser Luigi Everto.

Paul hocha la tête.

— C'est un beau rêve, mais, je le crains pour vous, un simple rêve.. Pourquoi délaisser la proie pour l'ombre ?... Que vous prend-il de souhaiter le lien légal !... Soyez sa maîtresse, vous en obtiendrez pour le moins autant...

Elle se récria avec vivacité :

— Non, non !... Sa maîtresse ?... Il briserait et jetterait le joujou aussitôt connu !... Je le veux à moi, pour toujours... lui, sa situation, sa fortune, sa puissance, son opulence présente et future !...

Paul acquiesça :

— Sans doute, c'est tentant... Mais...

Elle l'interrompit :

— Quoi, il ne m'aime pas?... Il en aime une autre?

— Dame, il me semble que depuis le sauvetage de cette petite fille, c'est assez accentué... Il en est fou...

Charlotte s'agita.

— Bah!... illusion d'un instant!... Du reste, cette jeune fille n'est pas pour lui... elle est promise au Russe...

Paul ricana :

— Savoir s'il l'aura!... Voyons, vous n'êtes pas aveugle, Charlotte, et vous ne pouvez manquer d'avoir remarqué les regards noirs de la « patronne » quand elle étudie le couple...

C'était par ce terme de « la patronne » que les familiers de la villa Hoog désignaient Sarah entre eux.

Charlotte fit un geste triomphant.

— Hé! mon cher, je ne suis pas si sotte que vous paraissez l'imaginer!... et j'en sais même peut-être plus long que vous à ce sujet!... Et, c'est justement sur ce que je sais que je fonde tout mon espoir pour ce soir!

Vivement intéressé, Paul la questionna âprement :

— Que voulez-vous dire?

Mais, elle le modéra :

— Patience!... Tout à l'heure je vous expliquerai... En attendant, établissons les bases de notre traité. Il est entendu que, quoi qu'il arrive, quoi qu'il se passe, quoi que l'on vous demande, vous demeurez mon allié, vous ne faites rien qui ne me serve, vous n'obéissez qu'à moi et qu'à mes instructions?...

Très attentif, pesant toutes ces paroles Paul émit :

— Diable, mais c'est bien obscur tout ceci... A qui devrai-je résister?... Qu'est-ce que l'on me demandera et qu'exigerez-vous de moi?

— Je vous dirai tout cela... Répondez-moi d'abord.

La voix du jeune arriviste se fit sèche et coupante :

— Dites-moi premièrement les avantages que vous m'offrez... Pour avoir un esclave, de tout temps, il fallut l'acheter, vous savez?...

Elle s'inclina.

— Oh ! c'est bien ainsi que je l'entends. Moi la femme d'Everto, vous serez l'âme de la maison, l'homme de confiance, le second de mon mari.

— Qu'est-ce qui me le prouve?

— Ma parole.

— Cela ne suffit pas.

— Que voulez-vous de plus?

Il réfléchit.

— C'est à vous de le savoir... Je suis trop ignorant de l'intrigue à laquelle vous semblez vouloir me mêler.

Charlotte se décida.

— Eh bien, voici... Oui, c'est en effet une intrigue, et, assez scabreuse, dont il s'agit... Une intrigue que, si jamais Everto m'en savait l'auteur, il ne me pardonnerait jamais... Cette intrigue, je m'engage à l'avouer par écrit, signé de ma main, et à vous remettre ce papier... Si, un jour, je manquais à mes promesses, il vous serait loisible de me perdre. Pensez-vous que vous puissiez vous contenter de cela?

Il acquiesça :

— Parfaitement. D'ailleurs, je crois que je puis avoir confiance en vous, Charlotte, sous vos dehors évaporés et sentimentaux, vous êtes une femme pratique, et vous n'ignorez pas que des complices ont un intérêt majeur à ne jamais se trahir.

— C'est pourquoi, de mon côté, je n'exige aucun gage de votre fidélité.

— Oh ! moi, tout mon intérêt est de vous suivre...

Puis, un homme, à dénoncer une femme, n'a jamais le beau rôle...

La main nerveuse de Charlotte se posa sur le bras du jeune homme.

— Chut !... Voici Everto...

Il s'étonna.

— Comme vous tremblez !... Ah ça, est-ce que vous l'aimeriez ?

Elle tourna vers lui ses yeux qui brillaient intensément sous le masque.

— Oui, fit-elle d'une voix étouffée. Evidemment, je veux le luxe, la fortune qu'il possède... Mais, n'eût-il rien, que je l'aimerais, que je le voudrais encore !... Jamais, auprès d'aucun autre homme je n'ai éprouvé de pareils sentiments... un semblable désir exaspéré de le vaincre, et aussi de me sentir prendre, torturer, âme et corps, par cette volonté, cette puissance étrange !...

— Diable ! plaisanta Paul. Prenez garde, il n'y a rien qui rende maladroit comme l'amour sincère...

Elle se leva.

— Pas moi... Soyez tranquille, je gagnerai la partie, j'y suis résolue, et je saurai mettre les atouts dans mon jeu...

Et glissant sa main sous le bras du jeune homme :

— Venez, ne perdons pas Luigi de vue... Tout à l'heure, je vous expliquerai tout...

— Un seul mot. — Ne m'entraînez-vous à aucune action qui aille contre les intérêts et le vouloir de Sarah Hoog ?

Charlotta hésita imperceptiblement.

— Que vous importe ?

Il eut un accent résolu :

— Oh, c'est qu'alors, je ne marcherais pas !

— Parceque?... Vous lui êtes si dévoué? s'écria-t-elle avec ironie.

Il déclara, familier :

— Ma chère, je n'éprouve jamais le besoin de me dévouer autrement que vis-à-vis de moi-même ! — Non, mais, si vous allez contre Sarah, vous vous aliénez fatalement Everto.

Elle haussa les épaules, un peu impatiente.

— Etes-vous sûr qu'il aime encore la patronne?...

— Je ne sais quel nom donner à leur alliance, mais soyez sûre qu'elle est solide, que rien ne la rompra jamais... Ces êtres-là sont soudés ensemble... Et, que Sarah est forte auprès de lui !... Croyez-moi, si vous vous heurtez à elle, elle vous brisera comme un misérable fétu.

Charlotte affirma :

— Je vous assure que je ne veux point lutter contre elle... C'est-à-dire que je trahirai bien un peu ses desseins, mais je la servirai quand même dans son but général...

— Vous me conduisez dans les ténèbres...

— Vous verrez bientôt clair...

Et comme Everto disparaissait à l'intérieur de la villa, elle l'entraîna.

— Venez !...

Donnant sur le grand hall où tournoyait la foule des danseurs et se mouvait la cohue compacte des promeneurs, plusieurs loggias surplombaient, très haut, emplies d'une forêt de plantes vertes. L'orchestre était placé dans la plus spacieuse ; le public n'accédait point aux autres qui communiquaient avec les appartements intimes de l'artiste.

Aussitôt entré dans la villa, Luigi Everto, qui portait un splendide costume de la cour du temps des

Borgia, aisément reconnaissable sous le petit loup de velours sans barbe, souleva une tapisserie qui ne paraissait recouvrir aucune issue et gravit alertement le petit escalier en colimaçon se trouvant devant lui.

Au second étage, il suivit une galerie faiblement éclairée par les illuminations du dehors, souleva une seconde portière, poussa un battant et pénétra dans la loggia où, derrière l'épais rideau de feuillage, Sarah, seule, en domino blanc ouvert sur ses épaules nues, sans masque, demi-étendue sur un divan, le coude sur des coussins, laissait errer un regard absorbé, sans vie, sur la multitude grouillant en bas.

La pénombre du lieu, l'immobilité de cette femme, son silence s'offraient en contraste saisissant avec l'éblouissement de lumière venant d'en bas, ainsi que la chaude rumeur humaine et la sonorité des instruments qui lançaient les accents d'une valse tzigane à la mode.

Sarah n'avait pas entendu Everto entrer ; pourtant, la voix de l'Italien résonnant tout près d'elle n'amena pas un tressaillement en elle.

— Sarah !...

Elle demeura muette — insensible ou dédaigneuse.

Il posa sa main nue chargée de joyaux sur l'épaule de l'artiste.

— Répondez-moi, dit-il, de l'accent à la fois servile et impérieux qu'il employait presque inconsciemment avec elle. Que faites-vous ici ?... Pourquoi vous isoler ?... Qu'avez-vous fait de M. Gaudin et de sa fille ?

Sarah répondit froidement à la dernière interrogation :

— Je ne sais pas où ils sont... Je ne les ai pas vus aujourd'hui.

Il se récria, presque menaçant :

— Vous voulez dire qu'aussitôt après le dîner vous les avez laissés?...

Elle secoua la tête.

— Je n'ai pas dîné avec M. et mademoiselle Gaudin, comme il était convenu.

Un éclair de rage, passa dans les prunelles de Luigi.

— Vraiment?... et pourquoi?

Elle répondit avec hauteur :

— Parce qu'il m'a plu de faire autrement!...

Les lèvres d'Everto s'entr'ouvrirent pour laisser passer une imprécation, un flot de paroles colères ; puis, par un prodigieux effort, il se contint; et, s'asseyant aux côtés de Sarah, il prononça bas, d'un ton soumis, plein de prière

— Pourquoi avoir agi ainsi?... Regrettez-vous ce que vous m'avez promis?.... Me retirez-vous votre aide?

Et, comme elle ne répondait pas, les yeux fixés sur un tableau imaginaire, invisible, il continua un peu plus haut :

— Et Serge Quérésoff?... et votre amour? Les oubliez-vous? Y renoncez-vous?...

Il n'amena point, comme il l'espérait, un éclair aux yeux de l'artiste. Elle resta morne, apathique, murmurant :

— Je ne sais plus...

Everto frappa brutalement de la main sur un coussin, laissant une profonde empreinte sur le satin gonflé de plumes.

— Ah! je ne vous reconnais plus, Sarah!

Elle tourna vers lui un regard étrange.

— Je ne me reconnais pas moi-même... Voici la première fois que dans ma vie je m'arrête involontairement au milieu d'une impulsion donnée, que mon élan est paralysé par je ne sais quelle force inconnue, que

l'inertie — une inertie insurmontable comme la mort — me gagne et m'abat avant que ma tâche soit accomplie, mon dessein réalisé... Suis-je en présence d'une puissance invisible supérieure à moi-même?... Ou bien est-ce que, simplement, je ressens la première touche glacée, décolorante de l'âge?... En vérité, il me semble que la mort la plus terrible — celle qui se saisit de vous sournoisement, lentement, annihile et supprime en vous chaque parcelle de vous-même — cette mort odieuse et hypocrite que l'on nomme vieillesse — ver de cimetière qui se nourrit de sang chaud et se multiplie dans de la chair vivante — que la mort aux cheveux blancs, à la peau parcheminée, aux dents branlantes, s'est soudain emparée de moi et a soufflé, de son haleine fétide, empoisonnée, sur mon désir, sur ma soif de vivre, d'aimer et d'être aimée !...

Peu à peu, à mesure qu'elle parlait, le visage de Luigi Everto s'était rasséréné.

— Allons, allons, je vois ce que c'est, vous avez vos lubies ! s'écria-t-il familièrement. Mais, voyons, Sarah, réagissez !... Songez qu'il y va de notre bonheur à tous deux !... Cette nuit si idéalement, si royalement machinée, ne peut se terminer piteusement, sur l'avortement imbécile de nos projets — de *vos* projets, devrais-je dire !...

Cette fois, un long frisson traversa Sarah, elle ramena le satin blanc de son vêtement sur sa poitrine, comme si, soudain, elle se fût sentie glacée.

— J'ai peur, j'ai mal, je ne veux plus ! balbutia-t-elle avec une angoisse.

Luigi jeta d'une voix irritée :

— Mais quoi donc, expliquez-vous à la fin !... Que ne voulez-vous plus, et qu'est-ce qui vous effraie ?...

Sarah se leva lentement, et écartant quelques palmes,

s'accouda au balcon de la loggia — toujours invisible pour ceux qui se pressaient en bas.

Elle contempla longuement un point de la salle qui, seul, l'attirait, en la multitude toujours changeante. Puis, elle se redressa et jeta sur Luigi un regard où l'angoisse se mêlait à une révolte et à une souffrance aiguë.

— Je ne veux plus! dit-elle à voix basse, très distincte. Je ne veux plus que cette jeune fille devienne votre victime... Je ne veux plus que tous deux nous passions dans sa vie... cyclone irrésistible, funeste, dévastateur, qui ne laissera en elle que ruines impossibles à relever, cœur et âme brûlés, espoirs évanouis, douleur et désespoir épandus en elle comme une cendre... Je vous ai dit: — Prenez-la, je vous la donne. — Eh bien! je reprends ma parole... Je vous défends d'y toucher, d'y songer... laissez-la passer son chemin, s'éloigner de notre voie mauvaise, pestilentielle, pleine de souillures et d'abîmes... Allez, allez!... Que tout soit oublié de ce que je vous ai dit, conseillé, promis... Je ne veux ni qu'elle souffre, ni qu'elle agonise, car en vérité, c'est un être charmant, innocent et pur, qui aime, et qu'un hasard fatal a placé devant nous...

Une fureur intense verdissait le visage olivâtre de l'Italien. Il se dressa impétueux, le geste impérieux :

— Eh bien, non! Cela ne se passera pas ainsi!... Je ne suis ni un écolier ni un esclave pour que l'on me traite avec cette désinvolture!... C'est vous qui avez allumé en moi le trouble insensé où je suis, en me faisant envisager la possibilité d'avoir cette jeune fille!... C'est vous qui, longuement, habilement, avez préparé le plan qui doit me la livrer en même temps qu'il la sépare de celui que vous convoitez, vous devez aller jusqu'au bout de votre œuvre!... Quelle pusillanimité ab-

surde s'est glissée en vous?... De quelle pitié douceâtre allez-vous vous embarrasser?... Quoi, vous, Sarah, vous voyez un obstacle devant vous, devant la satisfaction de votre ambition, de votre désir, et cet obstacle, ce fétu, vous hésitez à le broyer!... — Admettons que vous m'abandonniez, moi... N'avez-vous pas à vous sauvegarder, vous?... Cette enfant que vous me refusez, la laisserez-vous prendre par votre amant? la lui donnerez-vous?

Sarah, toujours absorbée par sa contemplation, ne l'entendait point.

Elle dit, la voix lointaine, mélancolique et amère :

— Cette enfant... par je ne sais quelle assimilation involontaire, me représente ma jeunesse... ou, plutôt, celle que j'eusse pu avoir, élevée dans un autre milieu, soumise à d'autres influences, préservée des souillures qui passaient sans l'effleurer sur l'âme très belle et très fruste de mon oncle Hoog, que sa préoccupation unique de l'art l'empêchait d'apercevoir, et qui s'abattaient sur ma chair et mon esprit malléables... Cette enfant a les yeux de mes quinze ans, sans qu'il y luise le reflet ardent et pervers que je m'effrayais d'y voir parfois, quand je me contemplais dans une glace, et qui souvent, au contraire, m'enivrait d'orgueil... Cette enfant que j'ai d'abord haïe, je ne saurais plus lui faire du mal... parce que j'ai senti son clair et doux regard s'arrêter sur le mien, et qu'il m'a semblé qu'en même temps une âme nouvelle se glissait en moi... ou tout au moins la conscience, le regret amer de celle qui aurait pu s'épanouir en moi jadis...

Avec un ricanement, Everto se pencha, saisit le poignet de Sarah et feignit de compter les battements du pouls.

— Evidemment, vous êtes malade, chère amie! fit-il d'un ton d'âcre ironie.

Puis, laissant retomber le bras inerte, indifférent, il eut un autre ricanement, une sorte de cri râlé de fauve satisfait.

— Ah ! ah ! voici un personnage qui pourrait bien vous faire changer d'avis !... Regardez !... Oui, là-bas, au pied du grand latanier... ce domino de satin noir au capuchon rabattu... cette tête blonde, ce visage sans masque, malgré les règlements... Le voyez-vous, ma chère Sarah, ce cher fiancé de l'adorable petite Suzanne? Ah ! il est beau, il est charmant, il est aristocratique, il est incomparable, avec son air où la douceur est si intimement mélangée à la hauteur... sa morgue de seigneur et sa noblesse de slave... Ah ! ah ! vous le considérez, et, malgré vous, vos yeux s'illuminent, vos narines palpitent, l'arc de vos lèvres frémit, se courbe voluptueusement... Savez-vous que vous êtes toujours admirablement belle, Sarah?... Et, que si, dans la tristesse, le découragement, quelque chose de votre âge se devine, dès qu'une pensée d'amour, un flot de passion s'élance en vous, vous redevenez instantanément l'incomparablement jeune, l'irrésistible Sarah pour qui tant de folies et tant de crimes furent commis ! — Oui, vous êtes belle, vous êtes jeune, et vous voulez renoncer à tout cela?... Allons donc !... Jouissez pleinement des derniers instants de bonheur, d'amour qui vous restent avant le déclin fatal, aimez !... et passez, inexorable et superbe, comme vous le fîtes toujours, sur tout ce qui s'oppose à votre caprice !...

Un soupir ardent et douloureux s'échappa des lèvres entr'ouvertes de l'artiste ; elle s'arracha à sa contemplation avide du jeune Russe immobile, dépaysé là-bas, au milieu de la foule qui le coudoyait ; et, debout, reculant, elle jeta :

— Ah! tu as raison, Luigi!... je suis encore jeune, et je veux encore aimer!...

Everto se garda de triompher bruyamment.

— Alors?... se contenta-t-il de dire avec gravité.

Sarah fit un geste résolu, passant la main sur son front, comme pour en chasser définitivement les pensées de trouble et de pitié qui s'y étaient glissées.

— Eh bien, répondit-elle, dans une heure, lorsque tout le monde se pressera sur les terrasses pour le spectacle qui commencera sur la mer, allez dans la galerie du premier étage... Quelques intimes seulement se trouveront au balcon... Il ne vous sera pas difficile de distinguer la fille de M. Gaudin... Elle portera un domino bleu pâle, avec un capuchon garni de tulle et d'une touffe d'églantines roses... Parlez-lui, dites-lui ce que vous voudrez, tâchez sous un prétexte d'obtenir un rendez-vous dans le parc un peu plus tard, près de la grille où l'automobile attendra, avec les trois hommes qui ne quitteront pas ces parages...

Everto écoutait, attentif et soucieux.

— Et, vous croyez qu'elle m'écoutera... qu'elle ne s'indignera pas?... qu'elle n'appellera pas son père et son fiancé?...

— Ceux-ci, naturellement, ne seront point auprès d'elle... Et, si vous vous y prenez discrètement, avec respect, pourquoi s'offusquerait-elle?... Une déclaration, quand elle est faite avec tact n'offense jamais une femme, d'ailleurs, il n'est pas question qu'elle réponde à vos sentiments... Tâchez de l'apitoyer simplement sur vous... sur votre souffrance de l'aimer... Trouvez une raison plausible pour l'attirer à l'endroit que je vous indique.

Il objecta :

— Mais, pourquoi ne pas nous faire rencontrer tout

de suite près de la grille?... Puisque nous sommes décidés à brusquer les choses...

Sarah eut un geste colère.

— Etes-vous fou?... J'ai une raison pour faire venir cette jeune fille dans mon appartement, pour la séparer des siens pendant un instant, mais il faut qu'elle aille de son plein gré dans le parc... D'ailleurs, il est nécessaire, pour que vous ayez l'audace d'accomplir ce coup de force, que vous la sentiez, sinon consentante, du moins quelque peu apprivoisée, familiarisée avec l'idée des sentiments qu'elle vous inspire...

Il réfléchissait, indécis :

— Peut-être.

Sarah conclut avec une certaine rudesse :

— Du reste, c'est à prendre ou à laisser!...

Il se soumit aussitôt et se courba sur la main de l'artiste qu'il baisa.

— Commandez... Faites de moi ce qu'il vous plaira.

IX

Comme Serge Quérésoff errait, silencieux, mélancolique et morne, dans la cohue joyeuse et frémissante, une main se glissa sous son bras ; il sentit le frôlement soyeux du satin blanc du domino de la femme qui l'abordait ainsi avec une familiarité autoritaire ..

Et, il frissonna tout entier, lorsqu'une voix inoubliable murmura à son oreille :

— Que fais-tu, Serge, tout seul et pensif, farouche... alors que chacun rit, s'anime, s'abandonne, aime?...

— Sarah ! balbutia-t-il.

Mais, le domino rigoureusement voilé secoua la tête avec une désapprobation.

— Pas de nom, pas de personnalités, ce soir !... Tu enfreins le règlement en n'étant point masqué, mais au moins, respecte l'incognito des autres... Pour toi comme pour tous, cette nuit, je veux être l'inconnu, le rêve qui passe un instant... D'ailleurs, qui sait si tu ne te trompes pas ?... Tant d'accents se ressemblent ! — En tous cas, ce soir, je ne suis point la femme que tu

as nommée, je suis le Domino. — Me permets-tu de prendre ton bras?... Veux-tu me suivre?

Vaincu par une étrange faiblesse qui l'envahissait tout entier, Serge baissa la tête.

— Je te suis et je t'obéis, fit-il très bas, avec une soumission.

Alors, le Domino l'entraîna doucement.

— Viens... Tu dédaignes vraiment trop des efforts qui, peut-être, n'ont été accomplis que pour toi... Tu restes indifférent dans cette première salle, tandis que chacun se presse pour voir là-bas cette merveille que l'on réalisa rien qu'avec la floraison de cette contrée...

Il s'excusa, répondant machinalement au tutoiement qu'imposait la coutume.

— Ce n'est point par mépris, je te l'affirme, mais je me sens ce soir si particulièrement triste et désemparé...

Elle se pressa contre lui.

— Pourquoi?... N'es-tu pas aimé?... n'aimes-tu pas?... heureux fiancé?...

Il s'arrêta, prononçant avec angoisse :

— Ah! ne me raillez pas, je vous en prie, je souffre trop!

Elle le modéra.

— Chut!... prends garde!... L'on a des oreilles autour de nous...

Il se tut, et sa tête retomba sur sa poitrine, en un geste de suprême lassitude.

Le Domino l'attira.

— Viens, ne restons pas ici.

Et, comme ils arrivaient au jardin, et que la foule se faisait de plus en plus dense, s'écrasant pour pénétrer dans cette partie du parc que l'on avait nommée *le Domaine des fleurs*, le Domino obliqua soudain, et dit

quelques mots à un domestique en faction à l'angle d'un massif.

Celui-ci s'inclina et disparut.

Aussitôt, des portières retombèrent, des barrières furent poussées, qui empêchèrent les nouveaux groupes de parvenir à l'enceinte réservée ; tandis qu'une escouade de domestiques faisait évacuer la foule qui se trouvait dans l'allée fantastique.

Lorsque Serge et le Domino y pénétrèrent, le Domaine des fleurs était vide, arrondissait ses voûtes de pétales odorants uniquement pour eux deux.

C'était, devant eux, sur une étendue de près de cent mètres, un prodigieux berceau, dont la voûte arrondie et les parois étaient entièrement faites de fleurs : lilas, jonquilles, roses, résédas, anémones, mimosas, pivoines, violettes, pensées... Toutes les espèces, toutes les teintes se mariaient, ou formaient des arceaux, des panneaux tout blancs, tout roses, d'un bleu céleste, d'un jaune d'or ou d'une ocre atténuée, d'un ton de chair de femme ou de pourpre violente.

Et, en guirlandes, en festons grimpant jusqu'à la voûte, ou retombant en grappes éclatantes, des fleurs fantastiques jetaient de vives lueurs électriques, emplissaient de clarté l'air saturé de parfums exaspérés.

D'un geste, Sarah enleva son domino, et apparut, d'une incomparable et audacieuse beauté sous des voiles transparents de gaze blanche, qui laissaient deviner son corps admirable pris dans une sorte de réseau à larges mailles en filet d'or.

A ses bras, à ses poignets, à ses chevilles, de lourds anneaux d'or tintaient. A son cou pendait un singulier et délicat pectoral de chaînettes et de plaques d'or. Son front, ses cheveux étaient endiadémés d'or

qui, en chaînes légères, en pendeloques, battait ses tempes et ses joues.

Elle figurait, elle vivante, une incroyable personnification du métal marié à la chair, en cette ambiance toute végétale, domaine de la fleur et de la plante.

Serge la contemplait éperdu, bouleversé.

Elle le prit par la main et le conduisit à un canapé semé de pétales de roses tombés.

— Viens, dit-elle avec douceur. Et dis-moi pourquoi tu ne m'aimes plus... comment tu peux en aimer une autre...

D'un geste involontaire — chaste, car nul désir brutal ne montait en lui, Serge enveloppa Sarah de ses bras, et posa sa joue pâlie sur l'épaule de celle qui, malgré tout, était restée l'unique pour lui.

— Ayez pitié de moi, supplia-t-il. Laissez-moi faire mon devoir, car si vous me le défendez, vous savez bien que je vous obéirai.

Depuis le jour de l'accident en mer, il avait fui Sarah ; il avait accumulé en lui les serments de rester fidèle à Suzanne. Et l'absence, et sa lutte contre lui-même ne l'avaient que mieux vaincu. Aujourd'hui, il se sentait au pouvoir de Sarah.

De sa main, elle caressait le front du jeune homme.

— Ton devoir, Serge, quel est-il?... Sinon de m'aimer... moi, que tu as aimée la première... moi, qui suis en toi, tu l'avoues... moi, qui attends la vie de toi, de ton aveu, de ton serment de m'aimer encore et toujours !...

Il écarta cette chère main, qui l'asservissait par cette pure caresse plus que les plus folles étreintes.

— Mais, Sarah, fit-il avec angoisse, notre bonheur peut-il s'acheter, grâce au martyre d'une pauvre petite âme innocente?... Pourrons-nous nous aimer

sans remords, sans effroi, quand un cadavre de jeune fille sera entre nous ?

La voix de l'artiste s'éleva, insidieuse, persuasive :

— A cet âge, mon ami, l'on ne meurt point d'un amour déçu... L'on en souffre à peine... Crois-moi... Chez la vierge, la passion n'est point éclose, l'amour-propre seul est en jeu, et seul l'épiderme est touché...

Serge l'interrompit :

— Oh ! vous vous trompez, Suzanne est une vraie femme par le cœur... Elle a déjà souffert à mon sujet, et je ne puis, je ne veux pas me leurrer... elle souffrira cruellement d'une nouvelle trahison de ma part... Ah ! je donnerais dix ans de ma vie pour que jamais le hasard ne nous eût mis en présence !...

Sarah n'insista plus, devinant qu'elle n'ébranlerait point sa conviction. Il connaissait en effet trop bien le caractère sérieux et aimant de la jeune fille qui s'était donnée à lui si complètement pour jamais admettre une légèreté, une insouciance qui n'étaient nullement en elle.

La femme experte, l'amoureuse qu'était Sarah se contenta de griser l'amant de caresses douces, de chastes étreintes, de paroles de tendresse, de rappels du passé qui s'infiltraient en lui, le possédaient sans résistance ni retour possibles.

Et, pour eux, les instants passaient, sans nom, sans durée, dans cette féerique solitude, dans le désert de ce château surnaturel, aux parois de fleurs épanouies, autour duquel la fête grondait sans y pénétrer, dans lequel seuls ils existaient, où seul se dressait leur amour, l'élan irrésistible qui les poussait l'un vers l'autre, nouait leurs bras, en un enlacement que rien désormais ne paraissait pouvoir rompre.

Cependant, des détonations, signal de la seconde partie de la fête, réveillèrent Sarah.

— Quoi, déjà? murmura-t-elle assombrie, inquiète.

Maintenant, elle regrettait vivement les projets cruels que rendait inutiles et peut-être même dangereux la réussite complète de la première épreuve à laquelle elle avait soumis Serge Quérésoff.

Le jeune homme l'aimait, le lui avait avoué, s'était replacé sans conditions sous son joug : il fallait renoncer à perdre sa rivale, cesser de la poursuivre.

Elle se dressa.

— Viens, partons...

Il l'implora surpris :

— Pourquoi?... nous sommes si bien ici?... Oh! je voudrais que ce rêve durât toujours, je voudrais que nous puissions nous endormir éternellement dans ce tombeau de fleurs...

Mais, fébrile, elle s'échappait de ses bras; elle revêtait son domino, rattachait son masque.

Ensuite, elle revint à Serge, saisit ses mains, et se pencha sur lui, suppliante et impérieuse, commandant et implorant.

— Écoute, Serge... Veux-tu faire ce que je te demanderai?... Veux-tu m'obéir? Veux-tu me laisser diriger tes gestes et tes actions?... me donnes-tu ta confiance, ton être, tes pensées, ton vouloir?...

Il se leva lentement, profondément ému, comprenant qu'en cette minute, sa vie se décidait; et, non seulement la sienne, mais celle de deux autres êtres, le père et la fille, qui l'avaient comblé de bonté, d'affection et de dévouement, et dont il allait ravager le cœur — peut-être la mort de celui qui était l'unique appui de l'orpheline.

— Sarah! balbutia-t-il.

Elle se colla à lui, d'un geste ardent et despotique. Sa bouche souffla contre le visage du jeune homme :

— Es-tu à moi, Serge?

Vaincu, brisé, cire molle en ses mains, sous son vouloir, il murmura :

— Oui, je suis à toi...

Alors, d'un geste où il n'y avait aucune humilité, qui était large et beau comme tout ce qui provenait d'elle, Sarah porta tour à tour les deux mains de Serge à ses lèvres et y imprima un baiser passionné.

— Eh bien, va... Sors d'ici... rentre à l'hôtel, et le matin venu, prends le premier train pour Paris, sans chercher à revoir qui que ce soit, sans explication, sans même écrire un mot... Disparais, je l'exige!... Et après-demain, rends-toi chez moi, avenue Victor-Hugo, dans l'après-midi, je t'y attendrai...

Consterné, bouleversé, Serge prononça avec difficulté :

— Quoi... tu veux?

Elle répondit, souveraine :

— Oui, je le veux!...

Il eut un soupir, courba la tête et la quitta.

— C'est bien.

Elle le rappela :

— Serge! — Après-demain, vers deux heures, avenue Victor-Hugo, dans mon atelier.

— J'y serai, fit-il pour ainsi dire automatiquement,

Elle le regarda s'éloigner, disparaître au bout de l'allée resplendissante de lumière et de l'éclat des colorations florales; puis sitôt qu'elle fut seule, sa joie, son triomphe éclatèrent soudain brusquement. Elle renversa son buste en arrière, poussa une sorte de râle de fauve; et, de ses deux bras étendus, puis ramenés, serrés sauvagement sur sa poitrine, elle sembla

vouloir saisir, étreindre, anéantir l'univers en elle.

— Serge!... à moi... il est à moi!...

D'ailleurs, cette tempête ne dura que le temps d'un éclair. Immédiatement, elle reprit son impassibilité; et son œil redevint soucieux.

Elle songeait à Everto, à l'oiseau de proie lancé sur la colombe innocente et sans défense. Elle évoquait ce qui avait déjà dû se passer, ce qu'il fallait arrêter, ce que l'on pouvait encore parer...

— Vite, vite!... Pourvu que je n'arrive pas trop tard!...

X

Au sommet de la villa régnait une longue loggia donnant sur la mer, que l'on n'avait point éclairée et dont l'accès était réservé aux intimes de Sarah. Une quinzaine de personnes s'y trouvaient seulement, causant par groupes ou accoudées isolément sur le balcon, les yeux fixés sur l'immensité obscure de la Méditerranée où devait tout à l'heure se passer la féerique scène annoncée comme l'un des « clous » de cette soirée.

Everto se glissa entre chacun des personnages, empli d'un désappointement et d'une sourde irritation en constatant que celle qu'il venait chercher n'était pas là.

Reconnaissant à la voix André Laugier et Pierre Girard, il les aborda, causa de choses et d'autres ; puis, feignant l'indifférence :

— Mademoiselle Suzanne n'est pas ici?... Tout à l'heure, le spectacle vaudra la peine d'être regardé ..

Laugier répondit :

— Elle va revenir... M. de Sennemont l'est venu

chercher de la part de madame Hoog, elle ne tardera certainement pas...

A ce moment, un bouquet de fusées s'élança dans le ciel, en une étincelante gerbe, annonçant le commencement de la scène promise.

Il y eut un mouvement dans l'assistance ; chacun se hâta d'aller s'accouder au balcon, les yeux au lointain ténébreux.

Resté en arrière, étranger à ce qui occupait l'attention des autres, Luigi Everto hésitait sur la conduite à suivre, déconcerté par cette absence inattendue de la jeune fille. Devait-il se rendre chez Sarah auprès de laquelle, lui avait-on dit, Suzanne se trouvait, ou était-il préférable de l'attendre?...

Tandis qu'il balançait, et sans qu'il l'eût vue approcher, une forme féminine, de taille moyenne, rigoureusement enveloppée d'un domino de satin bleu pâle, frôla doucement Luigi qui tressaillit.

Une grosse touffe d'églantines roses était piquée sur le capuchon baissé sur le visage, qu'achevait de dissimuler le loup à barbe de dentelle...

— Mademoiselle Suzanne! fit-il, la voix étouffée par l'émotion subite qui l'étreignait.

— Oh! que c'est beau! murmura la jeune fille très bas, se dirigeant vers le balcon, assez loin du dernier groupe de spectateurs.

Everto la suivit; tous deux s'appuyèrent à la balustrade.

Là-bas, sur l'étendue de la mer, une lueur verte métallique venait d'apparaître, au milieu de laquelle s'élevait tout à coup une bouffée de vapeur blanche dans laquelle fulgurait une lueur semblable à un éclair et fugitive comme celui-ci.

Ensuite, la clarté pâlit graduellement jusqu'à ne de-

venir qu'une clarté blafarde infiniment longue, semblant se perdre à l'horizon extrême de la mer.

Et, dans ce rayon décoloré, surgit en ombre mouvante, automatique, la silhouette d'une barque, mue par on ne sait quel moyen de traction dissimulé, portant à sa proue, dressées, raidies, cinq ou six femmes enveloppées de suaires, toutes tournées vers le point vers lequel le bateau se dirigeait, en un même geste d'attente anxieuse.

Cette embarcation était suivie par une seconde, une troisième, par dix, vingt, cinquante autres toutes semblables, avançant rapidement, silencieusement avec leur charge de spectres, sous la rayée lumineuse, puis sombrant dans l'obscurité environnante.

Brusquement, en la torpeur étrangement angoissante de ce défilé de mutisme et de mort, des détonations multiples éclatèrent, emplissant l'air d'un fracas inégal et déchirant de foudre céleste; et soudain des lueurs jaillirent de toutes parts, convergeant vers la mer, illuminant du papillotement éblouissant de rayons de mille couleurs un immense cirque où s'entre-croisaient en une ronde folle, en un tourbillon démoniaque, la multitude des barques montées de fantômes blancs qui passaient successivement par toutes les teintes, par les lividités, par les clartés d'or, d'argent, de métal bleui, vomies par les lampes électriques dissimulées le long de la côte et dont de puissants projecteurs lançaient les rayées sur la mer.

Everto n'avait pas un regard pour cette fantasmagorie due à son imagination et qui arrachait des bravos à la foule des spectateurs massés en bas : invités sur les terrasses; peuple qui garnissait les rochers de la côte, les murs des jardins, la route et jusqu'aux arbres des petits bois d'alentour.

Penché, il essayait avidement d'apercevoir les traits de la jeune fille près de qui il se trouvait : traits que le capuchon et le masque dérobaient jalousement.

Semblant au contraire toute au spectacle, la femme au domino bleu avait de petits cris d'admiration comme involontaire.

— C'est presque trop beau! murmura-t-elle, la voix altérée par une émotion. Et quel évocateur de rêve puissant et bizarre que l'esprit de celui qui a eu l'idée de ce tableau inoubliable!

Agréablement surpris par le trouble évident de la jeune fille et son hommage naïvement sincère, Everto se rapprocha, sa voix soudain ardente donnant une valeur passionnée à ses paroles.

— Je suis vraiment heureux de vous avoir fait plaisir... Si vous saviez... Tout ceci n'a été disposé, créé que pour arracher cette approbation... sur laquelle, pourtant, je n'osais compter...

La jeune fille eut un mouvement.

— Quoi, c'est vous qui seriez le créateur de cette merveille?

— Cela vous étonne?

Elle avoua :

— Oui.

Et se reprenant aussitôt :

— Je vous connais si peu!... Je vous croyais un homme surtout occupé d'affaires, dominé par elles; un homme...

Elle s'arrêta, semblant embarrassée. Il termina :

— Un homme d'argent, dites le mot!... Vous ne pensiez pas que je pusse avoir des heures où, comme certains — et plus et mieux que beaucoup peut-être — je songe; où la vie pratique m'écœure et me pèse... où je m'élance avec un bonheur angoissé dans le rêve... Oh!

dans un rêve qui n'est pas toujours gai... qui reflète l'amertume qui est en moi... l'âcreté que répand sur mon cœur le regret que j'ai de n'avoir jamais, durant ma vie déjà longue, rencontré le véritable amour...

Le domino eut un sursaut, s'écriant d'une voix aiguë :

— Vous?... Vous n'avez pas été aimé!... Ah! que dites-vous!...

Puis, immédiatement se maîtrisant, la jeune fille reprit à voix basse, doucement :

— Pardon!... je me mêle de ce qui ne me regarde pas!...

Mais Everto enchanté avait saisi sa main.

— Non, non, ne vous excusez pas!... Si vous saviez comme je suis heureux et fier de cette ombre d'intérêt que vous voulez bien me montrer ce soir!... J'étais si malheureux... Je m'imaginais, faussement, n'est-ce pas? — que vous éprouviez plutôt de l'aversion pour moi!...

Elle fit un geste :

— Chut! pas si haut!... Mon père se rapproche de nous...

Radieux, il chuchota :

— Oui, vous avez raison... éloignons-nous, venez... Cherchons un coin à l'écart où je vous dirai sans contrainte tout ce que j'ai sur le cœur... Vous voulez bien que je parle ? que je me révèle à vous ?

Elle semblait inquiète.

— Oui, oui, plus tard...

Fougueux, il insista :

— Non, tout de suite!... Venez là, dans le parc... dans la partie réservée, près de la grille, il y a un banc, nous nous assiérons, nous causerons... Oh! vous voulez bien que je sois votre ami, n'est-ce pas?

Elle répondit en hâte :

— Allez, allez, je vous rejoins !...

Il poursuivit :

— Vous connaissez l'endroit ?

— Mais oui.

— Et vous venez ?

— Je vous le promets !... Je dis quelques mots à mon père et je vous suis.

Enchanté, enivré, la tête perdue de bonheur et de triomphe, Luigi Everto s'élança vers l'escalier qui se trouvait à l'extrémité de la loggia et courut au lieu du rendez-vous. Il s'assura en toute hâte que personne ne se trouvait dans ces parages, sauf les trois hommes sûrs chargés de s'emparer de Suzanne et de la placer dans l'automobile qui l'emporterait au logis secret de Luigi, hors la ville.

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées que le domino bleu pâle apparaissait au bout de l'allée, marchant d'un pas hésitant.

Everto s'avança ; le gravier cria.

— Qui est là ? murmura-t-elle d'une voix alarmée.

— Moi, Luigi, lui répondit-on tendrement.

Et plus haut, s'adressant aux hommes qui, faisant le guet, attendaient son signal :

— Allez !...

La jeune fille tout à coup saisie, renversée dans les bras d'un homme, poussa une exclamation aussitôt étouffée par l'écharpe de soie que l'on jeta sur sa bouche.

Alors, tandis que, sans doute paralysée par l'effroi, elle ne faisait plus un mouvement, Everto la prit sur sa poitrine et la porta lui-même dans la voiture où il la déposa auprès de lui.

— Partez !... grande allure ! cria-t-il impérieuse-

ment au chauffeur qui, mettant la machine en marche, fila bientôt à toute vitesse sur la route sombre, au milieu de laquelle les deux lanternes de l'avant projetaient une lueur éblouissante.

XI

Au bras de Paul de Sennemont, le domino bleu pâle venait de reparaître dans la loggia. Le couple alla droit au lieu où se trouvaient André Laugier et Pierre Girard, enfoncés dans leur conversation, où remontaient en leur pensée la foule des vieux souvenirs de jeunesse, doux ou endoloris, toujours chers.

Suzanne quitta le jeune homme et vint se pendre au bras de son père, d'un geste câlin, où lui qui connaissait l'âme de sa fille jusqu'au tréfonds, vit une tristesse, une impression d'abandon.

— Où donc est Serge? dit-il avec une affectueuse sollicitude.

La jeune fille tressaillit imperceptiblement à cette question répondant si exactement à son trouble intime.

— Je ne sais... Je ne l'ai pas vu de la soirée, pour ainsi dire...

Laugier s'étonna :

— Vraiment?

Girard, ému du ton de détresse de la jeune fille, remarqua :

— Il y aura eu malentendu... Il a dû vous chercher où vous n'étiez pas... Dans cette foule, il est aisé de se perdre.

Suzanne ne répondit rien, mais se serra plus étroitement contre son père. Elle avait vu Serge l'éviter, s'éloigner hâtivement, tandis qu'elle se dirigeait vers lui!...

Une bombe éclatant très haut dans l'air leur rappela que le tableau final de cette nuit de fête royale allait commencer.

Pierre s'empara de Suzanne.

— Venez, c'est du belvédère qu'il faut voir cela.

Et il la fit monter à une tourelle ajourée où ils s'assirent, pendant que sous leurs pieds, sur une étendue immense de la mer, s'allumait une de ces extraordinaires féeries comme sait en créer l'industrie moderne, aidée par les plus ingénieuses applications de la science.

Il semblait qu'un fantastique parterre fût tracé sur la nappe liquide, par des cordons, des festons, des girandoles, des arcs de fleurs électriques qui en un instant s'illuminèrent, lancèrent une clarté sur la nacre mouvante de l'eau. Et, dans les allées de ce jardin, une multitude de barques chargées de fleurs et de musiques circulaient lentement, promenant leur harmonie et leur beauté.

Pierre se pencha tout à coup. Une lueur frappant le visage de Suzanne qui avait rejeté son capuchon en arrière et enlevé son masque, il y apercevait des larmes, brillant sur ses joues.

— Mon enfant, qu'avez-vous? s'écria-t-il avec une compassion si sincère, si profonde, que le cœur de la pauvre fille fondit aussitôt.

Oublieuse de tout ce qui l'entourait, de la beauté du spectacle, de l'étrangeté du lieu où elle se trouvait —

ce nid suspendu dans les airs — elle éclata en sanglots aigus, ses mains crispées à son visage.

Avec une tendresse de père, Girard la questionnait, essayait de la raisonner.

— Pourquoi vous désoler ainsi ?... Quel enfantillage ! ... C'est parce que votre fiancé n'est pas là ?... Eh, mon Dieu, vous l'aurez toute votre vie auprès de vous !... Allez-vous vous désespérer, vous rendre malade, parce qu'un hasard l'a conduit d'un autre côté, pendant quelques heures ?... Qui vous dit qu'il ne vous cherche pas aussi et s'inquiète comme vous ?... Ah, ces amoureux, quelles sensitives !...

Mais, encore secouée de sanglots qui entrecoupaient ses paroles, Suzanne étendit la main :

— Non, non... Vous ne savez pas... oh ! vous ne savez pas !... Je suis si malheureuse !...

Cette fois, Pierre s'inquiéta de l'angoisse profonde de l'accent de la jeune fille, pressentant une blessure sérieuse.

— Voulez-vous que j'aille chercher votre père ?...

Elle l'arrêta d'un geste terrifié.

— Gardez-vous en bien !... Oh ! pauvre père, il ne supporterait pas la confidence de mes chagrins !... S'il apprenait, oh ! cela le tuerait !... sa santé est si précaire !...

Et ses larmes coulèrent de nouveau, mais cette fois plus doucement, sans la révolte désespérée de naguère.

Pierre prit ses deux mains dans les siennes et les caressa.

— Alors, chère petite, confiez-vous à moi... cela fait du bien de soulager son cœur... et vous ne me connaissez guère, c'est vrai, mais je suis un vieil ami...

Il s'arrêta, ayant sur les lèvres :

— Ce sont mes bras qui vous ont portée les pre-

miers... mes mains gauches et craintives qui vous ont enveloppée de vos premiers vêtements.

En lui, se dressait le tableau d'effroi de l'accouchement clandestin de Sarah ; il revivait les anxiétés d'alors. Il entendait la voix sèche de la jeune mère, commandant que l'on emportât son enfant, n'ayant pas une caresse, pas un regard pour le petit être qu'elle rejetait hors de sa vie...

— Pauvre, pauvre petite ! répétait-il en pressant les mains fragiles de la jeune fille.

Ses sanglots s'atténuaient ; cette compassion agissait : elle se sentait moins seule, moins abandonnée. Et, dans un élan de confiance, elle avoua son secret, la cause de ses larmes douloureuses.

— Serge ne m'aime plus... Je ne sais même s'il m'a jamais aimée...

— Quelle folie !...

— Non, non !... Ah ! c'est que vous ignorez tout !... Il y a cinq ans, il a rencontré une femme qu'il a aimée passionnément, de toutes les forces de son âme, de son être tout entier... elle l'a dédaigné et il a manqué mourir de ce dédain... C'est alors que, souffrant, meurtri, déchiré, nous l'avons connu... Nous avons essayé de le panser... Nous sommes arrivés à mettre un voile sur ses souvenirs... il s'est attaché à nous par reconnaissance... et moi, pauvre folle, j'ai cru qu'il m'aimait... Mais aujourd'hui, je vois bien qu'il venait à moi par gratitude, surtout par pitié pour mon affection... parce qu'il était seul, abandonné... Maintenant, il a retrouvé cette femme... et dès qu'il l'a revue, il a été repris, ensorcelé... Ah ! pourquoi sommes-nous venus ici !... Quelle mauvaise étoile nous y a conduits !...

Frappé d'une lueur soudaine, encore vague, Pierre eut un cri :

— Une femme !... Quelle femme ?... Mon Dieu, ce ne serait pas... cela ne peut pas être !...

Suzanne termina avec une amertume en sa voix :

— Sarah Hoog... oui, c'est Sarah Hoog... Quelle autre que cette femme eût pu subjuguer Serge, me le reprendre, me l'arracher !... Ah ! avant de la connaître, je me croyais bien forte contre le passé de Serge, j'étais sûre d'en triompher... Mais, quand je l'ai aperçue... quand j'ai entendu sa voix de charmeuse... oh ! j'ai tremblé... j'ai compris que tout sombrait, que tout était perdu pour moi...

Bouleversé, Pierre Girard répétait comme un insensé :

— Sarah ! elle ! elle !... Mais, c'est impossible !

Sarah ! la rivale de sa fille !...

Il reprit avec une violence angoissée :

— Voyons, vous vous trompez !... Ce n'est pas Sarah qu'aime votre fiancé !... D'ailleurs, elle ne l'aime pas, elle !... elle ne le connaît pas !...

Il avait toujours ignoré le nom de celui qui avait ramené la jeune femme de Corinthe.

Suzanne secoua la tête avec douleur.

— Hélas, si !... Ils se connaissent depuis cinq ans, vous dis-je. Et si, autrefois, elle l'a repoussé, à présent, par jeu cruel, parce qu'elle lui suppose un autre amour au cœur, elle le veut reprendre... et lui, il obéit !... Oh ! tout est bien fini pour moi !...

Pierre eut une effusion :

— Non, non, chère petite !... Ne craignez rien de Sarah !... Oh ! quand elle saura !...

Il se retint à temps, et continua dans un désordre :

— Ayez confiance en moi, espoir dans l'avenir !... Je suis là, et je vous sauverai...

Elle hocha la tête, pleine de gratitude et de doute :

— Que pouvez-vous faire ?...

— Tout !... Ayez confiance, je vous le répète... je parlerai à Sarah... je lui dirai tout ce qu'il faudra... et ce jeu... car ce n'est qu'un jeu insignifiant pour elle, cessera... Votre fiancé vous reviendra, vous partirez et vous serez heureuse...

Elle n'ajoutait aucune foi aux paroles de Girard, estimant que, désireux de la calmer, il la leurrait et se faisait lui-même des illusions ; pourtant sa peine était moins aiguë depuis qu'elle la sentait partagée par une sympathie sincère.

— Merci, dit-elle, touchée.

Puis, elle s'inquiéta :

— Mon père ?... rejoignons-le... il serait temps de partir, je crains que cette soirée ne l'ait bien fatigué...

Peu de temps après que Luigi Everto suivi docilement par le domino bleu pâle fut arrivé au pavillon situé au fond d'un jardin ombragé par un bois épais de sapins et de chênes-verts, une voiture attelée de deux chevaux que fouettait sans relâche le cocher s'arrêtait à son tour devant la grille.

Sarah Hoog sauta à terre, fit jouer un ressort, poussa le battant de la porte et traversa vivement le jardin.

Nulle lumière, aucun bruit ne filtrait du pavillon hermétiquement fermé de volets pleins appliqués sur les fenêtres qui étaient encore garnies à l'intérieur de contrevents.

Elle ouvrit une petite porte au rez-de-chaussée à l'aide d'un passe-partout, et gravit précipitamment l'escalier sombre qui semblait lui être familier.

Elle écouta un instant à la porte du premier étage qui, en réalité, n'était qu'un rez-de-chaussée posé sur un soubassement très élevé contenant les cuisines.

N'entendant absolument rien, elle ouvrit la porte avec décision et pénétra dans une salle à manger très éclairée, mais complètement solitaire.

Deux couverts étaient mis sur la table, où un souper était préparé, intact ; on n'avait dérangé ni un objet, ni un siège.

Sarah marcha vivement vers la porte close du salon, où sans doute se trouvaient Everto et sa victime.

Au moment où elle parvenait au seuil, le battant ouvert furieusement la frôla et l'Italien se précipita hors de la pièce, les yeux égarés par la colère, haletant, grommelant des imprécations.

Sans paraître distinguer Sarah, il fuit droit devant lui, renversant tout sur son passage, tel qu'un sanglier blessé ou harcelé.

Et, dans le jardin, on l'entendit appeler les domestiques d'une voix rauque, réclamer l'automobile déjà remisée.

Sarah s'élança dans le salon, d'un style arabe très pur, complètement éclairé, où sur un divan, les vêtements en désordre, son domino bleu déchiré, une femme gisait, renversée, du sang maculant son visage.

En apercevant la statuaire, elle tendit les bras, pleine d'effroi et de confusion.

— Oh ! madame !...

— Charlotte ! s'écria Sarah au comble de la stupéfaction.

Charlotte de Saint-Vidal se relevait péniblement et essuyait avec un petit mouchoir, de ses mains tremblantes, son visage tuméfié.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? gronda Sarah. Comment vous trouvez-vous ici ?... Pourquoi êtes-vous blessée, et pourquoi ce déguisement ?

Elle venait d'aviser le domino, le capuchon de tulle

bleu et la touffe d'églantines roses qui avaient causé la méprise de Luigi.

Charlotte montra sa figure.

— Ah ! je suis assez punie de mon intrigue !... le brutal !... le sauvage !....

Il semblait qu'un poing se fût abattu, terrible, sur tout le côté droit de son visage : pommette, joue, oreille et arcade sourcilière.

La jeune femme se tâtait, constatant avec surprise et soulagement que par une chance inouïe elle n'avait pas eu l'œil projeté hors de son orbite, ou des dents cassées, l'os de la mâchoire fêlé.

Le sang coulant sur ses joues et son cou provenait de l'arcade sourcilière et de l'oreille fendues par la violence du choc deux fois répété de la main de fer de l'homme affolé de rage et de déconvenue.

Sarah soupira avec soulagement :

— Ainsi, c'était vous !... Ce n'est pas elle qu'il a enlevée !...

Bien qu'elle eût ressenti à plusieurs reprises des effluves haineux envers Suzanne, alors que Serge semblait lui préférer la jeune fille, une sympathie irraisonnée sourdait en elle, dès qu'elle n'avait plus sujet de craindre sa jeune rivale.

En chancelant, car sa tête tournait et ses jambes se dérobaient sous elle, Charlotte parvint à la salle à manger, où elle mouilla d eau une serviette pour se faire une compresse qu'elle appliqua sur sa tête endolorie.

Alors, un peu soulagée, elle répondit aux questions dont Sarah la pressait impatiemment.

— Eh bien, oui, j'éprouvais un sincère amour pour Everto, une passion qui m'a conduite à risquer le tout pour le tout, puisque je n'arrivais pas à le toucher...

j'étais exaspérée et je cherchais vainement le joint... Enfin, par un hasard, un fragment de conversation surpris entre vous et lui m'apprit vos projets de ce soir...

Sarah eut une exclamation involontaire :

— Vous savez ?...

— Que Luigi devait sous un prétexte quelconque décider mademoiselle Suzanne à se rendre dans le parc, près de la grille, à l'endroit où le public n'avait point accès, où deux hommes avaient la mission de la saisir pour la jeter, consentante ou non, dans une automobile qui la déposerait en ce pavillon où elle serait à la merci d'Everto...

D'un effort violent, Sarah dompta la colère qui l'envahissait en apprenant que son secret avait été découvert, qu'il appartenait à cette tête de linotte.

— Continuez ! fit-elle, frémissante sous son calme apparent.

Charlotte se laissa prendre à cette tranquillité et poursuivit avec assurance :

— Immédiatement germa en moi un projet qui était fou, mais qui pouvait néanmoins réussir, et que j'imaginais devoir donner des résultats inouïs pour ma cause, me livrer Luigi... Je prévins Paul de Sennemont...

Sarah eut un geste violent.

— Ah ! Sennemont est aussi dans la confidence ?

— J'y étais obligée... Il se chargea d'emmener mademoiselle Suzanne et de l'occuper pendant un temps où je la remplacerais, portant un domino exactement pareil au sien...

Cela fut exécuté et tout ceci réussit à merveille... Paul garda éloignée mademoiselle Suzanne durant une demi-heure, je vins auprès de M. Gaudin et de Girard,

je leur parlai sans qu'ils eussent le moindre soupçon du changement de la personne... Nous sommes de la même taille et je parlais bas en imitant son accent autant que possible... Everto parut et s'y trompa de même... il m'aborda, nous causâmes et il ne douta pas un instant que je fusse celle à laquelle je m'efforçais de ressembler...

— L'imbécile ! murmura Sarah d'une voix sèche et colère.

— Enchanté du succès inopiné qu'il semblait avoir près de moi, il manœuvra pour m'emmener, et je me laissai enlever de la meilleure grâce du monde, tout en me débattant pour la forme...

— Et vous êtes arrivés ici ?

A cet endroit de son récit, Charlotte se troubla, sa voix devint larmoyante et rancuneuse.

— Oh ! mes rêves ne tardèrent pas à être écrasés, foudroyés !... Everto voulut me faire souper, je refusai... il m'entraîna ici... je me défendis d'enlever mon masque... il n'insista pas trop... il était doux, on le sentait très ému, bien que la passion le secouât... Enfin, au premier baiser que je lui donnai, il eut un sursaut, et d'un geste que je ne pouvais pas prévoir, il arracha mon capuchon et mon loup !... Ah ! quand il m'a reconnue !...

Elle suffoqua tout à coup, saisie d'une terreur rétrospective.

— Allez, allez donc, fit Sarah impatiente et impérative.

Charlotte reprit :

— C'est là qu'il devint tout à coup furibond... rugissant comme une bête fauve, le visage contracté, grimaçant, méconnaissable ; il m'a porté ces deux coups affreux... ensuite, il m'a repoussée, il a bondi et

s'est enfui sans seulement se retourner pour savoir si j'étais défigurée ou tuée tout à fait... Vous l'avez vu sortir... Vous savez dans quel état de démence il était... Hélas ! moi qui espérais le conquérir, le vaincre par la possession !... moi, qui avais escompté le moment où dans une surprise que j'imaginais douce pour lui comme pour moi, je me révélerais !...

Par une de ces sautes d humeur brusques qui la caractérisaient, Sarah partit d'un éclat de rire.

— Pauvre Charlotte ! fit-elle avec une raillerie mordante. Ce ne sont pas tes lèvres et tes médiocres caresses de petite femme puérile et coquette, le charme de ta vertu douteuse qui séduiront et retiendront un homme comme Everto !... Tu perds tes peines, et je te conseille de renoncer définitivement à sa conquête !...

Charlotte soupira lugubrement, continuant à inonder son visage qui devenait violet.

— Ah ! soyez tranquille !... ma toquade est passée, et bien passée... A présent, je ne pourrais plus le regarder !... C'est-à-dire que dès que je serai remise, aussitôt que je serai en état de me laisser voir, je prends le train, je rentre à Paris, et je vous jure que jamais plus je ne me trouverai sur le chemin de ce misérable !... Me frapper !... et au visage, encore !... Je n'oublierai pas, soyez-en sûre !...

Sarah la tutoya, comme il lui arrivait souvent de le faire envers la jeune femme, ses modèles, ses domestiques ou ses chiens.

— Viens... Rentrons chez moi... Ma femme de chambre seule te soignera et personne ne se doutera de ta fâcheuse aventure — pourvu que tu saches faire taire ce petit brigand de Sennemont...

Charlotte la suivit en gémissant jusqu'à la voiture dans laquelle les deux femmes montèrent.

Elles rentrèrent à la villa au moment où l'illumination de la mer prenait fin. La foule se précipitait vers les tables dressées dans le parc et dans les salons, pour le souper.

Sarah, qui avait revêtu un ample domino de satin noir la voilant rigoureusement, parvint à joindre Pierre Girard.

— Suzanne?... son père?... où sont-ils?

— Ils viennent de partir, répondit le brave homme, tout tremblant de la mission qui lui incombait, et ayant pourtant hâte de la remplir. Mais, Sarah, j'ai à vous parler...

Et la statuaire faisant un geste de fuite, il se jeta devant elle :

— Pour Dieu, écoutez-moi, Sarah, il s'agit de choses graves... Montons chez vous, je ne puis parler ici, au milieu de cette foule, de ce bruit et de ces oreilles indiscrètes...

Elle l'écarta en riant :

— Chut! Chut!... pas ce soir, plus tard, mon bon Girard.

Il supplia :

— Je vous en prie!... Vous ne vous doutez pas de l'urgence!... Au nom du ciel, Sarah, rentrons dans votre appartement et écoutez ce que j'ai à vous révéler!...

Elle le repoussa avec impatience.

— Laissez-moi, vous dis-je!... Nous causerons demain, si vous voulez, à la première heure...

Comme elle le quittait, il la suivit, lui soufflant d'une voix altérée :

— Votre fille, Sarah!... il s'agit de votre fille!...

Elle tressaillit comme si une lame acérée eût labouré sa chair, et cria avec une colère soudaine :

— Ah! me laisserez-vous à la fin!... Il s'agit bien de ma fille en ce moment!...

Et, pendant que Girard restait un moment interdit par cette explosion, elle s'enfuit, disparaissant instantanément entre les groupes qui se bousculaient pour s'asseoir aux tables du souper.

Remontée dans son appartement, elle appela sa femme de chambre et commanda :

— Un bain, et passez-moi ma robe de voyage... Vous avez bien préparé ma valise, mon nécessaire?

— Oui, madame, tout est prêt.

— La voiture?

— Attend madame à l'entrée du potager, comme madame l'a ordonné.

— Bien... Ne laissez entrer personne, ne dites à personne que je me trouve ici... Personne, vous entendez bien?... Pas d'exception pour qui que ce soit... Pour tout le monde, je suis encore en bas, dans la foule...

— Oui, madame.

— Ensuite, demain vous condamnerez ma porte en disant que je repose... Aucun des domestiques ne doit savoir si je suis partie avant deux jours... Après-demain, vous me rejoindrez à Paris avec Baptiste et mes malles... Gertrude restera avec les deux valets pour tout ranger et viendra nous retrouver la semaine prochaine.

— Alors, madame, osa demander timidement la femme de chambre, la saison est finie pour nous?... Nous ne reviendrons plus ici?...

Un rire de triomphe sonna dans la gorge de l'artiste.

— Oui, Berthe, nous resterons à Paris... Peut-être irons-nous autre part, je ne sais... mais nous ne reviendrons plus ici.

La femme de chambre, flairant une aventure passionnelle, sourit d'un air respectueux et entendu.

— Bien, madame. — Madame m'excusera, mais c'était pour savoir ce que nous devons emporter ou laisser de nos affaires.

— Emportez tout, et que l'on range la villa comme si je devais n'y jamais revenir... Girard s'occupera de l'atelier et jettera un coup d'œil sur le reste... Je lui écrirai sitôt mon arrivée à Paris.

Durant cette conversation, Sarah avait pris son bain et, aidée de Berthe, passé son costume de voyage.

Quand elle fut prête, la femme de chambre eut un involontaire cri admiratif :

— Que madame est belle!... et fraîche après une nuit pareille!...

Sous le jour violent de l'électricité des appliques de la psyché, Sarah transfigurée par le bonheur ne paraissait en effet pas trente ans.

Elle sourit, après un long regard sérieux et attentif à la glace.

— Je suis contente, Berthe, laissa-t-elle tomber familièrement. Et, vois-tu, quand je suis vraiment contente, je rajeunis d'autant d'années que j'ai de motifs de joie.

XII

Depuis que le docteur Vaugrenant était à Paris, il n'avait pas eu une minute de liberté, matériellement et surtout moralement.

Sa tâche était ardue et complexe.

Placé dans un poste de confiance aux côtés d'un prince faible de santé et d'humeur capricieuse, il avait pour mission non seulement de le soigner, mais encore de prévenir les écarts, les émotions, les plaisirs qui pouvaient être funestes à ce frêle organisme.

Or, le jeune prince, quoique aimant le docteur, et étant au fond d'un caractère charmant, se montrait fort souvent rien moins qu'obéissant.

Il fallait à son mentor une vigilance continuelle, une fermeté et une patience à toute épreuve pour que ses prescriptions fussent respectées et suivies dans leur intégralité.

Cependant, le moment était venu où, surmené, malgré les efforts du docteur, le jeune prince avait dû prendre un repos forcé, ce qui donnait un peu de vacances à Vaugrenant.

Alors, la pensée de Sarah, le ressouvenir du drame qu'il avait vu s'ébaucher là-bas, en ce Midi, qu'il avait si brusquement quitté, revenaient s'imposer à son esprit perpétuellement hanté par le fantôme de cette femme inoubliable.

Une étrange lassitude paralysait toujours sa main, pour écrire à madame Hoog.

Les révélations qu'il avait à lui faire étaient de nature à nécessiter la parole, le colloque. C'était en tête à tête, les mains de Sarah dans les siennes, qu'il eût pu tenter la confidence terrible.

Et pourtant, un remords, une anxiété le tenaillaient.

Que se passait-il à Saint-Cassidien? Où en était cette lutte contre nature de la mère et de la fille inopinément mises en présence, rendues rivales et ennemies par le hasard... s'ignorant?

Ah! et l'on viendrait parler de « la voix du sang »!

S'étaient-elles devinées, ces deux femmes unies par la plus étroite parenté?... Avaient-elles ressenti le plus obscur pressentiment de ce qu'elles étaient l'une pour l'autre?...

Une sorte de force inconsciente aimantait les pas du docteur vers cet atelier de l'avenue Victor-Hugo, où pourtant il savait que Sarah Hoog n'était pas, ne pouvait pas être.

Il se dirigeait vers ce lieu ainsi que dans un pèlerinage et il éprouvait un intime contentement lorsque ses yeux avaient longuement contemplé les volets clos de la maison, les grands vitrages de l'atelier en annexe entièrement voilés par des toiles grises tendues à l'intérieur.

Une après-midi qu'il arpentait le trottoir, une émotion le saisit en apercevant les persiennes de l'habita-

tion de l'artiste ouvertes, les toiles disparues, toute la façade tirée de la mort de naguère.

Mon Dieu, Sarah serait-elle à Paris ?...

En un élan à la fois joyeux et anxieux, il courut à la porte de l'hôtel et appuya longuement sur le timbre électrique.

Mais, à sa demande :

— Madame Hoog est-elle de retour chez elle ?

Le concierge, un vieil homme imposant, le considérant d'un œil sévère et soupçonneux, répondit :

— Non, monsieur.

— Mais elle revient, puisque tout est ouvert, insista-t-il.

— Non, monsieur, réitéra péremptoirement le concierge. On a ouvert pour nettoyer les appartements, ainsi qu'on le fait toutes les quinzaines, mais madame n'a aucunement annoncé son retour.

Une déception amère fondait sur le cœur de Vaugrenant.

Il demeura silencieux, indécis pendant quelque temps ; puis, il baissa la tête.

— Merci, se décida-t-il à dire.

— De rien, monsieur, répliqua le bonhomme, majestueusement.

Et, après un instant d'attente polie, il referma la porte sur ce visiteur bizarre qui ne se résolvait pas à s'éloigner.

Mais, au moment où Vaugrenant relevait la tête et redescendait le trottoir, reprenant à pas lents sa promenade désormais sans but, une voiture s'arrêta, et une femme sauta à terre, se dirigeant rapidement vers l'hôtel.

Il eut un cri de surprise et de triomphe :

— Sarah !

L'artiste tressaillit, tourna vivement la tête, soudain immobilisée; et, sur ses traits apparut une expression où le plaisir se mélangeait à une visible contrariété.

Puis aussitôt, elle fuit, et entra précipitamment dans la maison, en jetant impatiemment à Vaugrenant qui la suivait :

— Demain!... Revenez demain, je vous recevrai... Aujourd'hui, cela m'est impossible!...

Le même jour, quelques heures plus tard, Sarah se promenait nerveusement dans le petit boudoir très intime, très clos, attenant à sa chambre à coucher, où elle avait donné l'ordre d'introduire Serge Quérésoff dès qu'il se présenterait.

Depuis son arrivée, la veille, elle n'avait pas encore vu le jeune Russe.

Malgré son impatience de le rencontrer, elle avait su se modérer et prendre le temps de faire disparaître de son extérieur les traces de fatigue que le voyage et les émotions y avaient laissées.

Elle voulait être belle, royalement.

Il lui fallait vaincre définitivement, s'attacher à jamais l'amant qu'elle avait commencé d'arracher à la jeune et innocente affection de la pauvre fille qu'elle avait été si près de perdre.

Malgré que tout en elle fût tendu, tressaillant et vibrant; lorsque l'on vint la prévenir que Quérésoff demandait à être reçu, elle dompta son trouble avec une merveilleuse puissance.

Son agitation refoulée, morte; souriante, calme en apparence, elle se laissa tomber sur un canapé.

— Faites entrer.

Sans hâte, grave, Serge traversa le petit salon, se courba, prit la main que lui offrait la statuaire et y déposa un long et religieux baiser.

Le domestique se retirait, laissait retomber la portière, fermait la porte : ils étaient seuls.

Les yeux attachés sur lui, Sarah tendit les bras.

— Viens...

Alors, subitement bouleversé jusqu'au fond de l'âme, Serge se laissa tomber à genoux devant elle, l'entoura de ses bras, et courbant la tête d'un geste vaincu, il sanglota.

Sans mot dire, elle le laissa épuiser ce trop-plein d'émotion ; puis, quand il reprit quelque possession de lui-même, elle l'attira tendrement.

— Viens, répéta-t-elle.

Cette fois, il obéit, et s'assit à ses côtés, ses regards attendris et passionnés la dévorant.

— Sarah ! balbutia-t-il.

Elle ne parla point, et lui se tut, durant un temps assez long. Elle semblait enfoncée en des réflexions ardues ; lui, la tête perdue, s'enivrait d'elle.

En réalité, sans autre pensée, elle guettait son émotion en lui, et attendait qu'il en fût possédé souverainement.

Sa passion sincère, violente pour lui, n'excluait pas en son âme de femme mûre et expérimentée un calcul d'autant plus avisé et tenace qu'elle voulait plus impérieusement le conquérir.

Elle ne pouvait agir spontanément, au hasard de ses impulsions, car elle savait trop combien elle avait d'obstacles à vaincre, et quelle prudence il fallait déployer pour influer sur cette âme slave idéaliste, rêveuse, à la sensualité puissante, mais profondément ensevelie sous une sentimentalité très développée et une entière chasteté d'esprit.

Tandis qu'un Français eût succombé aussitôt au désir qu'il éprouvait d'elle, se fût courbé, vaincu, sous l'en-

sorcellement de la femme; le Russe, si possédé par les sens fût-il, ne pouvait être conquis que par l'âme.

En cet instant, se donner à un Français l'aimant autant que l'aimait Serge, eût rendu celui-ci son esclave; au lieu qu'une possession charnelle entre elle et Quérésoff n'eût resserré en aucune façon les liens qu'elle s'attachait à tisser autour de lui.

Elle l'enveloppait mieux, plus sûrement, par sa caresse impalpable, par l'amour émanant de tout elle que par la preuve brutale de sa passion.

L'amante subjuguerait Serge, non pas la maîtresse.

C'est pourquoi, lorsqu'elle le vit tout à elle, bien qu'aucun baiser n'eût été échangé entre eux, que leurs mains se fussent à peine enlacées, elle aborda avec audace le sujet le plus périlleux pour elle, gardant désormais ce tutoiement qui les liait comme un souvenir d'étreinte.

— Te voici enfin tout à moi? dit-elle en une interrogation pleine de tendresse et d'autorité.

Sans quitter ses yeux, gravement, il eut un mouvement solennellement affirmatif de la tête :

— Oui, me voici près de toi, et à toi, dit-il d'une voix basse, concentrée.

— Sans hésitation, sans recul, sans retour possible vers un autre horizon?...

Il répéta, la voix plus haute, d'un accent qui se fanatisait :

— Sans recul, sans retour vers un calme et froid éden où m'avait conduit le désespoir, la persuasion que le véritable but de mon existence était inaccessible.

Les paupières baissées de Sarah éteignirent l'éclat inouï que la joie et le triomphe mirent dans ses prunelles.

Elle dit simplement :

— C'est bien, je te crois.

Puis, elle reprit presque aussitôt, les yeux fièrement levés sur lui, la voix ferme :

— Nous nous entendons bien, n'est-ce pas, Serge?... C'est ta femme que je veux être... non pas ta maîtresse... ta femme... la comtesse Quérésoff... ta femme devant tous et pour jusqu'à l'éternité qui ne déliera point nos âmes, ni n'arrachera de nos doigts les anneaux échangés !...

Les regards de Serge soutinrent les siens.

— C'est bien ainsi que je le veux... Tu seras ma femme, la comtesse Quérésoff.

Sarah tendit la main; il la prit, la baisa, ses lèvres appuyées à les meurtrir sur l'épiderme doux et ferme qu'on lui abandonnait.

C'était l'entente, l'accord définitifs; et, cependant, entre eux régnait un malaise, une sorte de poids très lourd... Sarah voulut le repousser, comprenant qu'il pouvait écraser leur amour.

Et, elle aborda audacieusement le sujet douloureux :

— Cette pauvre enfant?

Les yeux subitement troublés de Serge se détournèrent; il murmura, mélancolique, la voix altérée :

— Je lui écrirai... elle souffrira... c'est la loi cruelle, inéluctable de la vie...

Sarah eut une interrogation :

— Tu ne la reverras pas ?

Il secoua la tête.

— Non, à quoi bon ?

— Son père ?

— Non plus.

Et s'animant, sous la blessure aiguë qu'il ressentait :

— J'ai passé par hasard dans ce foyer pour y jeter le malheur !... J'en souffre affreusement, car ces deux

êtres innocents et excellents, je les aime, j'ai pour eux une profonde reconnaissance... une pitié infinie... Mais que puis-je?... Je me suis trompé, j'ai cru aimer cette enfant...

Sarah laissa échapper malgré elle :

— Tu l'as aimée!

Et aussitôt, elle se mordit les lèvres, regrettant d'avoir reconnu et précisé ce fait près de son amant.

Il reprit avec lenteur, ainsi que s'étudiant :

— C'est vrai, je l'ai aimée... comme je l'aimerais encore si tu n'existais pas... Je te croyais morte pour moi... Suzanne avait pris le cœur d'un veuf... Mais, voici que tu es ressuscitée miraculeusement... et l'autre, la pauvre remplaçante se trouve devenue l'étrangère, l'intruse... qu'il me faut chasser... car ton règne, tes droits sont pour moi tout-puissants...

Silencieuse, elle l'écoutait avidement, soupesant la valeur des paroles du jeune homme.

Enfin, elle demanda :

— Cette lettre, quand l'écriras-tu?

Il chercha des yeux autour de lui.

— Tout de suite, si tu veux.

Sarah ouvrit un bureau, disposa du papier, une plume, de l'encre.

— Voici.

Il s'assit, tandis qu'elle s'éloignait; et, une ride profondément creusée entre ses sourcils, sans hésiter, sans interrompre la course de sa plume, il couvrit d'écriture les quatre feuillets du papier.

Ensuite, il détourna les yeux, poussa un soupir douloureux comme l'extrême souffrance physique en arrache aux plus stoïques, et appela Sarah.

— Viens... lis.

Il lui tendait la lettre qu'elle prit et parcourut.

De sa grosse écriture irrégulière, que l'on eût dite malhabile, Serge avait tracé :

« Suzanne,

« Maintenant, vous connaissez mon départ, ma fuite d'auprès de vous. Sans doute, vous avez déjà deviné ce que mon cœur tendrement, fraternellement épris de vous, désespéré de la douleur qu'il va vous causer, ne se résout à vous apprendre que parce qu'il le faut.

« Vous n'ignoriez rien de mon passé, vous n'avez point ignoré non plus qu'inopinément, sans que je le cherchasse, il s'est dressé devant moi.

« Ce passé m'a repris tout entier, ou pour mieux dire, je m'abusais lorsque je croyais pouvoir disposer de moi et j'ai toujours été tout à lui, même lorsque je le croyais mort, lorsque je me figurais être à vous.

« Ne me maudissez pas, Suzanne, parce que je romps ainsi brutalement les doux liens qui nous unissaient, parce que je manque à la parole que librement, mais aveuglément et avec quelle imprudence, je vous avais donnée. Me marier avec vous quand « elle » est vivante, quand « elle » m'aime, c'était attirer sur vous les pires désastres, car même étant votre époux, si elle m'eût fait un signe, je n'aurais pas pu ne pas aller à elle.

« Je ne vous demande pas votre pardon pour l'horrible méprise que j'ai faite de bonne foi, sans savoir où je vous entraînais, je vous supplie de détourner la tête, de me rayer de votre souvenir.

« Vous êtes très jeune, vous avez de longues années devant vous pour rencontrer celui qui méritera d'être aimé de vous. Et vous aimerez, véritablement cette fois. Car, ne croyez pas que je cherche à diminuer mes torts, mais laissez-moi vous dire que la pitié, l'affection que vous m'avez accordées, que tout ce qu'est ca-

pable aujourd'hui de contenir votre cœur innocent, tout cela n'est pas l'amour, la passion, qui blessent et torturent autant qu'ils enchantent.

« Certes, votre douce petite âme va souffrir cruellement, parce que c'est la fleur d'illusion intacte jusqu'à présent en vous qui sera flétrie, mais vous vous relèverez de cette épreuve mûre, raffermie, femme, apte à la joie.

« Et cette joie, je la souhaite proche pour vous, pleine, entière, telle que votre âme exquise la mérite.

« Adieu, Suzanne.

« Serge. »

Grave, un peu soucieuse, car, dans cette lettre, elle découvrait, en même temps qu'une rupture plus nette, plus irrévocable qu'elle ne l'espérait, un sentiment de tendre pitié, d'affection émue qu'elle ne supposait pas en Serge, Sarah baissa la main et tendit le papier à Serge.

Il le refusa du geste.

— Gardez-le... Faites-le partir.

Elle n'eut pas une objection, et pliant la lettre, elle la glissa dans son corsage.

— Qu'allez-vous faire vis-à-vis du père ?

Sans y songer, tous deux avaient quitté le tutoiement : cette lettre, qui consacrait leur accord, semblait les avoir obscurément séparés.

Serge eut un geste de lassitude extrême.

— Je lui écrirai... Je lui avouerai tout. Mais, je vous en prie, permettez-moi de me recueillir un peu... ceci ne peut être tracé comme ce que j'adressais à cette enfant.

Sarah songea vaguement, jalouse :

— Oui... cri spontané d'un cœur ravagé de compassion.

Cependant, elle n'insista pas, comprenant qu'à présent il était urgent de distraire son amant des pensées pénibles qui l'accablaient.

Avec cette grâce sinueuse et souple qui lui était particulière, elle se glissa tout près de lui; ses doigts enlacèrent ceux du jeune homme, ses yeux se plongèrent dans les prunelles qu'il lui abandonna, tout de suite docile, dompté.

— Serge? dit-elle doucement.

Il soupira :

— Que d'années nous avons perdues!

Elle eut un beau sourire orgueilleux.

— Ah! ce serait à moi de pleurer ces minutes... Moi, à qui il en reste si peu pour aimer et être aimée!... Eh bien, non, je ne songe pas à la brièveté que pourra avoir notre amour. Je le vois si plein, si éclatant, si magnifique que sa splendeur éblouissante me voile les entours, l'espace derrière... Que nous importe l'avenir, puisque nous avons le présent!

Serge rêvait, une expression étrange en ses yeux bleu de lin.

— Je possède dans le gouvernement de Toula une terre immense où je suis né, où j'ai été élevé, tout seul, orphelin que j'étais, auprès d'une tante vieille fille, sévère, qui me faisait fouetter au sang pour la plus légère désobéissance... J'ai quitté ce lieu dès que cela fut en mon pouvoir, en jurant de n'y jamais reparaître. — Mais à présent que les années se sont écoulées, ma rancune s'est évanouie, et je repense avec plaisir à cette campagne reculée, charmeuse, toute semée de mes souvenirs d'enfance. J'aimerais que nous y fussions ensemble, Sarah!

Elle le contemplait.

— Habiter là? Pourquoi pas? murmura-t-elle, évoquant les vastes campagnes russes, l'isolement farouche près de l'unique aimé, ce bouleversement total des conditions de son existence, qui n'était pas pour lui déplaire.

Le visage de Quérésoff s'éclaira :

— Ah! je ne pensais qu'à un passage, à un très court séjour!... Telle que vous êtes, Sarah, je n'oserais pas vous proposer de quitter les lieux où votre talent, votre célébrité vous font reine...

Elle secoua la tête :

— Ah! cette royauté, je n'aspire qu'à en faire le sacrifice!

Plein de gratitude, il la considérait :

— Eh bien, si tu consens, dès notre union consacrée, nous disparaîtrons pour tout le monde, nous nous enfermerons là-bas... et nous laisserons couler les heures jusqu'au jour où nous sentirons que nous avons besoin de l'agitation humaine.

Et tous deux évoquèrent sans se lasser leur vie dans le désert qu'illuminerait, que réchaufferait, que peuplerait la force de leur amour.

Des heures s'écoulèrent sans qu'ils en eussent conscience. Le jour tomba sans qu'ils remarquassent le graduel déclin de la lumière.

Un grattement léger à la porte les rappela tout à coup à l'existence. Le battant fut poussé, le domestique entra en s'excusant :

— Madame me pardonnera, mais, voici deux télégrammes... J'ai pensé qu'il y avait urgence.

Debout, une inquiétude assombrissant son regard, tout à coup certaine qu'un malheur planait sur elle, Sarah s'empara des deux enveloppes bleues, ses

yeux s'attachant d'abord aux timbres de provenance.

L'une des dépêches venait de Paris, la seconde portait le nom du bureau du télégraphe desservant Saint-Cassidien.

Elle rompit brusquement les deux enveloppes l'une après l'autre : la première, de Vaugrenant, demandant instantanément un rendez-vous pour le soir même, les révélations qu'il avait à faire ne devant subir aucun retard, sous peine d'engendrer des catastrophes.

L'autre papier portait la signature de Pierre Girard.

« Secret à vous apprendre, je pars aujourd'hui pour Paris. Pour Dieu, ne recevez personne, ne prenez aucun engagement avant d'avoir causé avec moi. Révélations graves. — Girard. »

D'un geste fébrile et colère, elle déchira les deux enveloppes et jeta les morceaux dans un panier de papiers à rebut.

— Rien d'important? questionna Serge.

Elle secoua la tête, vindicative et dédaigneuse :

— Non, rien !... Ou du moins, peu de chose... des fâcheux...

XIII

La matinée s'avançait.

Dans le boudoir où, la veille, elle avait reçu Serge Quérésoff, Sarah, assise devant le bureau, relisait lentement, en en pesant tous les termes, la lettre que le jeune Russe avait écrite à Suzanne.

Bien que cette déclaration fût catégorique, et qu'après sa lecture la jeune fille dût ne conserver aucune espérance, Sarah ne se décidait pas à faire partir cet écrit, où la pitié, le remords, une tendresse profonde, sourdaient, sous la brutalité du fait non éludé.

Enfin, elle soupira, et son parti pris, elle atteignit une enveloppe, y glissa la lettre pliée, cacheta, et, d'une main ferme, traça l'adresse.

Ensuite, elle se renversa sur son siège et songea, envahie par une mélancolie, un désenchantement sans nom, et dont les causes étaient si profondes qu'elle ne les démêlait point. Le valet de chambre apportant une carte la tira désagréablement de sa rêverie.

— Je n'y suis pour personne, vous le savez bien! s'écria-t-elle, colère.

Le domestique s'excusa :

— Madame me pardonnera, mais ce monsieur a tant insisté.

— Pourquoi le concierge lui a-t-il appris que j'étais à Paris?... J'ai défendu que l'on dise que je suis ici... Pour tout le monde, sauf pour M. Quérésoff, je suis à à Saint-Cassidien.

Le valet objecta timidement :

— Pardon, madame, mais ce monsieur dit qu'il a vu madame hier, et que c'est madame qui lui a donné rendez-vous aujourd'hui.

Sarah saisit vivement la carte et lut :

LE DOCTEUR L. VAUGRENANT

Elle laissa retomber le carton, calmée, un froid de glace traversant soudain ses veines.

— Ah! oui, lui, murmura-t-elle.

Et, oubliant tout ce qui l'environnait, elle retomba dans une profonde rêverie.

Des minutes longues se passèrent. Enfin, le domestique osa demander :

— Quels ordres donne madame au sujet de ce monsieur?

Sarah tressaillit, et la voix changée, douce, comme cédant à la destinée, plus forte que sa volonté, elle dit :

— Faites entrer.

— Ici, madame?

— Oui... ici.

Elle ne se leva pas, lorsque le docteur Vaugrenant fut introduit; ses yeux se tournèrent vers lui avec lassitude, elle lui tendit la main distraitement, sans un mot.

Il resta également silencieux jusqu'à ce que le domestique eût disparu.

Alors, assis non loin de Sarah, la tenant sous son regard, il commença, grave, la voix imperceptiblement altérée, car il se raidissait de toutes ses forces contre l'émotion.

— Je conserverai toute ma vie un remords d'avoir gardé le silence à Saint-Cassidien, par lâcheté, par manque de présence d'esprit, par je ne sais quelles raisons complexes qu'à présent je m'explique mal, et qui furent à ce moment toutes-puissantes sur moi... le silence sur un fait qu'aujourd'hui je ne puis que vous dire immédiatement... brutalement. — Suzanne est votre fille.

Il sembla que la valeur de ces mots si simples et pourtant si terribles, foudroyants, ne parvînt point tout de suite à l'entendement de Sarah.

Elle demeura inerte, figée, rien ne se peignant sur son visage.

Puis, tout à coup, une onde de douleur, d'effroi, de stupeur passa, tragique, effarante, sur son beau visage subitement convulsé.

Les pupilles dilatées, les narines frémissantes, une pâleur livide se répandant sur ses traits, un peu renversée en arrière, la main crispée sur le bras de son fauteuil, elle dit, la voix étouffée, méconnaissable :

— Que dites-vous?... Suzanne?... Suzanne?

Il l'étudiait, avec une terreur d'ami et de médecin, appréhendant les ravages que pouvait causer cette révélation dans le cerveau de la malheureuse femme.

Pourtant, pour elle-même, il fallait aller jusqu'au bout, persévérer, donner un aliment à sa mentalité bouleversée.

— Oui, Sarah, cette enfant est celle dont vous vous

êtes séparée le jour de sa naissance... que vous n'avez jamais revue depuis... dont vous aviez même négligé la trace.

Un flot de pensées inondait à présent Sarah. Elle porta les mains à son front, en un geste de suprême détresse.

— Elle ! elle! balbutia-t-elle. Oh! c'est trop! c'est trop !

Il expliqua avec volubilité :

— Je l'ai su tout de suite, mais dès que j'ai voulu vous apprendre la vérité, je me suis heurté à des obstacles que je croyais ne pouvoir vaincre... D'un autre côté André avait exigé de moi le secret.

Elle découvrit ses traits décomposés.

— André? fit-elle avec une nouvelle stupeur.

— Mais oui, André que, vieilli, ravagé par la maladie qui l'emportera à bref délai, vous n'avez pas reconnu dans le personnage d'Albert Gaudin.

Elle murmura :

— Lui !... Ah ! mon Dieu, lui et elle !... sur ma route... Est-ce que vraiment la fatalité... cette fatalité des temps antiques existerait !

Elle se dressa tout à coup, sublime de beauté tragique, de douleur et de colère.

— Ah ! Lucien, vous qui savez tout !... tout cet abîme qui se cache sous ces mots sans valeur apparente — C'est ma fille ! — Vous !... Ah ! vous pouvez concevoir, mesurer l'enfer où vous m'avez précipitée, où je me débats ! — Suzanne, ma fille !... Alors, Serge !...

Et, reculant vivement, elle saisit la lettre dont elle venait d'écrire l'adresse ; elle déchira l'enveloppe, déplia le papier, le tordit de ses doigts tremblants.

— Tenez !... ici même... il y a quelques heures, voici ce que Serge écrivait à Suzanne... à ma fille...

A ma fille qui aime cet homme !... Cet homme, son fiancé hier, mon mari demain !...

Debout, saisissant ses mains, Vaugrenant l'interrogea avec une poignante anxiété :

— Votre amant?... Oh ! dites-moi qu'il n'a pas été votre amant !

Elle se dégagea ; et, soudain calmée par l'explosion inopinée du docteur, elle dit, la voix ferme :

— Mon amant?... Non, jamais Serge ne fut mon amant.

Vaugrenant eut un soulagement.

— Ah ! Dieu soit loué !...

Sarah se laissa retomber sur le canapé où, la veille, elle et le jeune homme, côte à côte, avaient échangé tant de paroles douces, formé tant de projets d'avenir...

— Lucien, dites-moi tout... apprenez-moi tout...

Et, ce fut immobile, inerte, avec une physionomie de marbre qu'elle écouta les détails que Vaugrenant lui donna, le récit de l'existence du père et de la fille en Italie, sous un nom d'emprunt, leur rencontre de Serge Quérésoff ; il dit jusqu'au projet généreux et naïf qu'André lui avait confié d'obtenir de Sarah qu'elle l'épousât condamné, mourant, afin de la rattacher à leur enfant, de donner un aliment affectueux à ses années de vieillesse et de rendre une mère à Suzanne.

Elle écoutait attentivement ; et, cependant, seulement une partie des paroles que prononçait Lucien arrivait jusqu'à son esprit où bourdonnaient trop de pensées amères, poignantes, désordonnées.

Quand il se tut, elle se leva, arpenta la pièce à pas lents, les mains abandonnées le long de son vêtement flottant, telle qu'une statue de la douleur et du découragement.

Elle parvint devant un portrait d'elle à dix-huit ans, fait par un peintre célèbre, et qui avait tout particulièrement bien compris et rendu son étrange beauté. Elle attacha son regard sur cette toile, et l'examina comme si jamais auparavant elle ne l'avait aperçue.

— J'étais belle, fit-elle d'une voix basse, distincte, monotone, un peu comme dans un rêve. J'étais belle extraordinairement... Il n'est pas étonnant que l'on m'ait aimée... que l'on m'aime toujours... Mais pourquoi est-ce que jusqu'à ce jour la faculté d'aimer m'a été refusée?... et, qu'alors qu'elle vient de m'être révélée, qu'elle s'est emparée de moi, que je connais enfin les affres et les délices de l'amour, de la passion que l'on ressent pour un être unique, incomparable, le seul être qui pour soi existe dans le monde entier... pourquoi faut-il qu'entre celui-ci et moi... qu'entre le songe et la réalité, se dresse l'obstacle le plus invraisemblable, le plus angoissant qui se puisse imaginer!...

Elle revint en face de Vaugrenant, et jeta, la voix plus haute, s'animant par degrés :

— Quelle issue possible apercevez-vous à ce drame?.. Moi, j'aperçois deux voies opposées... dans l'une, il y a des larmes... dans l'autre, du sang... Et, je vous jure que je ne sais encore laquelle je suivrai !...

— Que voulez-vous dire, Sarah ? s'écria Vaugrenant alarmé. Pour qui, les larmes?... de qui, le sang?...

Elle se jeta sur le canapé, un sourire amer aux lèvres.

— Oh ! rassurez-vous, je ne songe à assassiner personne... ce sang-là serait le mien.

Il eut un cri :

— Vous tuer ! Oh, Sarah !...

Les mains nouées autour de son genou croisé sur

son autre jambe allongée, elle le regarda fixement, avec un certain dédain.

— Qu'avez-vous, mon pauvre Lucien? Dans votre métier n'êtes-vous pas habitué à envisager avec calme la mort des autres?...

Il répéta avec violence :

— Vous tuer! .. Vous ne feriez pas cela, Sarah!...

Elle eut une brusquerie :

— Il faudra bien que je prenne un parti quelconque! — Et, je vous dis, je n'en vois que deux... Ou fermer résolument l'oreille à ce que vous venez de me dire, ignorer, répudier les traces du passé, fuir immédiatement avec « lui », avec l'amour, avec les dernières heures de passion et de bonheur qui me sont miraculeusement prêtées — et alors, ce sont les larmes, le deuil de cette fille que vous dites mienne, de l'innocente que j'ai mise au monde. — Ou bien, alors, c'est m'immoler moi-même, disparaître, et, laisser à cette enfant la place qu'elle m'avait volée et que j'ai reconquise...

Vaugrenant suggéra :

— Mort morale, si vous voulez .. non pas mort physique...

Elle l'interrompit avec fougue :

— Allons donc!... il n'y a pas de mort morale, tant que le pouls bat dans les veines, que les yeux perçoivent, que le cerveau analyse, pense et souffre!... — Mort morale!... quelle chose dérisoire entendez-vous par là?... Oublier, éteindre mes vouloirs, mes désirs, mes soifs!... vieillir avant que la décrépitude m'ait atteinte... rejeter, répudier tout ce qui fut, tout ce qui est encore ma vie?... Me créer une nouvelle personnalité, austère, sévère, respectable!...

Elle eut un éclat de rire qui sonna comme un lugubre sanglot.

— Me voyez-vous, moi, Sarah, mère... belle-mère... grand' mère ?... Quelle folie !... quelle absurdité !...

De nouveau debout, elle avait reculé jusqu'à un meuble de bois sculpté où elle s'adossait, pétrissant, la pensée absente, les angles où ses mains se meurtrissaient.

— Allons, avouez-le, vous, Lucien, vous qui me connaissez... Je ne puis dans cette occurrence que tout braver, tout franchir, tout rompre... ou sombrer dans le précipice !... Moi, je suis l'amante... rien que l'amante... Si celle-ci est vaincue et doit périr, elle mourra tout entière... Jamais elle ne se muera en un fantoche grotesque, équivoque et menteur !...

Et, avec une sombre fureur :

— Ma fille ?... mais je la hais !... Ah ! n'attendez pas de moi d'écœurants lieux communs, une hypocrisie dégradante !... Pourquoi l'aimerais-je ?... Je pouvais autrefois éprouver une vague pitié pour elle... mais à présent que je l'ai vue, que nos voies se sont croisées, et cela, pour qu'elle devienne l'entrave, l'obstacle à mon rêve le plus ardent !... A présent qu'elle se dresse, fantôme de ma jeunesse !... symbole de tout ce que j'ai trahi !... Ah ! oui, je la hais !... Comment voulez-vous que je ne la haïsse pas !...

Elle s'arrêta, épuisée par la violence extrême de cette diatribe, une légère sueur froide perlant sur ses tempes.

Vaugrenant prononça avec douceur :

— Vous vous calomniez, Sarah... Vous ne haïssez point cette créature innocente du rôle que le hasard lui a fait prendre dans votre vie d'amoureuse... Vous ne la détestez pas, vous sentez vos devoirs envers elle, puisque vous apercevez une solution au drame actuel où vous vous sacrifieriez à elle.

Elle le regarda hardiment.

— Ah ! ne croyez pas que ce soit par ombre d'affection, par pitié pour elle !... Non, si je mourais pour lui laisser le champ libre, ce serait par défaillance, par lâcheté pour lutter contre le sort acharné sur moi... par soumission envers cette fatalité qui, depuis le début de mes relations avec Serge, s'est toujours dressée entre lui et moi, qui semble ne point vouloir désarmer, malgré mes efforts désespérés, mes victoires répétées... Songez-y !... Pourquoi, ayant rencontré Serge dans les circonstances les plus favorables pour m'inspirer de l'amour pour lui, pourquoi ai-je passé à ses côtés sans le plus petit trouble, sans même une de ces fantaisies passagères qu'en ce temps-là je ne discutais pas avec moi-même... N'est-ce pas quelque génie fatal qui, alors, m'arracha de la voie de bonheur si facile à suivre ?... Et maintenant... alors que je touche au but, que j'adore Serge et qu'il m'aime... qu'il me donne son nom, sa jeunesse, son avenir !... maintenant que nous avons mesuré tous deux le bonheur de demain... voici la fêlure, le bris... tout à l'heure la chute épouvantable !... N'y a-t-il pas là quelque chose d'étrange, de mystérieux, d'implacable !...

Vaugrenant hocha la tête :

— Ne cherchez rien de surnaturel, Sarah, en cette suite de circonstances logiques, dont les détails seuls sont extraordinaires... Vous avez trop orgueilleusement bravé les hommes, leurs conventions, leurs lois — même celles de la nature, pour que tôt ou tard ce mépris des barrières nécessaires, ne soit point cruellement payé par vous... Une âme religieuse nommera châtiment providentiel ce que vous, versant soudainement vers la superstition, vous appelez fatalité, et où

moi, je vois simplement le jeu des conséquences naturelles...

Sarah l'écoutait impatiemment.

— Eh ! que m'importe la cause ou le nom de ce fait...

Le docteur répliqua :

— Il importe ceci que vous ne trouverez la résignation aux souffrances qui vous accablent que si vous reconnaissez que, jusqu'à un certain point elles sont méritées... que si vous admettez que vous pouvez à côté du chemin dangereux, plein de précipices que vous avez suivi, prendre une route peut-être monotone, mais unie et aisée.

Elle l'interrompit :

— Vous revenez toujours au même point... Je dois vivre en me transformant... découvrir des joies dans ce que je dédaigne ou j'ignore actuellement... Il me faut repousser et prendre en horreur tout ce que je considère aujourd'hui comme le seul but de la vie, la seule raison de supporter le poids de l'existence...

Lucien eut une exclamation.

— Mais, Sarah, est-ce que tôt ou tard le jour ne fût pas venu où la nécessité de cette modification de votre être et de votre mentalité s'imposerait?... Il n'y a pas longtemps que vous m'avez dit que vous vous sentiez sur la pente du déclin... vous savez que fatalement, irrévocablement, un instant viendra où votre beauté diminuera, où votre jeunesse... même son apparence, s'échappera de vous... Alors, est-ce que vous ne devrez pas découvrir dans la vie d'autres joies que celles de la passion, d'autre but que l'amour ?... Ce que vous serez obligée de devenir dans quelques années, ne pouvez-vous vous résoudre à l'être immédiatement ?... puisque — dites Dieu, le sort, ou la logique des choses, vous

force à payer votre dette plus tôt que vous ne le supposiez...

Sarah riposta avec véhémence :

— Et qui vous dit que ma volonté ne fut point d'en finir brusquement avec la vie à cette époque où tout ce que j'estime uniquement m'abandonnerait ?... Qui vous dit que je n'aie pas compté les années que je puis posséder encore, intégralement heureuses et triomphales... résolue lors de l'échéance à me précipiter dans le néant avant que celui-ci mette peu à peu sa main glacée et torturante sur moi ? — Avançons, dites-vous, de quelque temps cette période de vieillesse, de chute, de disgrâce ?... Soit !... mais, c'est aussi avancer d'autant la date de ma mort.

Vaugrenant cacha son front dans ses mains.

— Ah ! que vous êtes cruelle ! balbutia-t-il, la voix altérée par une indicible souffrance. Que vous êtes injuste, déraisonnable !... Etre privilégié, gâté, devant qui il faut que tout cède !... même les lois humaines les plus formelles, les plus inéluctables !... Mourir !... vous tuer !... vous n'en avez pas le droit !...

Elle eut un rire de bravade...

— Vraiment ?... et de qui, de quoi suis-je l'esclave ?... Qui a le droit et le pouvoir de me retenir, où je ne me soucie plus de rester ?... Je n'ai reconnu d'autre maître que l'amour... et jamais l'amour ne me défendra la mort avant le déclin, car, il détourne ses regards des vieillards avec horreur et dégoût !...

A voix basse, brisée, Lucien Vaugrenant dit :

— Il y a de cela des années, un caprice vous fit jeter les yeux sur moi... un autre caprice, peu après, me signifia que ce qui me paraissait l'unique bonheur sur terre m'était désormais défendu... Je souffris... Oh ! plus que je ne saurais dire... j'espérai durant un temps,

puis, je compris que tout était bien fini... Alors, comme vous, je pensai que la mort était préférable à la vie sans amour — et je ne pouvais plus songer à l'amour, car vous l'aviez incarné pour moi et vous à jamais envolée, l'amour m'avait également à jamais quitté... Je fis tous mes préparatifs pour mourir... Mais, comme au dedans de moi quelque chose s'insurgeait contre ma volonté, me soufflait une honte de ma décision que je ne pouvais chasser, je résolus de l'ajourner, de la peser, de la retourner, de l'examiner scrupuleusement... comme vous, je disais : « Je n'appartiens à personne ; je ne me dois à qui que ce soit. — Seule la joie que je puis trouver dans l'existence me retient sur terre ; la joie partie, pourquoi rester ? » Eh bien, en y réfléchissant j'ai reconnu que je me trompais... certains êtres ont pour liens terrestres leur affection, leur dévouement, leurs devoirs envers ceux qui les entourent... Ceux qui sont dénués de tout, les solitaires, les abandonnés ont encore le devoir...

Sarah eut un cri d'impatience :

— Le devoir !... mot vide !... mannequin creux, important et ridicule !...

Doucement, Vaugrenant résista :

— Non, Sarah !... c'est vous qui sacrifiez à la banalité courante en niant la réalité du devoir, en bafouant le principal mobile humain... Tant que les hommes existeront, chaque être vivant aura le devoir de demeurer solide à son poste, comme le soldat au champ de bataille. — Sans doute, celui-ci peut dire avec une apparence de raison : « De quelle importance est mon infinie unité, quel tort ferai-je en m'enfuyant et quelle influence a sur le sort d'une bataille la présence ou l'absence d'un seul individu ?... — Mais s'il cède à sa lâcheté, si ses voisins l'imitent, c'est la déroute... Si

vous n'apercevez pas ceux à qui votre existence est nécessaire, dites-vous que, quand même, vous êtes un chaînon de la vie universelle, et que votre devoir impérieux est de ne point rompre avant le temps le cycle dont vous faites partie à votre insu...

Sarah railla acerbement :

— Dans vos pays du nord, votre esprit, je crois, s'est enfoncé dans les brouillards de la rêverie sociale, mon pauvre Lucien !...

Il secoua la tête.

— Précisons, si vous le préférez. — Comment n'apercevez-vous pas le devoir si net qui vous incombe ?... Vous avez mis au monde une enfant, vous lui avez imposé la charge de vivre, de lutter contre les déboires, les difficultés de l'existence, et pour compensation vous ne lui avez jamais apporté le tribut que vous lui deviez d'amour, d'aide, de protection... N'est-il pas juste qu'à présent, vous lui payiez en bloc tout ce que vous lui devez ? Vous avez semé autour de vous par l'amour que vous inspiriez et qui n'était pour vous qu'un jeu éphémère, bien des rancœurs et des douleurs, Sarah... N'est-il pas juste qu'à présent votre cœur se sacrifie ?... Et regardez autour de vous avec la volonté de voir. — Serge Quérésoff vous aime, dites-vous ?... Je le crois... Nul ne peut vous approcher sans subir votre ascendant... mais, croyez-vous que votre union peut lui apporter un bonheur solide, durable ?... Non, vous savez bien que lui aussi, lui comme les autres, tout en le comblant plus que les autres, vous l'immolez à votre ardent égoïsme...

Vous avez compté le peu d'années où vous atteindrez ensemble à une joie complète, presque surhumaine... puis, le jour relativement proche où vous la verrez décroître, vous disparaîtrez... Avez-vous songé que lui,

resterait?... jeune encore lui, et désemparé, sa vie brisée par un amour qui a fait le vide autour de lui et qui ne pouvait être toujours tout pour lui. — Certes, je suis persuadé que jamais auprès de la pure enfant qui l'aime il ne goûterait les ivresses que vous lui ferez connaître, mais elle a aussi des trésors que vous ne possédez point, et un bonheur durable quoique paisible n'est-il pas plus à souhaiter pour un homme que de courtes heures de folie, quelque sublime, quelque extrême soit-elle?...

Si j'ose vous dire tout ceci, Sarah, c'est que je crois que j'ai acheté le droit de vous exprimer tout ce que m'inspire une vie solitaire, occupée par la réflexion... J'ai acheté ce droit en souffrant à cause de vous.., par vous... A moi aussi, alors que j'étais jeune, que j'avais sans doute un avenir heureux devant moi, vous avez désorganisé la vie, en me portant à des sommets inouïs, d'où vous m'avez précipité ensuite sans remords, en une complète insouciance de mes espoirs, de mes rêves, de mes désillusions... Le ciel m'est témoin que je n'ai jamais eu une pensée de colère contre vous... vous n'avez pas entendu une seule plainte vous importuner... Mais, je ne puis m'empêcher de penser que ma souffrance et celle de tant d'autres, vous la devez expier aujourd'hui... non pas en souffrant vous-même stérilement, mais en vous dévouant pour votre dernière victime, ce Serge Quérésoff dont vous tenez dans la main la bonheur et l'existence.

Et croyez-moi, si vous vous engagez résolument dans cette voie de sacrifice, vous vous apercevrez qu'elle n'est pas sans une âpre saveur secrète, qu'à défaut d'autre nectar l'on savoure avec une mélancolique satisfaction...

Le front penché, muette, impénétrable, Sarah avait

écouté ce long monologue de son ancien amant : cette fois, elle n'avait pas perdu une syllabe des paroles de Lucien.

Lorsqu'il s'arrêta, elle releva la tête ; et ses yeux sur ceux du docteur, elle dit, étrangement calme :

— Mais, si ma mort survenait à présent, est-ce que cela n'arrangerait pas tout ?

Il secoua la tête.

— Non, car le désespoir et le remords de Serge seraient immenses... Si vous vous sacrifiez, il faut que cette immolation soit complète... Pour que l'on oublie Sarah, il faut non pas qu'elle disparaisse, mais qu'elle se transforme...

Elle l'interrompit, redevenue fébrile.

— Oh ! assez, je vous comprends !... ne me torturez pas plus longtemps ?... Selon vous, il faut que j'arrache petit à petit l'amour du cœur de Serge... Que je brise volontairement tout ce que j'ai élevé... Ah! quelle est la femme qui pourrait avoir ce courage !

— Vous, Sarah, affirma-t-il tenace.

Elle eut un geste violent, au sens mystérieux et, se dirigeant vers le bureau, elle traca deux missives sur deux feuilles de papier.

Puis, elle revint à Vaugrenant et lui tendit ce qu'elle avait écrit.

— Lisez.

C'étaient deux télégrammes. Le premier, adressé à Serge Quérésoff, disait :

« Des événements imprévus me forcent à ne vous revoir que dans une quinzaine. D'ici là n'essayez pas de me rencontrer, ma porte sera rigoureusement close. Je vous donnerai l'explication de tout ceci d'ici à quelque temps.

« Sarah. »

L'autre, plus inattendu encore pour Vaugrenant, portait le nom d'emprunt d'André Laugier.

« Je sais tout. Venez immédiatement me rejoindre à Paris avec votre fille. Je vous prie de me l'envoyer seule aussitôt arrivée ; je vous verrai ensuite.

« SARAH HOOG. »

Vaugrenant eut un élan :

— Oh! Sarah, puis-je croire que vous m'avez entendu?...

Mais, elle l'éloigna du geste, presque brutalement, l'œil dur, la physionomie sombre.

— Allez, fit-elle, glaciale, laissez-moi seule, j'ai besoin de réfléchir.

XIV

Lorsque Suzanne entra dans le petit salon, une demi-obscurité y régnait, grâce aux tentures lourdes, rabaissées de manière à ne permettre au jour de pénétrer qu'inégalement, par rayées qui laissaient des coins dans une ombre discrète.

Assise précisément en l'une de ces places mystérieuses, Sarah Hoog se leva, prit la jeune fille par la main et la fit asseoir sur un siège en pleine clarté.

Pâle, le visage de Suzanne, nimbé de ses cheveux dorés, semblait celui d'une madone des primitifs.

Sarah se rassit, et subitement, jeta d'une voix ardente :

— Que vous a dit votre père?... Que vous a-t-il appris me concernant?...

Le regard timide de Suzanne chercha vainement la physionomie de son interlocutrice. Elle n'apercevait que les contours du visage de Sarah, et deux trous d'ombre qui étaient les yeux — des yeux qu'elle devinait la dévorer.

— Mon père ne m'a rien dit, madame, prononça-t-elle doucement.

— Vous ne savez rien des causes qui m'ont fait souhaiter cet entretien avec vous ?...

— Non, madame.

— Quelles raisons votre père vous a-t-il données de votre départ subit de Saint-Cassidien ?

— Aucunes, madame.

— Comment votre père vous a-t-il annoncé ce départ? — Excusez-moi de vous interroger ainsi... plus tard, vous verrez que je le dois...

Suzanne répondit avec docilité, sans chercher à comprendre :

— Hier, mon père est venu à moi, l'air très préoccupé... Il m'a dit : « Suzanne, il faut que nous partions immédiatement pour Paris... Peux-tu t'arranger de façon à prendre le train, ce soir ? » — Il était si grave... on aurait dit si angoissé que j'ai senti que je ne devais ni laisser paraître ma surprise, ni surtout le questionner... J'ai simplement répondu « oui »... Ensuite, il m'a quittée précipitamment... J'étais inquiète, il me semblait qu'un grand malheur venait de fondre sur nous...

Au soudain mouvement que fit Sarah, la jeune fille s'arrêta, interdite.

Mais madame Hoog l'encouragea aussitôt, avec calme et autorité.

— Continuez, mon enfant, ces détails m'importent beaucoup...

Suzanne poursuivit :

— Les préparatifs m'ont absorbée toute la journée... Je n'ai pas eu le temps de beaucoup penser... Mais lorsque nous sommes partis, quand nous avons été assis dans le train l'un en face l'autre, inactifs... mon

inquiétude m'a ressaisie... Et je voyais bien qu'il savait que je réfléchissais, que je me tourmentais. — Enfin, je me suis penchée, j'ai pris ses mains je lui ai dit : « Père, où allons-nous ?... Que faisons-nous? » — Il a bien compris que je ne parlais pas de notre direction, de nos actes matériels... mais que je l'interrogeais plus profondément... Son visage s'est attendri, s'est éclairé... il a eu un sourire radieux, et il m'a répondu : « Vers le bonheur, ma chérie... Mais, chut!... Tu sauras bientôt! » — Alors, je n'ai plus questionné... j'ai attendu, tranquille, car je voyais qu'il était heureux.

Courbée, ses mains entrelacées retenant son genou croisé sur l'autre jambe, dans la pose, qui lui était familière de la classique Sapho de Pradier, Sarah Hoog demeura silencieuse durant un temps assez long après que Suzanne eut cessé de parler.

Enfin, elle s'exprima d'une voix lente, basse, un peu hésitante.

— Voulez-vous me permettre de vous questionner?... Voulez-vous me promettre de me répondre en toute sincérité, en tout abandon?... Vous comprenez bien que si je vous parle ainsi, c'est que je suis autorisée à le faire par votre père... Je puis vous certifier qu'il souhaite vivement que vous me donniez votre confiance.

De plus en plus émue par la singularité de cet entretien, Suzanne balbutia :

— Questionnez, madame, j'obéirai à mon père, et je vous répondrai du mieux que je pourrai...

Sarah inclina légèrement la tête en signe d'approbation.

— Bien. — Alors, dites-moi ce que vous savez sur votre mère?

Suzanne était si loin de s'attendre à cette question

qu'elle demeura abasourdie pendant quelques instants.

— Ma mère?... Elle est morte lorsque je suis née... mon père l'aimait profondément, et il ne s'est jamais consolé de sa perte.

— Vous en parle-t-il souvent?...

Suzanne hésita.

— Non.

— Ah!... Alors, comment supposez-vous que votre père la regrette et pense à elle?...

La jeune fille s'anima.

— Oh! madame, quand on est dans l'intimité où nous vivons, père et moi, il y a tant de choses que l'on ne prononce jamais et que l'autre devine!...

— Vraiment? — Et vous, l'aimez-vous, votre mère?...

Suzanne détourna la tête avec un peu d'embarras; puis, ses regards revinrent à madame Hoog, loyaux et pleins de franchise.

— Oui, madame.

— Autant que vous aimez votre père?

Un flot de sang rosit soudain les joues pâles de Suzanne.

Elle se récria :

— Oh! madame!... Comment pourrais-je comparer deux sentiments si différents?... J'aime ma mère morte avec mon esprit, avec mon imagination... J'éprouve pour elle une sorte de pitié pleine de vénération... Tandis que mon père!... Mais, je l'adore de tout mon être, de tout mon cœur et de toute mon âme!... Mon père, qui a tant fait pour moi... qui n'a existé que pour moi et par moi... qui m'a créée et qu'inconsciemment j'ai modelé, moi aussi, par tout ce que je réclamais, j'exigeais de lui... dont la complaisance, l'amour, le dévouement pour sa fille étaient sans bornes... Mon

père, qui a su m'entourer d'une tendresse si absolue, si complète que je n'ai pu regretter ma mère avec cette amertume que cause l'abandon !... Mon père!... mais c'est surtout en pensant à lui, en songeant à sa douleur d'avoir été séparé de celle qu'il aimait, que je puis l'aimer, elle, à cause de lui, à travers de lui !...

Sarah hochait la tête.

— Vous avez raison, dit-elle brièvement. Une mère que son enfant n'a jamais vue n'existe pas, ne saurait exister pour cette enfant !... — D'ailleurs, qui sait si, vivante, et près de vous, elle n'eût pas un peu gâté votre bonheur...

Suzanne protesta.

— Oh ! madame !...

— Je sais ce que je dis. — Quelle qu'eût été votre mère, elle n'eut point égalé votre père... et sa présence eût changé l'atmosphère autour de vous... La tendresse fanatique que votre père vous donna, vous l'eussiez partagée avec elle, vous ne seriez point venue première en son cœur à lui...

Un peu d'angoisse sonna dans l'accent de Suzanne.

— C'est vrai, madame, mais aussi, ma mère vivante, nous eussions été deux pour supporter les soucis que je dois porter seule.

— Quels soucis?... N'avez-vous pas une situation aisée?...

— Je ne parle pas de préoccupations d'argent, madame, mais des craintes trop fondées que me donne la santé de mon père.

— Est-il donc vraiment atteint?

Une douleur intense s'imprima dans les regards, sur tous les traits de la jeune fille ; tandis qu'elle répondait avec accablement :

— Hélas, oui... gravement... irrémédiablement !...

Sarah s'écria, sans songer à la portée de ses paroles :

— Les médecins le condamnent-ils?

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle en perçut la cruauté dans le visage décomposé de Suzanne qui, courbant le front, laissa tomber :

— Je ne veux pas les croire, madame.

D'un geste spontané, Sarah saisit la main de la jeune fille.

— Pardon!...

Des larmes qu'elle ne pouvait contenir jaillissaient des yeux de Suzanne.

— Ah! fit-elle d'une voix étouffée, c'est que mon père a toujours été tout pour moi dans la vie!...

Déjà le mouvement affectueux de Sarah se dissipait; elle dit avec une certaine rudesse :

— Il fut peut-être tout... mais il ne sera pas toujours tout pour vous... Vous aimerez, vous vous marierez, et alors votre tendresse filiale passera au second plan dans votre existence...

A cette évocation d'avenir, qui faisait surgir Serge entre elles, l'émotion de Suzanne changea d'orientation. En elle aussi, l'attendrissement s'évanouit. Elle se rappela les confidences de son fiancé, ses propres souffrances.

En un instant, les deux femmes se firent face, redevenues rivales.

Les narines frémissantes, orgueilleuse, Suzanne lança :

— J'ai, madame, le cœur assez large pour aimer un époux, si jamais je me marie, et néanmoins garder à mon père sa même place!...

Sarah s'était dressée, souple et tragique comme un fauve qu'inquiète un ennemi ou que tourmente la faim.

— Aimer!... est-ce qu'on sait ce que c'est que d'aimer à votre âge! s'écria-t-elle avec une violence contenue.

La jeune fille jeta, la voix vibrante :

— Oui, madame, car j'ai déjà souffert, craint et pardonné!...

Sarah revint sur elle.

— Vous? dit-elle d'une voix profonde et menaçante.

En ce moment, si, d'un geste, elle eût pu anéantir la frêle créature qu'elle avait devant elle, elle eût fait ce geste sans hésiter.

Son attitude, son visage maintenant en pleine lumière, furent si terribles que l'assurance de Suzanne s'envola.

Elle se renversa en arrière, envahie d'une crainte obscure, presque superstitieuse.

— Madame! gémit-elle plaintivement.

Son accent rappela Sarah Hoog à elle, à ses projets, à ses résolutions...

Quoi!... C'était ainsi qu'elle tenait les engagements pris envers elle-même?...

Elle se rassit, replongeant dans l'ombre qui dérobait l'altération de ses traits.

— N'ayez pas peur de moi, dit-elle, d'un ton apaisé, car je vous jure que je ne vous veux aucun mal et qu'au contraire, je souhaiterais ardemment vous aimer... Vous aimer ne serait-ce qu'un peu de cet amour dévoué, absolu qu'éprouve votre père à votre égard...

La jeune fille restant silencieuse, incertaine, moins prompte que Sarah à calmer le tumulte de son cœur, l'autre continua :

— Vous avez répondu tout à l'heure à des questions touchant les préoccupations les plus intimes de votre

âme... il est juste que je vous parle de moi, maintenant, que vous me connaissiez un peu...

Avec lenteur, elle détailla, cherchant des termes précis et qui pourtant ne pussent choquer l'âme blanche qu'elle avait devant elle :

— Ma vie a été bien différente de la vôtre, mon enfant... Orpheline de père et de mère, je n'ai connu, moi, aucune tendresse dévouée à mes côtés... personne ne s'est attaché à développer mon cœur. — J'ai été élevée, ou plutôt j'ai grandi près d'un oncle, un original, un artiste... surtout un égoïste qui avait ses heures de bonté, mais qui m'aimait ni plus ni moins qu'il aimait le gros chien danois, son favori, avec lequel je posais pour inspirer le maître...

Aussi loin que je me souviens, j'étais belle... Non point jolie et charmante comme vous, Suzanne, mais de cette beauté qui trouble les hommes, les rend fous, exaspère les pires instincts des mauvais, désespère et détraque les cœurs délicats... Enfant encore, je constatais un pouvoir que je n'avais ni souhaité, ni prémédité, ni cherché... Pourtant, j'en jouissais, avec orgueil, avec une cruauté instinctive... Avant seize ans, j'ai joué avec des cœurs d'hommes comme certaines petites filles s'amusent de leurs jouets : les brisant systématiquement...

Étais-je mauvaise ?... je ne crois pas... Le flot d'hommages qui montait autour de moi contenait bien des impuretés... Je distinguais celles-là... cela me rendait impitoyable... parfois injuste... Je ne savais point discerner les nuances des divers amours qui se pressaient autour de moi... et je frappais sur tous, indistinctement...

Elle s'arrêta pendant quelques secondes, et, dans l'attention anxieuse, grandissante, de Suzanne, elle reprit :

— Je frôlai le cœur le plus exquis, le plus admirable qui peut-être existât en ce monde... Comment faire comprendre à votre jeune âme tendre, Suzanne, que cet amour, j'en bus l'arome, je le goûtai sans être subjuguée, vaincue par lui... Comment faire pressentir à votre pureté que j'acceptai la passion de cet homme, le don de sa vie... et que pourtant, je repoussai toute entrave, tout lien venant de lui?...

Elle baissa, jusqu'au murmure, sa voix qui graduellement s'était assourdie.

— Comment vous dire que, sans être mariée, je fus néanmoins sa femme... que sans être épouse, je devins mère?...

Les paupières baissées, un vif coloris monté à ses joues, Suzanne prononça avec une simplicité émue :

— Je vous comprends, madame... car, ma mère aussi ne fut point l'épouse de mon père, et je suis née en dehors du mariage...

— Quoi? s'écria Sarah frappée, votre père vous a dit?...

— Oui, madame.

— Et malgré la faute de votre mère, vous l'aimez?...

Doucement, Suzanne déclara :

— Comment ne l'aimerais-je pas, ne la respecterais-je pas, puisque mon père l'aimait et la respectait?... C'est lui qui me l'a fait connaître, et je lui sais gré de m'avoir tout dit, courageusement.

Une grande onde d'émotion, telle qu'une houle, traversait Sarah. Elle eut un cri d'angoisse sincère :

— Ah! volontairement ou inconsciemment, votre père ne vous a pas tout révélé sur votre mère!... Sans quoi vous la jugeriez plus sévèrement!...

Bouleversée par l'accent de Sarah plus encore que par ses paroles, Suzanne se dressa :

— Madame !... Vous avez connu ma mère, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle d'un ton de supplication déchirante. Ah ! si cela est, et si vous avez du mal à m'en dire, taisez-vous, je vous en conjure !...

D'un geste inopiné, à la fois charmeur et despotique, Sarah enveloppa la jeune fille de ses bras, l'attira, la força à s'asseoir sur le canapé, près d'elle.

— Mettez-vous là, écoutez-moi !... Oui, Suzanne, vous avez deviné, j'ai connu votre mère...

Elle s'interrompit, et, ses lèvres dans le cou de la jeune fille éperdue, comme dans une caresse brûlante, elle murmura :

— Ou plutôt, non, assez de mensonges... Écoute-moi... Tu es ma fille... Entends-tu?... Ma fille à moi, Sarah Hoog... Ta mère n'est pas morte ainsi que ton père te le laissait pieusement croire... Ta mère vivait, loin de toi, égoïstement, se contentant de te savoir au chaud giron paternel. Ta mère, ma pauvre enfant, elle est là, le hasard l'a fait se jeter sur ta voie, et elle a été bien près de te voler ta part de vie, ton bonheur...

Mais, écoute, je te le promets, je me suis ressaisie à temps... J'ai compris... Je suis résolue au sacrifice. Je n'apparaîtrai dans ton existence que pour aplanir ton chemin et disparaître, te laissant heureuse...

Muette, affolée, Suzanne écoutait, presque sans comprendre le sens des paroles prononcées.

— Ma mère, vous ! jeta-t-elle enfin, avec plus d'horreur involontaire que de joie instinctive.

Sarah distingua l'effroi et la répulsion que sa déclaration mettait dans l'âme de sa fille — de la fiancée de Serge. — Elle se redressa, un sourire fanatique aux lèvres.

— Ne me repousse pas... n'aie pas peur de moi... car, je te le jure, celle qui pouvait... qui *pourrait* te

faire tant de mal est désarmée, n'est plus ton ennemie... Elle te veut aimée, triomphante... pour te laisser la place, elle s'effacera...

Debout, s'arrachant à l'étreinte de madame Hoog, Suzanne recula, portant les mains à son front.

— Mon Dieu, est-ce que tout cela est réel? balbutia-t-elle.

Elle avait l'impression qu'un cauchemar s'était emparé d'elle, qu'elle rêvait, que tout à l'heure elle allait se réveiller...

Sa mère !...

Cette femme, celle que Serge Quérésoff aimait, dont il ne pouvait se détacher, était sa mère !... Était-ce possible?... Il lui semblait que ce mot de mère était violemment dépouillé de tout ce qu'auparavant elle lui trouvait de doux, de mystérieux et de respectable !...

Sa mère !... Ah ! oui, certes, elle l'aimait autrefois, alors qu'elle l'apercevait telle que l'avait évoquée l'amour confiant et aveugle de son père... Elle aimait une douce et vague image, demi-estompée, qui n'avait rien de commun avec celle qui, à présent, se dressait devant elle.

Comment appeler cette femme du nom de mère, alors que, brûlée de honte et de jalousie, martyrisée en son âme de fille et d'amante, elle se rappelait les aveux de Serge, toute l'histoire de ce passé qui pesait si lourdement sur lui, qui envahissait jusqu'au présent, menaçait même le futur !...

Et, cette révolte, cette souffrance devinrent si fortes qu'au geste de Sarah pour la reprendre, elle eut un cri :

— Ah ! ne me touchez pas !

Cette fois, l'autre tressaillit tout entière, blessée à vif.

— Ah ! comme je te fais horreur ! dit-elle reculant, blêmie.

Et, se laissant tomber sur le canapé, le coude écrasant les coussins, elle appuya son front dans sa main, sentant toute sa vie l'accabler en cette minute suprême.

Mais, apercevant alors un geste de remords, une compassion en Suzanne, elle eut un sourire amer :

— Non, pas d'apitoiement puéril et superficiel !... Cela ne serait digne ni de toi ni de moi... D'ailleurs, il est probable que tu ne pénètres point le sentiment qui vient de m'envahir... Sans doute, en ta morale étroite, resserrée, de jeune bourgeoise qui n'est jamais sortie du nid chaud et douillet, tu me juges une grande pécheresse, tu supposes que je succombe sous le poids de mes fautes... Hélas, ma pauvre petite, pour avoir honte devant l'humanité, il faudrait ne pas la connaître !... Non, si j'ai souffert tout à l'heure de ton mouvement de répulsion, d'autant plus cruel qu'il était involontaire, c'est parce que j'ai reconnu tout à coup qu'aucun de mes sacrifices de l'heure actuelle ne sera apprécié, et que je me serai torturée, martyrisée en vain... sans même être certaine de faire le bonheur de ceux pour qui je meurs... sans obtenir d'eux un merci, ni même une lueur de compréhension et de gratitude !...

Les joues empourprées, Suzanne laissa échapper le cri de son cœur meurtri :

— En effet, nous ne nous comprenons pas !... Car, je ne sais quel sacrifice vous me faites, madame, alors que je connais trop les blessures que vous avez causées !...

— Madame ! répéta Sarah avec violence. Tu m'appelles madame après ce que je t'ai dit !...

La jeune fille jeta non moins vivement :

— Et, pourquoi vous nommerais-je autrement?... Comment pourrais-je appeler ma mère celle qui m'a été jusqu'à ce jour étrangère, et qui se révèle à moi en des circonstances, sous un jour aussi odieux !... Est-ce que je puis oublier que je vous ai crainte, haïe, madame?... Est-ce que je puis effacer de mon souvenir que vous êtes celle qui a déchiré le cœur de l'homme qui venait à elle en un élan sincère ; puis, qui s'est plue à le reprendre quand il était mon fiancé, à détruire l'œuvre de guérison que j'avais à peu près accomplie, à le rejeter dans l'enfer d'où mon affection l'avait retiré!... Ah! tout ceci est abominable, madame, car vous n'aviez même pas l'excuse de la jalousie... Vous n'aimiez pas, vous n'avez jamais aimé Serge!... Vous ne pouvez et vous ne savez pas aimer!...

Debout, droite, s'érigeant en statue orgueilleuse et tragique, en son vêtement flottant de mousseline de soie noire qui épousait ses formes superbes, Sarah Hoog eut un rire éperdu de douleur.

— Je n'aimais pas, pauvre folle!... Enfant!... Ce sont tes dix-sept ans d'ignorante qui osent parler de ce qui est et de ce qui n'est pas de l'amour!... Ah! vis de ma vie, jouis des triomphes inouïs qui ont escorté mes pas... puis envisage l'abîme de la vieillesse... et dis-toi que rien... rien au monde ne peut arrêter ta course vers ses bords... que bientôt ce sera la chute sans remède, sans lutte possible... Et là, là!... à mi-chemin vers le néant!... rencontre le premier homme que tu aies aimé... le premier, entends-tu!... qui fasse vibrer en toi des cordes inertes jusque-là... qui remue en toi des sentiments, des douleurs, des joies inconnues... Oui, rencontre-le, celui-là, l'unique, l'inespéré, l'inattendu... le Dieu quand on croyait le ciel vide... Et cela,

mon Dieu, cela !... alors que le temps de l'aimer, d'être aimée de lui est mesuré... non pas dans le court espace d'une vie humaine... mais dans la minute brève du dernier éclat d'une étincelle qui, encore brillante, est déjà condamnée, morte... Oui, vis ma vie, ressens ce que je ressens, souffre mes intolérables angoisses, bois à même ma coupe de fiel... Aie mon âge, mon passé, mon avenir déjà brisé et qu'il faut que j'achève de détruire avant même que n'ait sonné l'heure du destin... Quitte ta fragile enveloppe... sois moi... et tu sauras ce que c'est que l'amour !... l'amour cruel, meurtrier... l'amour qui frappe, déchire, ravage et tue !...

Bouleversée par cette explosion, terrifiée par la silhouette incroyable de passion et de souffrance qui venait de se dresser devant ses yeux d'innocente, Suzanne demeurait immobile, sans voix, sans geste, la pensée paralysée, les sens chavirés.

Sarah aperçut son trouble.

Et, brusquement, le souffle d'émotion qui avait déjà apparu en elle la traversa, brûlant et irrésistible.

— Pauvre petite, je t'effraie ! s'écria-t-elle d'une voix changée, féminine, presque maternelle.

Suzanne tressaillit, eut un geste, et, reculant, vint s'abattre sur un siège.

— Ah ! que nous sommes malheureuses ! balbutia-t-elle, soudain submergée par les pleurs.

D'un mouvement souple, Sarah s'assit à ses côtés et l'enlaça, sans que cette fois la jeune fille opposât la moindre résistance à sa volonté. Au contraire, cédant à l'impulsion que lui suggérait l'étreinte de sa mère, Suzanne renversa sa tête et l'appuya sur la poitrine de celle qui la pressait contre elle avec une soudaine tendresse épurée, sincère et spontanée.

— Pauvre, pauvre enfant! répétait Sarah, surprise de la foule de sentiments étrangers qui se précipitaient en elle.

Pour la première fois dans sa vie une créature, sa douleur, ses déceptions, son désespoir l'intéressaient, la frappaient, la touchaient un peu comme ses propres souffrances.

Et, pour la première fois aussi, Suzanne comprit la douceur d'une caresse de femme, la différence de l'étreinte maternelle avec celle du père, si passionnément dévoué soit-il.

En un élan involontaire, son cœur alla à celle qu'elle détestait un instant auparavant.

Elle balbutia :

— Pardon... Oh! pardon!...

Les lèvres de Sarah se posèrent, tendres et chastes, sur le doux visage de la jeune fille qui s'abandonnait, vaincue, les paupières closes sur des larmes qui malgré son effort s'échappaient et roulaient sur ses joues.

Sarah la contemplait avec un attendrissement croissant, où se mêlait une sorte de respect étonné...

— Ma fille, répéta-t-elle à plusieurs reprises, très bas, comme s'accoutumant au sens profond de ces mots qui jusqu'alors n'avaient rien fait vibrer en elle.

Enfin, d'un mouchoir de batiste, elle essuya les yeux de Suzanne, et, la repoussant légèrement, elle la mit debout.

— Suzanne, dit-elle d'une voix grave, aux inflexions affectueuses, il est temps que vous retourniez près de votre père...

L'âme encore tout en désordre, la jeune fille balbutia :

— Mon père?... Mon Dieu, que lui dirai-je?...

La voix de Sarah trembla un peu :

— Si vous voulez le rendre heureux, mon enfant, dites-lui que vous pensez pouvoir m'aimer un peu, un jour...

Suzanne eut un cri spontané :

— Je le lui dirai, madame, parce que je le pense !...

Sarah sourit légèrement, sans relever ce terme de « madame » que, cette fois, la jeune fille avait prononcé sans aucune amertume.

— Le vœu le plus cher de votre père, Suzanne, est que j'accepte son nom... C'est dans le but de se rapprocher de moi, d'obtenir mon consentement à ce projet qu'il est venu à Saint-Cassidien, qu'il vous y a amenée et qu'il a fait en sorte que nous nous rencontrions.. Le temps et la maladie l'ont tellement changé que je n'ai pas reconnu en lui celui que j'aimais autrefois... mais, tout s'est enfin découvert... et je viens vous demander à vous, Suzanne, si je peux, si je dois accorder ce bonheur à un mourant...

Très pâle, les yeux brillants, Suzanne balbutia :

— Quoi, vous consentiriez ?

Sarah alla bravement au fond de sa pensée :

— J'accepterais un lien qui vous rendrait votre fiancé de façon irrévocable, oui, Suzanne, j'y suis décidée.

La jeune fille frémit tout entière ; et, avec un accent d'angoisse inexprimable, elle s'écria :

— Mais, mon père ?...

— Votre père n'a jamais rien su, ne saura jamais rien des drames qui ont failli avoir lieu... Ne vous illusionnez pas, ma pauvre enfant... votre père se meurt... il ne s'agit plus que de dorer ses derniers instants... par n'importe quels leurres...

Suzanne poussa un gémissement :

— Mon Dieu, est-ce vrai ?... Est-ce que réellement je ne pourrai le garder encore ?...

Sarah lui prit la main, les yeux attachés sur elle, avec une expression profonde :

— Oui, il s'en va... et notre devoir est de lui permettre de s'éteindre paisible et rassuré, son rêve contenté... ses illusions caressées, entretenues...

De nouveau, les larmes inondaient le visage de la jeune fille.

— Oui, oui ! bégaya-t-elle, vous avez raison !...

Sarah reprit :

— Voici donc la conduite que nous devons tenir et que nous tiendrons. Retournez près de votre père... Dites-lui que je vous ai tout appris, et que vous serez heureuse de me voir à votre foyer... Apprenez-lui que moi-même je consens à l'union qu'il souhaite... Dites-lui que je l'attends demain ici...

Elle eut un cri de douleur :

— En aura-t-il la force ?... Ces émotions dernières... le voyage précipité l'ont épuisé... il est au lit... un docteur est venu ce matin... et ce n'est que lorsqu'on m'a assurée qu'il n'y avait pas de danger immédiat que je me suis résignée à le quitter pour venir vous trouver...

— J'irai donc, se hâta de dire Sarah. Et je tâcherai que nos explications ne le troublent pas trop... Sans doute, on abrégera les formalités et notre lien sera légalisé à bref délai... Je vous jure, Suzanne, que jusqu'à sa dernière heure, je m'efforcerai de racheter les souffrances que je lui ai causées... et, quant à vous, j'assurerai également votre bonheur...

Suzanne eut un tressaillement et fit un geste de souffrance.

Sarah n'insista pas.

— Allez, mon enfant... et annoncez ma visite à votre père...

Timidement, la jeune fille approcha :

— Ne m'embrasserez-vous pas... ma mère ? fit-elle avec un peu d'hésitation.

Sarah sourit avec tristesse, prit les mains de Suzanne et déposa un long baiser sur son front.

— Va, dit-elle en se détournant.

La jeune fille sortit en silence, profondément troublée.

XV

Suzanne ayant disparu, Sarah resta une minute plongée dans une rêverie absorbante, soupira et passa dans sa chambre à coucher.

C'était une vaste pièce, opulente et sévère, aux meubles renaissance en ébène et marqueterie, aux tentures de velours grenat enrichies de broderies anciennes aux ors ternis par le temps.

Un des plus beaux marbres d'Hermann Sloog, représentant Sarah encore fillette, en bohémienne déguenillée, dansant, se détachait, d'un blanc intense, sur les fonds sombres des entours.

Mais, la statuaire s'arrêta soudain, les yeux fixes, un pli de souci au front.

Soulevant une draperie, Luigi Everto venait d'entrer dans la chambre.

Il possédait une clef de l'hôtel et un passe-partout des appartements intimes de Sarah.

Elle jeta, d'une voix menaçante :

— Que venez-vous faire ici ?...

L'Italien haussa les épaules ; d'un coup de pied il

tourna un des larges fauteuils massifs et s'y installa, provocant :

— Vous étonnez-vous vraiment de me voir, ma chère ?... Il ne m'arrive pas souvent d'être dupé, même par vous... mais quand cela est, il n'est pas surprenant que je me rebiffe !...

Elle s'assit en face de lui droite, les deux mains sur les bras du fauteuil, ainsi qu'une reine altière et courroucée sur son trône de justice.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire !...

Il sourit.

— Oh ! inutile de prendre avec moi de ces airs, Sarah, nous sommes de trop vieux amis, de trop anciens complices pour que vous puissiez m'intimider...

— Je vous répète, fit-elle avec irritation, que je ne comprends pas ce que vous entendez... expliquez-vous...

— Je viens ici pour cela !...

Et, avec une violence contenue :

— Nous avions fait un marché... vous me donniez la fille et vous repreniez le Russe... Or, vous vous apercevez que vous pouvez vous passer de moi, et vous me lâchez... Mieux que cela, vous me bernez !... Vous m'envoyez courtiser une vieille farceuse, vous me donnez le ridicule de l'enlever. Puis non contente de cela, vous disparaissez avec vos amours, et vous me privez de ma dernière chance en vous faisant suivre par cette jeune fille. Oh ! ne niez pas !... J'ai ma police, et je sais que c'est au reçu d'une dépêche signée de vous, les mandant ici en toute hâte, que cet imbécile de Gaudin est parti quitte à en crever en route, emmenant Suzanne !... — J'ai fait le voyage dans le même train qu'eux, sans qu'ils s'en doutent...

Pendant qu'il parlait, Sarah réfléchissait ardûment, sa colère tout à fait tombée.

Comment délivrer Suzanne de la persécution de cet homme ?

Pas un instant elle ne songea à lui révéler la vérité. Elle connaissait trop le cynisme, l'amoralité absolue de l'Italien, sa façon de fourbe de n'admettre jamais que ce qui servait ses intérêts, ses passions ou ses caprices.

Jamais Everto ne reconnaîtrait une paternité qui lui enlèverait une proie ardemment désirée. Du reste, il y avait de toutes façons danger de lui permettre une affreuse vengeance auprès de Suzanne et du malheureux Laugier...

André devait mourir avec la persuasion que Suzanne était bien sa chair; la jeune fille ne devait jamais savoir que celui qui avait été sa seule famille, son seul refuge, lui était en réalité étranger par le sang...

Or, trois êtres vivants seuls savaient la vérité: Luigi, le docteur Vaugrenant et Sarah.

Elle était certaine de la discrétion du docteur, il ne fallait donc craindre que la fureur d'Everto.

Le plus sûr était qu'il ignorât toujours qu'Albert Gaudin et André Laugier n'étaient qu'une seule et même personne, que Suzanne fût la fille de Sarah.

En somme, il ne s'agissait de sauvegarder la jeune fille que jusqu'à son mariage avec Serge Quérésoff... Après, l'Italien trouverait à qui parler... et il n'était pas homme à se mesurer avec un mari énergique et clairvoyant.

Le mariage de Serge !...

Sarah en était arrivée à considérer ce fait avec calme... une métamorphose inouïe s'était faite en elle depuis sa conversation avec Vaugrenant.

Et ce changement était venu de sa volonté bien arrêtée de disparaître.

Son parti pris, elle s'était trouvée subitement trans-

portée dans l'état d'âme du condamné à mort qui accepte son sort et s'y résigne.

Elle avait l'extraordinaire détachement du voyageur qui part pour ne plus revenir...

Elle ne souffrait presque plus ; sa sensibilité s'anesthésiant au contact permanent de cette pensée du peu de durée que pouvait avoir cette souffrance...

Déjà, elle se sentait dans la vie comme une sorte de spectateur, son rôle résigné ; et elle regardait les autres avec le désenchantement de ceux qui s'en vont...

Elle interrompit donc avec calme les reproches de Luigi, dont elle n'avait pas entendu la moitié des paroles.

— Je ne suis pour rien dans la scène grotesque que vous a jouée cette petite Saint-Vidal, déclara-t-elle. Vous avez laissé Charlotte coqueter avec vous, elle a cru pouvoir vous capturer et c'est à mon insu, ayant surpris nos projets, qu'elle s'est substituée à Suzanne le soir du bal.

Cette déclaration nette déconcerta quelque peu Everto.

— Mais, alors...

Sarah l'interrompit :

— D'ailleurs, je ne nie pas que j'ai été enchantée du résultat de cette supercherie que j'ignorais... Vous avez vu que j'accourais pour sauver celle que je croyais tombée entre vos mains... Vous m'aviez, ce soir-là, arraché mon consentement à ce guet-apens et j'en avais un regret amer...

Luigi ricana :

— Vraiment ?... Comme vous êtes devenue sensible, Sarah !...

Elle hocha la tête gravement :

— En effet, Luigi... Et ce que je vais vous dire vous surprendra bien plus encore...

Il jeta avec vivacité :

— Vous renoncez au Russe ?... Vous le rendez à sa fiancée ?

Elle fit un signe affirmatif :

— Oui.

L'autre eut un éclat de rire fébrile :

— C'est vrai ?

— Parfaitement vrai.

— Vous ne vous moquez pas de moi ?

— En ai-je l'air ?

Il se leva d'un bond et se mit à arpenter la pièce avec agitation.

— Allons, s'écria-t-il tout à coup, il n'y a que deux raisons pour expliquer cette lubie !

Une ombre de curiosité passa dans les yeux de Sarah qui sonda la physionomie de l'Italien...

— Quelles raisons imaginez-vous, Luigi ?...

Il se planta devant elle, la dévisageant, et cynique :

— Eh bien, ou une subite tare de vieillesse vous est venue, paralysant votre confiance orgueilleuse en vous-même, ou alors, le Quérésoff est devenu votre amant et n'a pas satisfait votre attente !...

Un fugitif sourire passa sur les traits de Sarah sans les éclairer.

Elle eut un haussement d'épaules, se leva lentement, fit quelques pas vers les hautes glaces d'un meuble à trois larges pans, et, d'un geste superbe, se dépouilla du vêtement flottant qui l'enveloppait, arrachant jusqu'à la chemise en forme de péplum antique, faite de mousseline de soie rose transparente qui ne voilait qu'à demi ses belles formes de statue.

Alors, nue, les bras relevés, croisés derrière sa tête qui s'y appuya, un peu renversée, son regard coulant

sous la frange épaisse des cils noirs baissés, elle demanda, railleuse et audacieuse :

— Suis-je devenue si laide que je n'ose plus avoir d'amant, Luigi ?

Il ne répondit pas tout de suite, ses regards s'attardant sur ce beau corps ambré, aux proportions impeccables, à la vie amoureuse si intense, qui lui rappelait tant de voluptés rares...

Enfin, il se détourna, un tressaillement passant sur sa face sensuelle de forban.

Et il essaya de parler avec un détachement ironique :

— Remarquez, Sarah, que c'était une première hypothèse... reste l'autre...

Sarah dénoua ses bras, et prenant dans une armoire un de ses vêtements favoris, une longue houppelande demi-ajustée de velours sombre entièrement doublée de fourrure blanche, elle en couvrit sa nudité et vint se jeter sur une chaise-longue.

— L'autre hypothèse, fit-elle d'un ton bref, c'est que Serge, comme amant, m'ait déçu ?...

Everto s'approcha, l'interrogeant profondément du regard.

— Me suis-je trompé ?

Elle affecta de réprimer un sourire.

— Absolument... Quérésoff n'est pas mon amant, ne l'a jamais été et ne le sera jamais.

L'Italien s'assit sur le meuble auprès d'elle.

— Qu'y a-t-il de mensonge là-dedans ?...

Elle eut un rire inquiétant.

— Aucun, Luigi !...

Son ancien amant l'enlaça.

— Alors, pourquoi renoncez-vous à lui ?... Car, vous m'avez bien dit que vous y renonciez ?...

Elle hocha la tête affirmativement, une gravité répandue sur ses traits.

— Ne revenons plus là-dessus, Everto... Que ce soit pour une raison ou pour une autre... je ne souhaite plus Serge ni pour amant ni pour mari... Je désire qu'il épouse la jeune fille à laquelle il est fiancé... et ceci est ma volonté irrévocable...

Un nouvel accès de rage gagna l'Italien ; d'un bond il fut sur ses pieds.

— Allons, tout cela est de la folie ! cria-t-il d'une voix rauque. Et vous oubliez ceci, c'est que, pour me mettre en travers de vos caprices inattendus, j'ai deux motifs également forts !...

— Qui sont?...

— D'abord, que vous disposez d'une femme que je veux... Ensuite, que vous repoussez une situation, une fortune que je n'admettrai pas que vous dédaigniez !...

Sarah eut un long rire sarcastique.

— Mais, mon pauvre Luigi, à quels droits peux-tu prétendre sur cette enfant... et à quel propos t'immisces-tu dans mes affaires d'argent ?...

Il cria, exaspéré :

— Que me parles-tu de droits, de lois et de conventions, toi, Sarah !... Est-ce qu'entre nous de pareilles insanités ont cours?... Depuis vingt ans que nous agissons de concert, que nous nous sommes livrés l'un à l'autre corps et âme, est-ce que nous n'avons pas cent fois déclaré et mis en action ce principe que tout ce que nous désirons doit nous être acquis, que nous n'admettons aucun obstacle dans la voie qu'il nous plaît de suivre — et dans un autre ordre d'idées, est-ce que notre bien n'a pas toujours été commun... mon industrie mise au service de tes talents?... Si tu peux me demander où je végéterais si ton oncle et toi ne

m'aviez mis le pied à l'étrier, je suis en droit de te poser cette question : serais-tu sur le piédestal où tu te trouves actuellement sans moi et sans mes efforts constants?... Je me mêle de tes affaires d'argent, je prétends conduire ta destinée, certes!... Car, tu es ainsi qu'avec tous les atouts en main un caprice te fera insoucieusement gâcher la partie la plus belle et la plus sûre!... Laissons de côté mon intérêt passionnel, ne parlons plus de cette petite fille... Il reste toujours ceci que tu ne dois pas refuser d'épouser le Quérésoff... qui, épris comme il est et riche à millions, est une occasion inespérée pour toi!...

Sarah l'écoutait avec une nonchalance, un détachement grandissants.

— Laisse-moi te dire un seul mot, dit-elle sérieuse. Au cas où Serge serait devenu mon mari... j'abandonnais à jamais la sculpture... je me défaisais de tout ce que je possède en France, et nous partions nous enfermer dans une terre de Russie d'où jamais nous ne serions sortis...

Everto ricana :

— Allons donc, toi!... avec ton amour effréné du luxe... de la vie à outrance... ton besoin de jouissances orgueilleuses!...

Elle fit un geste :

— Ah! Luigi, tu ne connais plus mon âme!... Si mon corps a gardé son apparence d'autrefois... mon cœur n'a plus rien... rien de ce qui y germait...

Il revint à elle, l'interrogeant avidement des yeux.

— Mais enfin, ce projet... s'il te souriait vraiment, pourquoi l'abandonner? Pourquoi maintenant y renoncer?...

Elle hocha la tête, et avec une douceur indifférente qui n'était qu'à moitié feinte, elle prononça :

— Parce que cela aussi... ce rêve romanesque et passionné... ne me tente plus... que rien, au monde, ne me semble plus mériter l'ombre d'un désir, la fatigue d'un geste, la nausée d'un vouloir...

Un instant interdit par cette déclaration, Everto se révolta bientôt.

— Voyons, ce n'est pas possible !... Ce n'est pas vous qui pensez ainsi !... Vous, Sarah, que naguère j'ai vue frémissante, passionnée, affamée de volupté, de sensations, de vie plus encore que dans votre première jeunesse !...

Elle haussa les épaules :

— A quoi sert de dire : « vous étiez ainsi hier » — quand on est au lendemain...

Il triompha.

— Mais le présent aura un lendemain aussi !... Et alors, quelle Sarah renaîtra ?...

Elle secoua la tête.

— Je ne changerai plus... Ne voyez-vous pas que j'ai réalisé la saveur du néant ?... C'est un goût, un vice, si vous voulez, dont on ne se débarrasse plus...

Un accablement venait à l'homme.

— Ah ! Sarah, je ne sais vraiment plus que penser !...

Elle suivait distraitement ses mouvements de félin luttant contre le piège qui a vaincu sa finesse.

— Pourquoi ne pas admettre tout simplement ce que je vous dis ?... Un ressort moral s'est brisé en moi, peu en importe la cause... Je n'ai plus ni soif de gloire, ni de convoitises de richesse, ni de souhaits de volupté... Celui que j'aimais passionnément hier, m'est étranger aujourd'hui... la vie n'a plus aucune valeur pour moi... Je suis lasse... et je n'aspire plus qu'au repos...

Il s'arrêta devant elle subitement frappé d'une idée.

— Sarah, fit-il avec un trouble singulier, tu veux mourir, avoue-le?

Elle leva lentement les yeux sur celui auquel elle avait rarement caché quelque chose de son être, de ses passions, de ses impulsions... de ses crimes psychologiques.

— Oui.

Il resta muet, assommé, car il ne pouvait s'y tromper, c'était bien là la pensée secrète de cette femme, et il sentait sa décision irrévocable, inébranlable.

Le front courbé, étourdi, il vint s'asseoir en face d'elle et demeura affaissé, plongé en des réflexions ardues, durant un temps très long.

Elle !... Elle !... C'était elle qui lui ferait défaut... elle qui faiblissait la première et se dérobait!... Elle qui voulait disparaître et l'abandonner, seul dans la vie !...

L'âme de cet homme était complexe et étrange — et bien plus étrange et complexe était aussi l'amour qui le liait à Sarah... Amour où se mélangeaient les sentiments les plus vils, les intérêts, les égoïsmes les plus grossiers, à un fanatisme bizarre, à un besoin sauvage, instinctif d'une idole qu'il craignait et voulait dominer, d'une complice, d'une sœur pareille dans les audaces, la sensualité et le cynisme.

Enfin, il releva les yeux sur elle, et d'une voix émue, où reparaissait la caresse des inflexions de l'adolescent d'autrefois, il prononça :

— Tu veux me quitter... me laisser seul ?...

Elle eut un lent mouvement des épaules, et avec une franchise glacée :

— Comment pourrais-tu me retenir, toi... alors que lui n'est pas assez fort pour me garder !...

Pour la première fois de sa vie, il eut un tressaillement jaloux.

— Ah ! Comme tu l'as aimé, celui-là !...

Elle acquiesça :

— Tu dis vrai... Je l'ai aimé... c'est le seul être que j'aie aimé... Mais les cadavres n'aiment plus, et je te dis que je suis déjà morte...

Il eut un cri d'angoisse :

— Ah ! voyons, tout ceci est un cauchemar, réveille-moi, réveille-toi !...

Elle parla, persuasive, la voix douce :

— Ecoute-moi, je voudrais te convaincre... Tous deux, nous avons marché dans la vie en lutteurs... satisfaisant tous nos désirs, tous nos caprices, sans regarder ce que nous foulions aux pieds, sans nous occuper du sang et des larmes qui coulaient... Je ne regrette rien... mais je suis arrivée à reconnaître que tout a un terme et que nous sommes parvenus à l'échéance... à la déchéance fatale, si tu veux... il n'est pas d'exemple qu'un tyran ait poussé son empire très loin... on l'assassine, il se tue ou il abdique. — Moi, je ne pourrais abdiquer, et comme j'ai buté contre quelque chose de plus fort que moi... je meurs... parce que la vie n'a plus rien qui me tente...

Il balbutia :

— Cette chose qui t'a vaincue, quelle est-elle?

Elle hésita, prête à dire la vérité. Pourtant, elle se contint, se contentant d'un demi-aveu :

— C'est très simplement la rencontre d'un être jeune, gracieux, charmant... qui veut vivre... qui doit vivre et être aimé. — A toi, il a inspiré le désir brutal de le vaincre, de le perdre... Moi, après l'avoir haï... je me suis inclinée devant ses droits...

Une lueur étrange dans les yeux, l'Italien s'écria :

— C'est de Suzanne dont tu parles ?

Elle s'inclina :

— Oui... D'abord, j'ai voulu la briser... Et, en vérité, j'ai pu le faire... J'avais vaincu... et j'ai dû renoncer à ma victoire... Serge était à moi... *il est encore à moi*... et je vais le lui rendre...

Everto se redressa avec un éclat :

— Tu vas le lui rendre?... Ce n'est donc pas accompli?...

Elle ne répondit pas. Il continua avec un triomphe :

— Ah! j'ai de l'espoir!... Allons, ta démence va passer! tu réfléchiras... et tu redeviendras la Sarah que nous aimons, que nous admirons!...

Elle le regarda avec indifférence.

— Crois-le si cela peut t'être agréable.

Maintenant Everto l'excédait, elle aspirait à la solitude passionnément.

Luigi la questionna encore :

— Devez-vous revoir Quérésoff?

Elle répondit froidement :

— Oui.

L'autre ricana :

— Parfait!...

Sarah haussa les épaules.

— Laissez-moi, fit-elle, vous me fatiguez...

Il accepta le congé sans paraître le moins du monde blessé.

— Nous nous reverrons bientôt, Sarah, fit-il moitié goguenard, moitié menaçant.

Elle détourna la tête et ferma les yeux.

Cependant, dès que le silence l'enveloppa, un étrange malaise la saisit.

Sans projets, désormais, qui fissent palpiter son cœur et sa chair, désintéressée de tous détails matériels ou secondaires, le vide des heures lui parut soudain effroyable.

Elle avait le vertige en songeant aux heures interminables qui la séparaient du lendemain, de cette visite annoncée à André Laugier, où au moins la nécessité d'agir, de parler occuperait sa détresse.

Son regard parcourant la chambre, elle se demanda ce que deviendraient ces meubles, ces objets d'art, une fois qu'elle serait partie... Mais, elle ne s'attarda point à cette pensée... Quand elle n'y serait plus, que lui importait ce qui avait été son cadre, son atmosphère !...

Elle chercha alors si elle n'avait pas quelque disposition à prendre. — Non... la veille déjà, elle avait signé l'acte légal par lequel tout ce qu'elle possédait passait à sa fille... sauf une rente viagère placée sur la tête de Pierre Girard... elle ne voyait rien d'autre...

Elle alla vers un meuble aux multiples tiroirs et cachettes qu'elle ouvrit tour à tour... Mais, il n'y avait rien là qu'elle tînt à ne point laisser derrière elle... Dépourvue de toute sentimentalité, aussi bien que de vanité puérile, elle n'avait jamais conservé une lettre, un portrait intime, une bagatelle rappelant des heures de passion ou des fantaisies fugitives...

Cependant, elle eut un rappel et alla prendre dans le boudoir attenant un gros album in-quarto richement relié de maroquin gaufré d'or.

Elle le posa sur une table, s'assit et commença à le feuilleter.

Le volume était entièrement plein de photographies d'elle, à tous les âges, dans tous les costumes ou l'offrant aux yeux dans une hardie nudité artistique.

Non, vraiment, cet album ne devait point tomber aux mains de la pure Suzanne !...

Et pourtant, il lui coûtait, il lui semblait un sacrilège de détruire ce monument unique de beauté...

Elle réfléchit longuement, prit dans un chiffonnier un long ruban qu'elle noua autour de l'album, dont elle cacheta soigneusement chacune des extrémités avec de la cire, y apposa ses initiales; puis elle fixa un papier sur lequel elle écrivit : « pour remettre au docteur Lucien Vaugrenant. »

Après cela, elle retomba dans sa démoralisante inaction, incapable de chercher aucune distraction à sa misère et en subissant une effroyable torture.

Ce fut donc avec un élan joyeux qu'elle accueillit les paroles que la femme de chambre vint prononcer :

— Est-ce que madame veut recevoir M. Girard qui vient d'arriver?...

— Oui, oui! s'écria-t-elle précipitamment, faites-le entrer, tout de suite!...

Et elle vint au-devant du brave Pierre, les mains tendues.

— Je suis heureuse de vous voir, mon vieil ami!...

Très ému, il embrassa les doigts qu'elle lui abandonnait.

— Sarah, ma chère Sarah, il faut que je vous dise...

Mais elle l'arrêta, les traits contractés :

— Chut! chut!... C'est inutile, je sais tout!

— Quoi, vous avez appris?...

— Mon ami... Laugier m'a fait part du projet dont il vous avait entretenu... j'y consens... Je porterai son nom quand je lui fermerai les yeux... Quant à Suzanne, elle épousera son fiancé...

— Sarah! oh! Sarah! balbutiait Girard suffoqué par l'émotion.

Mais, elle reprit impérativement :

— De tout cela, je ne veux plus parler!... plus un mot!... J'en suis lasse, excédée... Venez vous asseoir, là, près de moi, et parlons du passé... du passé très

lointain... de celui où vous étiez jeune, et où moi j'étais une enfant... une enfant que vous aimiez, que vous gâtiez... et qui répondait fort mal à vos bontés... Vous en ai-je fait des niches, en compagnie de Luigi...

Pierre souriait bonnement.

— Hé! qu'aviez-vous besoin de m'être reconnaissante?... Ce que je faisais pour vous, c'était pour mon plaisir... Vous étiez la joie de mes yeux et de mon cœur, à moi pauvre raté...

Elle eut un geste.

— Incompris, oui... mais raté! vous, Girard?...

Il la regarda avec attendrissement.

— Oui, vous m'avez toujours rendu justice, vous!...

Elle secoua la tête :

— Pas comme j'aurais dû... j'ai accepté trop souvent d'endosser vos œuvres...

Il l'interrompit :

— Taisez-vous donc!... Vous avez cent fois plus de talent que moi... Vous n'êtes pas un manœuvre, voilà tout!... et vous ne pouvez gratter du marbre sans souffler... et surtout copier de ces vilains museaux comme il s'en présente... Vous avez édifié cinq ou six morceaux... et cela sans mon aide, il me semble!... des morceaux que le vieil Hermann n'aurait pas désavoués... et c'était un artiste, celui-là!...

Sarah eut un geste d'indifférence.

— Ah! si tu savais comme maintenant tout cela m'importe peu!

Pierre sourit, enchanté.

— Oui, tutoyez-moi comme vous faisiez dans votre enfance...

Elle eut un rire presque gai.

— Je devais être bien bizarre et bien mal élevée!...

Il leva les bras.

— Ah ! miséricorde, oui !... Mais quoi, c'était notre faute à tous... vous étiez le jouet, le bibelot de l'atelier... Jusqu'au moment encore plus périlleux où vous avez été le but de tous les désirs, de toutes les convoitises...

Elle l'arrêta :

— Non, pas cela, vieil ami !... Ne parlons que de ma toute petite enfance, voulez-vous ?...

Obéissant, il se recueillit un instant et reprit :

— Vous souvenez-vous du tour que vous avez joué à Petrel ?... Petrel le peintre, le membre de l'Institut... il est mort, il y a bientôt vingt-huit ou trente ans...

— Non, je ne me souviens pas...

— Oh ! vous aviez peut-être bien cinq ans à cette époque... Ah ! c'était tapé, pour une gamine de cet âge.

Sarah fouillait ses souvenirs.

— Petrel ?... n'avait-il pas une perruque blonde ?...

— Justement !... Ah ! vous commencez à vous souvenir...

— Oh ! c'est vague... vague... Raconte...

Elle s'était accoudée à des coussins et souriait, distraite, arrachée à l'abîme de désolation où elle était plongée naguère.

— Il faut raconter ?

— Oui, oui !...

— Eh bien... C'était donc un jour de janvier...

. . . .

. . . .

Et l'histoire finie, il fallut qu'il en contât une seconde, une troisième...

C'était un inestimable répit pour la malheureuse en dérive et que le courant entraînait vers l'insondable, vers le suprême mystère, les ultimes ténèbres...

XVI

C'était dans un hôtel provincial et tranquille de la rue de Vaugirard qu'André Laugier et sa fille étaient descendus.

Comme il était convenu, deux heures de l'après-midi sonnaient lorsqu'une voiture déposa Sarah devant la façade morne et correcte.

Un domestique la conduisit à l'appartement occupé par André, au premier étage.

Malgré les avis de Vaugrenant qui, prévenu, était accouru près de son ancien camarade et ne le quittait pas, André avait voulu se lever. Il avait fait une coquette toilette pour un malade, et il attendait Sarah dans le petit salon qui séparait sa chambre de celle de Suzanne.

Lorsque madame Hoog entra, il était étendu sur un petit canapé, battant du doigt fébrilement les coussins du meuble, l'esprit visiblement très loin des discours que lui tenaient sa fille et le docteur, qui essayaient de le détourner d'une préoccupation, d'une attente anxieuse qui excédait ses forces.

Un changement effrayant s'était fait en lui, perceptible pour le moins informé et le plus indifférent.

A Saint-Cassidien, l'on devinait que l'on était auprès d'un malade; aujourd'hui, l'on se sentait devant un mourant.

Vêtue tout en noir, très pâle, Sarah eut un rapide regard dans la chambre et fronça le sourcil avec une contrariété en apercevant le médecin et la jeune fille.

— C'est seul à seule qu'il nous faut nous entretenir, André, murmura-t-elle après avoir échangé une brève poignée de main avec Vaugrenant et Suzanne toute décontenancée par l'aspect sévère et glacé de celle pour qui tout à l'heure elle se sentait un élan de tendresse émue.

Les yeux animés par la fièvre, Laugier fit un signe.

— Retirez-vous, mes chers amis... tout à l'heure nous vous appellerons.

Vaugrenant attira Sarah à l'écart :

— Songez, fit-il à mi-voix, qu'une émotion un peu vive peut le tuer... ménagez-le.

Elle hocha la tête avec impatience.

— Je sais!...

Et elle revint auprès d'André, pendant que Suzanne et son compagnon se rendaient dans la chambre du malade.

Les yeux avidement attachés sur elle, la voix entrecoupée, André Laugier balbutia :

— Est-ce bien vrai, Sarah?... vous consentez?... Je touche au rêve de ma vie?...

Elle s'assit, et d'un geste de la main, lui commanda le calme.

— Chut!... Causons tranquillement... André, n'oublions pas que près de vingt ans nous ont séparés... et que nous nous retrouvons au déclin de la vie?...

Il gémit douloureusement :

— Ah ! dites aux portes du tombeau, pour moi du moins !...

Elle hocha la tête ; et, lentement :

— C'est justement et seulement le tombeau qui peut nous réunir, mon ami...

Un froid de glace se répandit en le malheureux, il retomba sur ses coussins, presque privé de sentiment.

— Quelle terrible et cruelle femme vous êtes toujours, Sarah ! bégaya-t-il.

Elle tressaillit et lui jeta un coup d'œil inquiet.

— Pardonnez-moi, André ! Je vous jure que je suis venue ici avec l'unique désir de vous complaire et de vous soulager !...

Elle disait vrai ; mais, en présence de Laugier, une insurmontable aversion l'avait gagnée. Une répulsion la possédait devant ce débris humain, ce moribond !...

Il tendit la main vers un verre d'eau placé à sa portée, le but, essuya sa bouche et son front qui s'humectaient de sueur froide ; puis, plus calme, il demanda :

— A quoi consentez-vous, Sarah... et quelle conduite tiendrez-vous envers nous ?...

Elle s'efforça d'adoucir sa voix :

— Pardonnez-moi, André, si je ne trouve pas les paroles émues, si je suis incapable des effusions que peut-être vous attendiez... Vous savez que je suis une créature orgueilleuse et bizarre... qu'il m'est impossible de me comporter comme la majorité... Croyez qu'en ce moment j'arrive vers vous deux avec plus de désir de dévouement que je n'en ai éprouvé dans toute ma vie pour qui que ce soit.

Il eut un élan :

— Ah ! c'est à genoux que je voudrais vous remer-

cier de votre bonté... Mais comprenez donc que rien que votre visite mérite ma gratitude éternelle...

Elle sourit faiblement.

— Ne vous exaltez pas ainsi, mon pauvre André !... Vous n'avez plus vingt ans.

Il lui jeta un regard d'indicible angoisse.

— Ah ! c'est qu'hélas, vous les avez toujours, vos vingt ans, vous !...

Elle eut un court frisson qu'il ne put s'expliquer, prononçant avec âpreté :

— Ah ! il ne faut pas demeurer jeune trop longtemps !... car la vie ne vous fait pas grâce, elle... et le déchirement est encore plus insupportable !...

Puis, elle changea de ton, et reprit aussitôt :

— Ne perdons pas notre temps en paroles inutiles...

Laugier sourit avec tristesse :

— En effet, car mes moments sont comptés.

Elle répondit brièvement :

— Les minutes de chacun le sont ! J'ai passé à Saint-Cassidien sans vous reconnaître, André, sans deviner ce que pouvait m'être Suzanne, et il en serait de même aujourd'hui si notre ami Lucien Vaugrenant ne m'avait pas ouvert les yeux... Il m'a parlé longuement de vous, de votre fille... il m'a révélé vos projets, l'espoir qui vous avait conduit près de moi... il m'a amenée à entrer dans vos vues.

Attendri, André eut un cri de reconnaissance :

— Ah ! c'est un ami sincère !... Et pourtant, je ne sais pourquoi, au début, ma confiance n'allait pas à lui...

Sarah continua :

— J'ai eu de grands torts envers vous, envers ma fille... Pour celle-ci, mon excuse est que je la savais à l'abri auprès de vous...

Le front assombri, le père s'écria :

— Ah ! je l'ai protégée, aimée autant que j'en ai eu la force !... Et, le ciel m'est témoin que je vous ai laissée en paix, Sarah, tant que j'ai pu... Mais, je suis à bout... la mort est là... et je vois avec angoisse notre enfant rester seule...

Sarah hocha la tête doucement.

— Croyez-vous sincèrement que ma présence, que mon affection pourraient lui être de quelque utilité ?...

Il la regarda surpris.

— Oh ! Sarah, une mère !... l'affection d'une mère !...

Un sourire amer et un peu impatient passa sur les lèvres de la statuaire.

— Je suis si peu mère... Enfin, n'importe, je suis décidée à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour Suzanne...

— Vous savez qu'elle est fiancée...

Rien ne bougea dans la physionomie de Sarah tandis qu'elle prononçait ces paroles — si étranges, si profondes de signification pour elle :

— Oui, je sais qu'elle épouse Serge Quérésoff, et je ferai tout pour que ce mariage s'accomplisse le plus vite possible... je vous le promets.

André soupira :

— Ah ! Sarah, il est une union qui doit être encore plus hâtée !...

Immuable, Sarah prononça :

— Faites le nécessaire, André, je signerais notre acte de mariage aujourd'hui même si cela était possible.

Des larmes emplirent les yeux du pauvre homme.

— Ah ! Sarah ! soupira-t-il, est-ce maintenant, tel que je suis, que ce mariage aurait dû avoir lieu !...

Elle ne répondit pas et il s'excusa :

— Pardon !... je sais que je ne dois pas vous impor-

tuner de mes douleurs anciennes, pourtant, il faut que je vous dise... jamais votre souvenir ne m'a quitté, Sarah... Pas un seul jour de ma vie ne s'est écoulé sans que votre image ne se présentât devant mes yeux... et si notre fille est devenue mon idole, c'est parce qu'elle était un peu de votre chair... c'est parce que, parfois, je retrouvais une inflexion de votre voix, la grâce d'un de vos gestes... Certainement, pour des étrangers, Suzanne ne vous ressemble pas... mais pour moi !... et pour un père qui n'a jamais quitté son enfant... qui l'a vue éclore, se développer, se transformer... vous ne savez pas, Sarah, le trouble exquis de cette mystérieuse croissance de l'enfant... de ces éclairs fugitifs de ressemblance atavique que l'on saisit, puis qui s'effacent pour faire place à d'autres... jusqu'à l'heure où la personnalité s'affirme. Chaque jour, à chaque instant, j'ai vu quelque chose de vous apparaître en Suzanne, comme si votre sang sourdait en ses veines et se voulait révéler à moi... Ah ! oui, chère enfant, c'est vous que j'ai adorée en elle... et parfois il m'est arrivé de vous confondre dans mon cœur... je l'ai nommée tant de fois « Sarah » et si souvent, lorsque votre visage surgit dans ma mémoire, mes lèvres prononcent le nom de Suzanne...

Il se tut, haletant, d'une pâleur livide. Sarah lui mit la main sur le bras avec une bonté apitoyée.

— Ne parlez pas avec tant de véhémence, vous vous épuisez...

Il hocha la tête, dégrisé.

— Ah ! je suis un vieux fou... j'oublie que la mort me tient déjà par la main...

Elle l'interrompit :

— Ne parlez pas de cela, André... Songez plutôt à vouloir vivre pour votre fille...

Il recouvra un peu d'énergie pour s'écrier :

— Ah ! Sarah, si vous me disiez qu'il faut vivre pour vous !... je crois que cet effort me serait possible !...

Elle hésita imperceptiblement.

— Vivez pour elle et pour moi, André, dit-elle avec gravité.

Malgré elle, tout au fond, l'inanité de ce vœu lui était un soulagement.

Laugier se pencha, saisit sa main et y apposa ses lèvres avec ferveur.

Sarah se dégagea doucement de son étreinte et se leva :

— Faisons revenir Suzanne et Vaugrenant, voulez-vous ?

— Sitôt ? fit-il avec désappointement.

Obscurément, il avait espéré d'autres paroles, un bonheur plus entier.

Mais Sarah était déjà allée ouvrir la porte de la chambre voisine :

— Suzanne ! appela-t-elle.

La jeune fille s'empressa d'entrer, avec un coup d'œil immédiat au malade.

— Vous aussi, Lucien, dit Sarah au docteur qui, par discrétion, demeurait assis...

Il obéit, et lui aussi regarda André avec inquiétude.

Épuisé, une lueur extatique dans ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, le malade s'affaissait sur ses coussins, en proie à une syncope.

Des soins empressés le firent revenir.

— Mon ami, dit-il alors à Vaugrenant avec un pâle sourire, je désire que tu t'occupes immédiatement de notre union... Il ne faut plus compter que je puisse me rendre à la mairie... c'est la loi qui devra venir chez moi...

Un mariage *in extremis !*...

Une émotion passa ; tragique chez Suzanne, douloureuse en Vaugrenant, sombrement triomphante en Sarah.

Ah ! que la mort se hâtât donc pour cet homme, puisqu'elle donnerait le signal de sa propre délivrance !...

Le docteur essaya de sourire :

— Nous n'en sommes pas là, cher ami !... Mon avis est que tu attendes que tu aies repris des forces...

Laugier secoua la tête.

— Non, mon cher Lucien... pressons-nous...

Et, comme un sanglot déchirant s'échappait de la poitrine de Suzanne, le père se reprit vivement :

— C'est une lubie de malade !... contentez-la, mes bons amis... Je sens que la cérémonie accomplie, je me remettrai plus vite...

Vaugrenant s'inclina.

— Du moment que cela peut te tranquilliser, je n'y vois aucun inconvénient... je vais m'occuper des formalités aujourd'hui même.

Sarah se leva.

— Je vous accompagne, Lucien.

Ni le père, ni la fille ne la retinrent. Suzanne sentait que son père avait un urgent besoin de repos.

A la porte du salon, Sarah prit les mains de la jeune fille.

— Demain, fit-elle grave, vous aurez la visite de votre fiancé Serge Quérésoff... Si vous m'en croyez, n'ayez aucune explication avec lui... tendez-lui la main, et ayez confianee en l'avenir.

Éperdue, la poitrine gonflée de sanglots, la tête lourde et douloureuse, la jeune fille ne put que s'incliner en signe d'assentiment. Sarah l'embrassa légèrement et la porte se referma sur elle et sur le docteur Vaugrenant.

XVII

Lorsque dans l'après-midi du lendemain, Serge Quérésoff appelé par dépêche accourut chez Sarah, on l'introduisit dans l'atelier de la statuaire.

Beaucoup moins vaste que celui de Saint-Cassidien, c'était pourtant une fort grande pièce somptueusement tendue de tapis de prix et garnie sans encombrement de meubles anciens.

Ce jour-là, dans tous les vases, accrochées aux bronzes, répandues çà et là, c'étaient d'innombrables bottes de fleurs fraîches, aux odeurs capiteuses, lilas, roses, résédas, jonquilles mêlées à des branches de glycine mauve et d'acacia rose au mielleux parfum.

Au centre de l'atelier, complètement libre, au sol dallé de marbre, Sarah, vêtue de blanc, les bras nus, une fièvre dans les yeux, les traits tendus, travaillait activement, maniait avec adresse et promptitude les blocs de glaise préparés que lui passait Girard revêtu d'une blouse de manœuvre, et qui paraissait empli d'une surexcitation analogue à celle de l'artiste en pleine création.

L'œuvre en train déjà fort avancée était une composition bizarre, d'une venue splendide et que l'on sentait jaillie du cerveau de la statuaire en une heure d'exaltation suprême.

C'était, à la manière de Rodin, un bloc... rocher massif à sa base, qui à son sommet semblait devenir nuage, comme étiré, allégé par on ne sait quel souffle invisible. Et de ce nuage de pierre surgissaient deux bras de femme tordus et crispés, d'une expression rare d'intensité douloureuse... bras superbes, orgueilleux de femme faite... de femme torturée... Plus haut jaillissaient deux autres bras, jeunes et graciles, aux pures formes, qui enlaçaient doucement, tendrement une figure de jeune homme qui s'élançait de ce rêve, encore non terminée, exécutée de souvenir, et où pourtant s'épandait déjà la frappante ressemblance de celui qui venait d'entrer et restait immobile, muet, cloué au sol par cette incomparable vision d'art...

Cependant, Sarah, qui l'avait entendu, se tourna vers lui, et ses yeux gardant leur étrange expression hypnotisée, elle dit, montrant du geste un haut siège, sorte de vieux trône de chêne sculpté placé sur une petite estrade :

— Là, je vous en prie... mettez-vous là...

Il obéit en silence, stupéfait par cet accueil.

La première dépêche de Sarah, lui commandant de ne plus aborder l'hôtel sans un nouvel avertissement, en sa teneur mystérieuse et menaçante, l'avait empli d'un sourd émoi.

Il n'avait pas songé à contrevenir aux ordres de son impérieuse amie, et des jours lents, pleins d'angoisse et d'ombre, s'étaient succédé.

Il avait remué des pensées d'inquiétude sans nombre : il s'était débattu, roulé et meurtri dans l'incertitude.

Puis, son bannissement incompréhensible pour lui, terminé, son rappel reçu avec une allégresse où demeurait une poignante anxiété, voilà qu'on ne sait quel inconnu planant autour de Sarah le replongeait dans un monde de vagues suppositions, d'épouvante imprécise.

Pour ceux que la passion lie, il y a des effluves impossibles à préciser qui, sans l'aide de la parole, charrient de l'un à l'autre des impressions obscures mais éminemment puissantes.

Au bout de l'heure silencieuse, bizarre, pendant laquelle modèle et artiste demeurèrent en présence, intimement mis en communication par les regards intenses du maître s'imprégnant de son sujet et faisant passer, par un prodigieux effort, sa vibration intellectuelle en l'œuvre d'argile et de matière qu'elle pétrissait — au bout de cette heure unique, Serge *savait*...

Il ne savait rien de précis, il n'imaginait rien de net ni de distinct, mais il était averti au plus profond de lui-même, qu'une catastrophe avait eu lieu, qu'un cyclone imprévu était venu bouleverser l'édifice que leur amour avait élevé... Il se savait invinciblement séparé de cette femme que tout en lui, pourtant, réclamait douloureusement...

Enfin, la statuaire se recula, ses bras retombant le long d'elle, avec un soupir qui était presque une plainte, le cri d'énervement d'un effort trop prolongé... véritablement surhumain.

Et ses yeux inquisiteurs, troublés, allèrent à Pierre Girard qui, un genou en terre, près de la glaise humide désormais superflue, attachait un regard avide sur l'œuvre miraculeusement éclose.

Il devina l'interrogation, et ému, en un paroxysme d'exaltation artistique, il murmura, la voix entrecoupée par la divine émotion :

— Oui, oui, assez !... Arrêtez-vous... vous ne pourriez que gâter... c'est admirable... sublime !...

Elle eut un tressaillement ; une splendide expression d'orgueil passa en ses yeux ; puis, cette flamme s'éteignit; elle eut un geste accablé et tendit ses mains souillées de glaise au praticien.

Toujours à genoux, Pierre les essuya soigneusement, les oignit d'une onguent spécial, et les sécha de nouveau.

Ensuite, d'un mouvement irrésistible, il se courba sur ces doigts fragiles qui tremblaient un peu, vaincus par la fatigue et le contre-coup de l'inspiration qui durant des heures avait galvanisé le corps de l'artiste, et soudain, l'ami, le collaborateur, le fidèle serviteur de cette femme extraordinaire pleura, secoué d'un sanglot unique et profond...

Sarah le considéra avec bonté.

— Mon vieux Pierre, murmura-t-elle doucement.

Il se redressa, par un effort, essuya rudement ses paupières.

Et il eut un dernier regard éperdu d'admiration pour l'œuvre — le chef-d'œuvre, le chant du cygne de l'artiste.

Sarah le congédia en lui souriant affectueusement.

— Va.

Alors, l'homme eut tout à coup l'impression obscure que c'était la dernière fois que leurs deux pensées se mariaient étroitement auprès de la création d'une œuvre... il comprit vaguement que l'artiste avait vécu...

Il se retira en silence, assommé, un poids l'écrasant, invisible, tel qu'une de ces tortures de cauchemar que l'on subit enchaîné, vaincu par on ne sait quel concours de puissances incompréhensibles.

Serge et Sarah demeuraient seuls dans la pièce

calme et muette, saturée des odeurs des fleurs accumulées et qui agonisaient dans la tiédeur enfermée du lieu.

Elle alla lentement vers lui, qui demeurait immobile, incapable d'un mouvement, la regardant approcher comme on considère avec angoisse le malheur arriver sur vous et vous envelopper... Elle gravit les degrés couverts d'un épais tapis qui étouffait le bruit de ses pas, la rendait telle qu'une ombre qui glisse...

Et, alors debout devant lui, les bras abandonnés, la tête un peu penchée, le contemplant, en un navrement suprême de tout son être terrassé, elle murmura :

— Tu as compris?... Notre rêve n'est plus.

Pâle, tout le sang de ses veines retiré vers son cœur contracté, il balbutia :

— Pourquoi?...

Elle ne répondit pas. Ses yeux empreints d'une sauvage âpreté semblaient boire son amant.

Enfin, elle eut un tressaillement, sembla rentrer en elle-même, et fit un geste.

— Viens!...

Il se leva, elle descendit de l'estrade; il la suivit, et tous deux s'en furent jusqu'à un divan que protégeait l'ombre claire de palmiers en d'énormes vases de bronze.

Ils s'assirent à quelque distance l'un de l'autre. Courbée, Sarah avait appuyé ses coudes nus sur ses genoux, et abîmait son front dans ses mains.

Ce fut en cette attitude qu'elle parla :

— Je ne t'ai pas tout dit de ma vie... ou plutôt, je ne t'ai presque rien révélé... moins pour te le cacher que parce que devant toi tout avait sombré... l'amour que tu as mis en moi s'est gravé sur une page blanche... tout mon passé s'était effacé...

Et maintenant, la fatalité me force à remuer toutes ces choses mortes... à étaler devant toi le cadavre d'une autre... oui, en vérité, d'une femme qui n'est plus moi et qui pourtant crispée à moi m'étouffe, me vainc, me tue... m'immole à tes pieds.

Il faut que je te parle de très loin... de mon enfance, de mon adolescence.

Je t'ai assez décrit le milieu où je me trouvais... ambiance insoucieuse de morale conventionnelle... où j'avais été élevée, qui était mon unique horizon... pour que tu comprennes aisément qu'à peine nubile, je n'étais déjà plus vierge...

Mon amant était un enfant comme moi... un être étrange et complexe, dont le vice et l'attrait pervers prirent sur moi un ascendant incroyable... Je ne l'aimais pas, et il ne m'aimait point non plus... et notre élan instinctif uniquement sensuel avait une puissance rare... Nous étions attirés l'un vers l'autre irrésistiblement... Notre chaîne mystérieuse qui ne liait ni nos cœurs ni nos âmes, a duré presque notre vie entière... et, cependant, nous fûmes perpétuellement étrangers, hostiles, presque haineux l'un envers l'autre... C'est cet amant de mon adolescence, devenu un homme... vers lequel invinciblement je revenais lorsque nous nous sommes connus à Corinthe...

Serge eut un cri sourd de rage et de haine :

— Everto !...

Elle répéta avec une sorte de terreur rancuneuse :

— Luigi Everto !... ce bâtard d'une Italienne, modèle et femme perdue, que mon oncle avait recueilli par charité, qui le trompait, qui le volait et l'amusait de son vice inné, naïf, de sa souplesse, de ses grâces de jeune animal...

Elle se tut un grand moment ; un silence tragique pesa.

Elle recommença :

— A côté de nous, auprès de nos perversités certainement inconscientes et on peut dire natives, une candeur se laissait prendre éperdument à mon charme d'adolescente... Dans l'atelier de mon oncle Hermann, à côté d'Everto et de moi, un jeune provincial, un cœur tendre, honnête et plein d'illusions vécut durant près de cinq années, sans se douter de notre liaison, m'adorant chaque jour davantage, se livrant de jour en jour plus complètement. Ce jeune homme se nommait André Laugier.

Et il arriva ceci que, dans la folie cynique que nous cultivions en nous, il nous parut curieux — oui, ce mot rend bien notre sentiment — curieux d'affoler au suprême degré cet honnête garçon... D'accord avec Luigi, je devins sa maîtresse.

Déchiré, Serge poussa un soupir, et d'une voix altérée, balbutia :

— Pourquoi... oh! mon Dieu, pourquoi me dire tout cela!...

Elle répliqua brièvement :

— Il le faut!

Et, elle poursuivit, le visage toujours invisible derrière ses mains :

— En une minute d'irréflexion — j'avais dix-sept ans — j'étais devenue enceinte... Luigi était le père de l'enfant qui allait naître...

Ses mains crispées sur les coussins du divan, Serge gémit :

— Vous, Sarah!... un enfant!... vous avez eu un enfant!... Et de cet homme!...

Elle continua de sa voix obstinée, sans inflexions :

— Cet enfant, dont la venue m'affolait de colère, d'épouvante, de haine, j'eus immédiatement l'idée de

l'imputer à André... A sa naissance, qui put passer inaperçue, par un incroyable concours de chances, j'accomplis mon dessein... l'enfant... une fille, fut donnée à André, qui la reçut avec une joie insensée, qui s'en crut, qui s'en croit encore le père !...

Quérésoff laissa échapper, haletant :

— Cette enfant vit?...

— Elle vit... elle a dix-sept ans .. jusqu'à cette année, jusqu'à ces derniers mois, je ne l'avais jamais vue... Je savais que son père l'élevait au loin, l'adorant passionnément... Je croyais que jamais nos existences ne se rapprocheraient...

— Et elle est venue à vous?...

— Autrefois, André en son innocence croyait qu'un mariage suivrait notre liaison... repoussé par mon oncle Hoog aussi bien que par moi, il s'était éloigné meurtri mais non pas entièrement désabusé... Des années... dix-sept années, je vous ai dit, se sont écoulées... et voici que subitement.... malade, condamné, le sachant, il a eu cette terrible et sublime pensée de me ramener celle qu'il croit sa fille... qui est bien indubitablement la mienne, afin que je l'aime, que je la protège...

Elle s'arrêta soudain, avec un éclat de rire strident :

— Que je l'aime, moi, cette enfant que je n'avais jamais aperçue !... dont je m'étais séparée à sa naissance sans avoir senti la moindre fibre maternelle remuer en sa faveur !... Oui, il a cru, en sa bonté, en sa naïveté, que je l'aimerais, et voici qu'il me la livre !... et qu'il faut que pour cet être inconnu, vraiment étranger, je me dépouille de mon bien, de mon trésor... Que je lacère ma chair, que je brise le bonheur inouï que je goûtais.

Et son atonie de naguère enfuie, elle cria dans un sanglot passionné :

— Il faut que je t'abandonne, que je te rejette, que

je te repousse, toi, toi!... mon Serge!... mon unique amour! le seul être qui m'ait révélé que j'ai un cœur, des sens de femme et non un épiderme, une sensualité de monstre!... Toi, toi... On t'arrache à moi... et je ne peux ni lutter ni me défendre... il faut, il faut que je cède, que je m'efface!...

Stupéfait, bouleversé, Serge eut un admirable cri de révolte, de passion que rien ne peut entamer.

— Qui peut te prendre à moi?... Pourquoi nous éloignerait-on?... Cette enfant, cette fille, je ne la connais pas, je ne veux pas la connaître!... Tu es à moi, je te garde!... Je ne veux pas te partager!...

Malgré l'horrible souffrance que causaient en lui les confessions de Sarah, son amour, son invincible attachement pour elle restait le même.

Il lui avait déjà trop pardonné pour que, quelque faute, quelque crime qu'elle lui avouât, il pût se détacher d'elle aujourd'hui.

D'ailleurs, il avait le net sentiment de l'inanité de ce passé... Sarah disait vrai, leur amour avait balayé d'elle toute souillure... elle était pour lui aussi pure et blanche qu'une vierge... Il se savait l'unique amant de cette femme...

— Tu es à moi! répétait-il, une lueur farouche dans ses grands yeux clairs, à l'éclat de pâle métal.

Mais, Sarah avait dompté sa faiblesse, son abandon d'un moment.

Les paroles de Serge ne pouvaient lui apporter aucun soulagement, car il ne connaissait pas encore le réel obstacle dressé entre eux.

Redressée, elle repoussa les mains du jeune homme qui voulaient l'enlacer. Elle recula jusqu'à l'extrémité du divan.

— Laisse-moi!... Ne me parle plus en amant... car

nous sommes bien invinciblement séparés! fit-elle avec une expression de si profond désespoir qu'il tressaillit, frappé de lugubres pressentiments.

Pourtant il protesta encore, obstinément :

— Rien!... Rien au monde ne peut nous séparer!...

Depuis leur dernier entretien, tout son amour ancien avait refleuri en lui, encore exaspéré par l'espoir de la possession prochaine, par la sensation qu'il avait de la passion qu'il inspirait. Il n'avait cessé d'imaginer leur bonheur dans le désert russe où Sarah avait accepté de le suivre — ce bonheur qu'il savait devoir être relativement court, mais dont, ainsi qu'elle-même, il acceptait radieux l'éclat éphémère.

Elle gémit douloureusement, tournant vers lui ses prunelles sombres, qui se détachaient presque surnaturellement sur la pâleur de son visage.

— Hélas! Serge, c'est toi-même qui as mis entre nous cet obstacle...

— Moi?...

— Toi, et le hasard...

Elle se leva, fit quelques pas... Il lui fallait marcher, en un instinctif besoin de fuite, tout son être se cabrait contre sa volonté de parler, de prononcer la révélation suprême, celle qui creuserait certainement entre elle et Serge l'abîme définitif.

Pourtant, elle savait qu'il lui fallait avouer...

Elle revint vers lui, l'étudiant avidement, avec tout au fond d'elle l'espoir inconscient qu'il répéterait les serments qu'il venait de proférer, qu'elle entendrait encore ces mots inappréciables : Tu es à moi, je te garde, malgré tout, malgré tous!...

— Serge, tu as rencontré une jeune fille, qui t'a aimé, à laquelle tu t'es lié... et celle-là, à qui je t'avais repris... c'est l'enfant que j'avais éloignée de ma vie...

C'est ma fille... C'est ma fille que tu viens d'abandonner pour me suivre... C'est ma fille qui agonise... si moi, je ne meurs pas à sa place...

Une lueur terrible éclata dans le cerveau de Quérésoff.

— Suzanne! cria-t-il d'une voix étranglée.

Sarah recula, se sentant perdue, car le mouvement du jeune homme avait été de l'effroi, de la terreur, et non point de la colère ni de la révolte.

— Suzanne, oui, reprit-elle acerbe, la fille d'Everto... l'enfant qu'André croit sienne... André Laugier, qui par suite de circonstances particulières s'est caché sous le nom d'emprunt d'Albert Gaudin sous lequel vous le connaissez... grâce auquel il s'est approché de moi sans que je me doute que ces étrangers fussent mon enfant et l'homme que j'avais oublié...

Serge accablé laissa tomber son front dans ses mains.

— Ah! nous sommes vraiment maudits!...

Il n'avait aucune rébellion; il se soumettait... Ah! l'autre et la fatalité l'emportaient, même sans lutte!...

Une faiblesse envahissait Sarah. Ses jambes se dérobaient. Elle revint au divan en chancelant.

Au léger frôlement de son corps sur les coussins, Serge frémit tout entier; et dans un élan inattendu, il jeta ses bras autour d'elle, la pressant sauvagement sur sa poitrine.

— Sarah!... Oh! Sarah!

Sa clameur était déchirante; et pourtant, elle ne pouvait s'y tromper : il était vaincu; leur amour condamné sombrait.

Et pourtant le martyre de l'amante n'était point terminé, car, inutilement, stérilement, le Russe se débattait, exaspérant leur commune douleur.

— Je ne veux pas, je ne puis pas! s'écriait-il en un désordre insensé, je n'aime que toi!... Il me faut toi!... Oh! Sarah, je te veux!... Je te veux!...

Et, avec une sorte de terreur, elle voyait monter en lui cette flamme de désir aveugle, presque bestial, qui jamais n'avait souillé jusqu'alors leur profond amour.

— Je te veux! répétait-il les dents serrées, les yeux fixes, sans regard.

Et son étreinte se faisait brutale, ses baisers devenaient aigus, exaspérés.

Sarah se dégagea.

— Ah! laisse-moi! fit-elle avec une expression de profonde souffrance.

Mais, il suppliait, ardent, la tête perdue.

— Si, je t'en prie, donne-toi... Oh! que notre amour ne se brise pas ainsi, après tant d'années d'attente, après l'espoir radieux que j'ai eu!... Sarah!

Elle lui avait échappé, et debout, reculait, hors de son atteinte.

— Serge, reviens à toi! s'écria-t-elle avec un accent profond de douleur et d'orgueil blessé. Est-ce ainsi, au contraire, que notre amour doit chavirer dans une vile et banale possession sans autre lendemain que le regret et la honte de cet acte!...

Il gémit. :

— Ah! tu m'as trop fait souffrir, je ne peux plus!... Songe depuis combien je t'aime, je suis à toi... et tout est brisé, rompu... tout s'évanouit!...

Sombre, le contemplant, elle laissa tomber :

— Ah! ne te plains pas!... tu as la vie... le bonheur devant toi...

Il eut un sursaut.

— Le bonheur?... Et quel bonheur puis-je attendre, à présent?...

Et, se dressant tout à coup, il l'enlaça, d'un élan imprévu, mais qui, cette fois, était dépourvu de la vulgaire sensualité qui l'avait fugitivement possédé naguère.

— Sarah, il n'y a ni bonheur ni existence possible pour moi sans toi, fit-il d'une voix altérée, étreignant de toutes ses forces le corps qui s'abandonnait vaincu cette fois.

Elle murmura, avec détresse :

— Quand même cela serait vrai, qu'y puis-je?...

Il répliqua bas, en un sombre délire. :

— Tu peux mourir avec moi...

Elle frémit, troublée jusqu'aux moelles.

— Mourir?

Il se grisait de son contact.

— Oui, mourir... Oh! là, tout de suite, dans les bras l'un de l'autre... Sarah, si nous ne devions plus nous réveiller après, tu ne te refuserais pas, dis?... Aimons-nous, une première, une unique et dernière fois... soyons époux et mourons, disparaissons... Ah! la vie est trop difficile, trop âpre, quittons-la. Tu veux, dis?...

Elle gardait le silence, irrésistiblement gagnée par un vertige...

Ah! quel rêve, en effet!... Mourir, non plus seule, délaissée, vaincue, mais victorieuse dans la joie du suprême baiser et l'emportant lui, l'incomparable amant, l'unique aimé!...

— Serge... Oh! mon amant! balbutiait-elle, ses lèvres closes se promenant sur le visage du jeune homme en une caresse chaste et pourtant éperdue, comme le respirant tout entier en ce frôlement de sa bouche et de ses narines frémissantes.

— Sarah, ma maîtresse! répondit-il affolé.

Et il la ramena au divan où il la fit asseoir, tandis

qu'il s'agenouillait devant elle, enlaçant sa taille, ses hanches de ses deux bras en liens étroits et passionnés.

— Tu m'aimes ? demanda-t-il implorant.

Pâle et transfigurée, elle gémit :

— Si je t'aime !

— Ah ! C'est que je puis en douter, vois-tu, si tu te refuses, si tu me repousses !...

Elle entoura la tête du jeune homme de son bras nu, en un soudain et insurmontable élan de tendresse.

— Ah ! ne me tente donc pas ! fit-elle d'une voix étouffée, ne sens-tu pas combien je lutte contre moi... pense combien ma véritable nature se débat sous ces sentiments de convention dont je m'efforce de m'affubler... ne vois-tu pas comment tout en moi se cabre contre ces lois que je veux respecter, et qu'au fond de moi je hais et je méprise ?...

— Sarah !...

Elle l'étreignit violemment, sa voix s'élevant, se passionnant graduellement :

— Oui, ne me tente pas, dénoue mes bras, éloigne-toi, quitte-moi, car je sens que ma volonté m'échappe... et, vois-tu, Serge, si je redeviens moi, la Sarah d'hier, de jadis... ce n'est pas de mourir avec moi que je te demanderai... Ce que j'exigerai, ce que je t'imposerai... c'est la vie... la vie avec moi, près de moi... en répudiant tout, en foulant tout aux pieds... préjugés, lois, gens !...

Et l'abandonnant, elle se renversa sur les coussins, les bras en croix sur sa poitrine, étreignant imaginairement son amant, en une dernière lutte contre elle-même.

— Car, si je voulais, je sais bien que tu m'obéirais !... Que tu l'abandonnerais, *elle*, pour venir à moi si je te le commandais...

Eperdu, il l'enlaça, embrassant ses genoux.

— Ordonne, commande !... je suis à toi !... Ah ! n'importe quel crime tu exigerais que je commette... j'irais... j'agirais !...

Elle se souleva en un véritable délire. Une beauté en quelque sorte tragique, démoniaque et sanguinaire s'était répandue sur ses traits, en toute sa personne réveillée de sa douleur léthargique de naguère, recommençant à vivre de sa vie désordonnée, audacieuse, cruelle...

— Si je te veux reprendre, Serge, ce sera cette fois pour toujours !

— Oui !...

— Et dans la nette acceptation de tout ce que nous piétinons !... Tu seras à moi comme tu devais l'être... Nous partirons, je serai ta femme, et nous abandonnerons l'autre, ta fiancée... ma fille !... Nous l'abandonnerons à sa solitude, à son désespoir !... C'est cela que tu voudras comme je le voudrai ?... Tu comprends bien et tu acceptes ?

Ecroulé à ses pieds, le front appuyé à ses genoux, les yeux clos, il dit :

— Oui !... je sais et j'accepte ?

Que lui importait !... Il se laissait aller meurtri, torturé, voluptueusement.

Elle détacha les bras, dont Serge l'enveloppait, elle se dressa, superbe, effrayante en son exaltation concentrée.

— Eh bien, qu'attends-tu ?... tout ce que j'ai dit, je le veux... il faut que cela soit... Emmène-moi, partons !...

Il la regarda, avec une lueur angoissée dans ses yeux.

— Partons ! fit-il avec fermeté.

Alors, en un brusque revirement, elle entoura le cou

de Serge de ses bras, haussa ses lèvres jusqu'à celles du jeune homme.

— Oui, partons, fit-elle à voix basse, caressante, affolante. Oh ! nous savons bien quel crime nous commettons... mais notre amour est trop splendide et trop rare pour que nous ayons la faiblesse de le sacrifier... Notre passion ne peut vivre que du sang des autres... eh bien, qu'il coule... et qu'elle soit satisfaite. — Oh ! mon Serge... mon amant... je sais... oui, je sais qu'en une heure d'amour je puis te donner plus qu'une autre en dix années... je sais que, là-bas... nos bras unis, nous oublierons le monde et les êtres... je sais que notre divin égoïsme, notre sublime cruauté, notre passion nous comblera... Viens, partons... sois mien et je serai tienne...

Il buvait ses paroles, extasié.

— Ah ! ma Sarah !...

Elle reprit douce, tendrement despotique :

— Mais quand je dis : partons tout de suite, j'entends partir effectivement en cette minute même... car tout est danger pour nous... Il ne faut ni réfléchir, ni discuter... Il ne faut pas nous quitter d'une seconde... et que le rêve se transforme en réalité sans secousse, sans arrêt.

— Commande, je t'écoute, je t'obéis...

— Suis-moi dans mon appartement... je m'habille, je donne quelques ordres... puis nous allons chez toi... prendre l'essentiel, et nous partons... nous fuyons...

— Où irons-nous ?

Elle eut un geste radieux.

— Tu le demandes ?... là-bas, dans ton désert de Russie !... Ah ! là seulement nous serons défendus, délivrés, hors d'atteinte... nul écho de sanglots ni de malédictions ne nous parviendra !... nous serons heu-

reux, nous serons fous... nous nous aimerons !...

Il pénétrait dans le domaine réel sans chute, sans dégrisement. Au contraire, il lui semblait que le rêve matérialisé prenait un éclat sans pareil.

— Viens, allons !...

Et ce fut enlacés qu'ils sortirent de l'atelier pour gagner la chambre de Sarah.

Mais comme ils pénétraient dans le vestibule, ils se séparèrent instinctivement.

Des voix, une discussion, presque une altercation s'élevait entre le valet de chambre et le docteur Vaugrenant qui forçait la consigne rigoureuse.

— Quand je vous dis qu'il s'agit d'une chose des plus graves !... Madame Hoog me recevra immédiatement !... il n'y a pas d'ordres pour moi !...

Devenue livide, atterrée, Sarah s'appuya à la muraille.

— Ah ! la fatalité ! murmura-t-elle à peine distinctement.

A sa vue, Vaugrenant avait bousculé le domestique et courait à la jeune femme sans remarquer Serge Quérésoff un peu un arrière.

— Ah ! Sarah ! fit-il à voix basse, angoissée. Venez, venez immédiatement !... vous seule pouvez conjurer un affreux malheur !... Quelque chose d'atroce, d'épouvantable...

Et plus bas encore il jeta, affolé :

— Suzanne !... Suzanne attirée sous un prétexte... un guet-apens... En ce moment, elle est chez Everto !...

La mère eut un cri sourd :

— Chez lui !...

— Oui, chez lui !... comprenez-vous ?... Venez, oh, venez, vous seule pouvez la sauver, s'il en est encore temps !... Car il ne sait rien, n'est-ce pas ?...

Sarah eut un grand geste désespéré.

— Non, il ne sait pas !... — Et d'ailleurs, quand même !...

Vaugrenant aperçut enfin le Russe.

— Ah ! vous, Quérésoff ! s'écria-t-il interdit.

Mais, Sarah jeta brièvement ;

— Il sait !... il sait tout...

— Ah !...

En proie à la plus vive émotion Quérésoff implora :

— Sarah ?...

Elle répondit, violente :

— J'y cours !... Est-ce que je puis faire autrement ?

Et, rapide, elle gravit l'escalier pour jeter un manteau sur elle... Dès le début de ce dialogue le valet de chambre avait discrètement disparu.

Serge saisit les mains de Vaugrenant.

— Oh ! monsieur, il fallait courir !... ce misérable !

Le docteur se récria vivement :

— Hé, le pouvais-je ! — J'arrive, il y a dix minutes, rue de Vaugirard pour voir Laugier... Nous échangeons quelques mots, puis en passant, il m'apprend que sa fille est chez madame Hoog... Je le questionne et il me dit qu'une personne est venue apporter une lettre de Sarah conviant Suzanne immédiatement ici pour se rencontrer chez elle avec vous... Cette personne était restée dans le fiacre... Suzanne avait obéi et était partie, il y avait environ une demi-heure. Je ne sais pourquoi, je me méfiai, je flairai quelque chose de louche... Je demandai à voir la soi-disant lettre de Sarah... On me montra une carte de visite sur laquelle étaient griffonnés des mots, d'une écriture visiblement imitée. — Pour ne pas effrayer André, je ne fis aucune observation, je le quittai avec un prétexte et je courus questionner le portier de l'hôtel... Cet homme me dit

que la personne qui avait emmené Suzanne était un homme, et il me fit la description fidèle du type si caractéristique de Luigi Everto ! — Aller chez lui, menacer d'un scandale, j'y ai bien pensé, mais il est plus que probable que le misérable n'a pas emmené la pauvre enfant dans son domicile connu... Et comment parvenir jusqu'à lui !... Seule Sarah le peut !...

Quérésoff eut un cri de rage :

— Ah ! le gredin paiera cher ce dernier crime !...

Madame Hoog était auprès d'eux, vêtue à la hâte d'une robe sombre, un chapeau sur la tête.

— Vous avez une voiture ?...

Vaugrenant se hâta de répondre :

— Oui, oui !... Partons vite !

Sur le seuil, Sarah jeta à Serge avec une supplication :

— Pas vous !... Oh ! restez ici !

Mais il eut un geste tellement impétueux qu'elle n'insista pas. Tous trois montèrent précipitamment dans le fiacre.

— Quelle adresse ? demanda Vaugrenant à Sarah.

Elle répondit, la voix brève, détournant son visage des regards avides de Serge qui pesaient sur elle, attendant l'indication de cette garçonnière cachée, qui lui était familière à elle :

— Rue Ballu, 7 *bis*.

Et durant le trajet, elle ne dit pas une parole, raidie, ses regards traversant la vitre de la portière sans apercevoir quoi que ce soit du dehors...

Il lui semblait choir en un de ces abîmes mystérieux où l'on se sent précipité, dans certains rêves d'angoisse.

Enfin, la voiture s'arrêta devant la grille d'un tout petit hôtel auquel les persiennes closes de la façade sur la rue donnaient un aspect inhabité. Sarah sauta

sur le trottoir et tira de son porte-monnaie une petite clef qui ouvrait la serrure de sûreté de la petite porte de la maison.

Mais, aux deux hommes qui la suivaient, elle commanda impérativement :

— Moi, seule ! — Vous ne pouvez, vous ne devez pas entrer !.. ni l'un ni l'autre !...

Vaugrenant hésita ; Serge protesta, véhément :

— Je veux châtier ce misérable !...

Sarah s'adossa à la porte, résolue.

— Je pénétrerai seule... ou je m'en vais, et personne n'entrera !...

Le docteur prit le bras de Serge.

— En y réfléchissant, je crois qu'il vaut mieux en effet que nous la laissions agir...

Et, à Sarah :

— Pas d'autre issue que celle-ci ?

— Non !

Il fit un geste résolu :

— C'est bien, nous la gardons. Laissez la porte entre-bâillée et appelez-nous si vous avez besoin de nous...

Serge supplia :

— Ah ! Sarah, allez !... ne tardez pas !...

Elle ne répondit pas, ouvrit la porte avec précipitation et disparut, mais en fermant entièrement le battant, malgré la prière du docteur.

XVIII

Lorsqu'un domestique de l'hôtel remit à Suzanne l'enveloppe contenant la missive prétendue de Sarah, André qui était étendu sur une chaise longue tourna les yeux vers sa fille.

— Qu'est-ce?

Suzanne déchiffrait avec peine l'écriture assez peu lisible.

Enfin, elle dit :

— Madame Hoog me prie de venir aujourd'hui chez elle... Quelqu'un attend dans une voiture pour me conduire...

André répondit avec empressement :

— Eh bien, va, chère enfant, apprête-toi vite...

Et s'adressant au domestique :

— Priez que l'on attende quelques minutes, mademoiselle sera bientôt prête.

— Bien, monsieur.

Et le valet sortit.

Suzanne eut une objection :

— Je ne voudrais pas te laisser, père...

Mais Laugier sourit.

— Bah, bah ! Je me sens fort bien, aujourd'hui !... D'ailleurs, la garde n'est-elle pas là, dans la pièce voisine... et Vaugrenant doit venir me tenir compagnie dans un quart d'heure... Va, je suis heureux de te savoir avec ta mère.

La jeune fille eut le petit tressaillement qu'elle ne pouvait jamais réprimer lorsqu'on faisait allusion au titre de Sarah Hoog. Ses sentiments pour celle-ci demeuraient toujours très complexes ; tantôt, elle éprouvait de grands éclairs tendres, tantôt elle ne pouvait chasser d'instinctives méfiances ; tantôt elle voulait sincèrement oublier le rôle que Sarah avait eu auprès de Serge ; tantôt il lui était cruellement présent à la mémoire.

Aussi devint-elle pourpre et son trouble fut-il intense lorsque son père lui demanda :

— Sarah te dit-elle pourquoi elle t'appelle aujourd'hui ?... Votre réunion a-t-elle un but précis ?...

Suzanne détourna son visage pour que son père n'aperçût pas son émotion :

— Oui, père... Serge Quérésoff se trouvera chez madame Hoog, — chez ma mère, se reprit-elle vivement devant le geste de contrariété de Laugier.

— Très bien, fit André, je suis aise de savoir que votre léger malentendu n'aura nulle suite... Je n'en avais aucun doute, mais je préfère que ni l'un ni l'autre vous ne vous entêtiez dans votre bouderie.

Dans l'impossibilité de dire la vérité au malade, Suzanne avait expliqué le départ inopiné de Quérésoff, son silence inconcevable pour quiconque ignorait le drame qui se jouait, par une légère brouille survenue entre elle et son fiancé, à propos d'une insignifiante divergence de vues...

Aujourd'hui, la perspective de se rencontrer avec Serge en présence de Sarah Hoog la jetait dans un désarroi.

Que serait-il dit entre eux trois, quelle attitude prendraient-ils ? — Non rompue aux usages du monde, elle ne pouvait imaginer qu'il fût possible en une situation délicate d'esquiver les écueils, d'écarter les points douloureux ou épineux en les ignorant avec tact et hardiesse.

Elle redoutait à l'extrême une explication qu'elle se figurait cependant inévitable, et c'était avec un trouble, un malaise pénible qu'elle allait au-devant de la scène qu'elle se représentait avec une absolue naïveté.

Elle était si peu en état de réfléchir et d'observer qu'après une petite surprise de reconnaître Luigi Everto dans la personne chargée de l'accompagner, elle n'avait pas songé à s'en étonner et à s'en inquiéter plus sérieusement.

Très correct, avec un naturel parfait, dès que, la jeune fille assise à ses côtés, le fiacre s'était éloigné, Everto expliqua :

— Ce n'est pas chez madame Hoog que nous nous rendons, mais chez moi... Pour une raison que notre amie ne m'a pas dite, et que je n'avais pas à lui demander, elle préfère que votre entrevue ait lieu sur un terrain étranger... Peut-être saisirez-vous son mobile... Quant à moi, je n'ai pas cherché à me l'expliquer... il n'est rien que je ne fasse pour madame Hoog, et vous mettre en présence tous trois et m'effacer ensuite était trop facile pour mon dévouement...

Un peu rougissante, Suzanne acquiesçait en silence. Elle croyait deviner la raison de Sarah; sans doute l'atelier, son hôtel avaient-ils pour Quérésoff des rap-

pels de scènes qu'il lui paraissait choquant de provoquer en présence de la jeune fille.

Et l'idée de l'amour qui autrefois emplissait le cœur de Serge pour la statuaire, et qui y avait si vivement germé de nouveau tout récemment, jetait la pauvre Suzanne en un tel trouble qu'elle n'entendit pas un mot des paroles quelconques que lui adressait son compagnon durant le trajet assez long de la rue de Vaugirard à l'hôtel de la rue Ballu.

Comment elle quitta la voiture, pénétra dans la maison, se trouva dans un salon à l'orientale, tout tendu de portières épaisses voilant les issues, sans fenêtres, prenant son jour d'une verrière placée au plafond, elle n'aurait su le dire.

Elle avait eu un soulagement, d'abord, en trouvant cette pièce vide, car elle craignait de rencontrer immédiatement Sarah Hoog et il lui eût été odieux que Quérésoff et son ancienne amante l'eussent attendue en tête à tête.

Cependant, l'ombre d'un étonnement, d'un malaise la hanta fugitivement lorsque Luigi, la faisant asseoir sur un divan, et prenant place à ses côtés, lui dit avec légèreté, ses yeux brillant étrangement :

— Vos amis ne sont pas encore arrivés, mais j'espère que vous me permettrez de vous tenir compagnie jusqu'à ce qu'ils soient ici?

Il y avait une telle désinvolture, une décision si marquée dans son ton que cette demande parut superflue et presque choquante à la jeune fille.

Elle n'osa point dire franchement à son hôte que sa présence lui pesait, l'empêchait de se recueillir, de raffermir en paix son cœur ému avant l'entrevue qu'elle attendait. Néanmoins il lui fut impossible de proférer un mensonge poli.

Elle se contenta donc d'un vague acquiescement muet.

Les yeux avidement attachés sur elle, il la contemplait avec une si évidente émotion sensuelle qu'elle se sentit gênée.

— Pourquoi détournez-vous ainsi la tête ? demanda-t-il en prenant entre ses mains les doigts fragiles de la jeune fille qui essaya vainement de les retirer, dans un effort soudain peureux.

La petite violence qu'il lui faisait, l'audace de cet homme à s'asseoir près d'elle, la forme familière de son langage lui donnèrent une brusque hardiesse :

— Monsieur Everto, dit-elle avec sécheresse, je n'ai pas l'habitude que l'on me regarde de cette façon.

Il rit :

— Comment, je vous ai offensée ?... Pourquoi ? Parce que vous avez lu dans mes yeux combien je vous trouve exquise ?... Mais vous avez dû rencontrer cette louange bien souvent dans les regards des hommes qui vous approchent, ma chère Suzanne !...

Elle eut un sursaut d'indignation :

— Monsieur... Je ne sache pas que nous soyons amis à un degré qui vous autorise à me parler sur ce ton !...

D'un geste qu'elle ne put prévenir, il porta à ses lèvres la main qu'elle essayait de lui arracher.

— Ne vous fâchez pas, chère enfant. Si je n'ai pas eu jusqu'ici le bonheur de vous approcher intimement, j'espère qu'à l'avenir cela changera... Vous devez savoir que j'ai été élevé près de madame Hoog, et je sais qu'elle désire que sa petite amie Suzanne devienne également la mienne...

D'un geste inopiné, Suzanne se dégagea de son étreinte, se leva, et s'éloigna de lui résolument.

— Vous me permettrez d'attendre seule madame Hoog, monsieur? fit-elle d'un ton péremptoire où dans la fragile enfant l'on retrouvait soudain la fille de Sarah. Nous devons avoir un entretien très grave et je désirerais y réfléchir en paix.

L'Italien ne bougea pas du divan sur lequel il s'était commodément installé.

— Confiez-moi donc le sujet de ce conciliabule, conseilla-t-il avec une tranquille impertinence, je vous donnerai probablement de bons avis... je connais si bien Sarah !...

Suzanne s'irrita tout à fait :

— Eh bien, monsieur, questionnez-la donc sur ce qui doit être dit entre nous aujourd'hui !... elle vous le dira si cela lui plaît !...

Everto ricana d'un air goguenard :

— Voulez-vous dire que vous n'êtes pas disposée à la même confiance envers moi?

— C'est possible, monsieur !

Il hocha la tête :

— Comme vous avez tort! — D'abord, un homme doit toujours être préféré à une femme, comme confident... On a beaucoup moins de chances de trahison à en craindre...

Et comme Suzanne s'asseyait devant une table, se mettant à feuilleter un album par contenance, pour bien marquer à cet individu mal élevé qu'elle tenait à couper court à cette conversation, il la rejoignit et, familièrement, il lui prit le volume des mains.

— Ne touchez pas à ceci, Suzanne, dit-il. Ce n'est pas un livre pour les petites filles.

Et avant de refermer les pages, il lui mit un instant sous les yeux deux ou trois photographies audacieuses de nudités d'hommes et de femmes.

Suzanne se rejeta sur son siège, confuse et troublée.

Everto déposa le volume, et traînant une chaise basse près de la jeune fille, il s'assit, la tenant sous son regard hardi.

— Vous êtes peut-être choquée que je possède un livre pareil?... c'est qu'ici il entre rarement des jeunes filles de votre genre.

Suzanne eut un cri spontané :

— Alors, monsieur, je m'étonne grandement que madame Hoog ait songé à m'y faire venir !...

Il rit, montrant ses dents blanches dans son visage olivâtre.

— Je crois que vous avez de fortes illusions sur Sarah !... et sur ses intentions à votre égard !

Elle ne répondit pas, vaguement impressionnée par l'accent qu'il avait eu. Il reprit, toujours ironique :

— Vous la supposez une amie loyale, n'est-ce pas?...

Cette fois, bien qu'elle fût décidée à ne plus répondre à cet homme, elle murmura, presque malgré elle, comme pour dissiper un doute involontaire :

— Sans doute !...

Il hocha la tête.

— Vous êtes terriblement innocente, ma pauvre enfant !... Et vous n'imaginez guère combien peut devenir terrible et cruelle une femme jalouse !...

Suzanne tressaillit, profondément atteinte, ces mots répondant si bien à ses obscures appréhensions !

— Monsieur ! balbutia-t-elle.

Il se leva, encore souple, d'une curieuse silhouette exotique avec son teint foncé, ses cheveux noirs et bouclés, la forme très pure de ses traits méridionaux et l'éclat incomparable de ses yeux noirs.

— Écoutez, dit-il, puisque nous avons du temps devant nous, je vais vous conter une petite histoire...

Et, sans façon, il prit une cigarette turque dans une boîte de laque d'or, l'alluma et se mit à fumer tout en se promenant et en parlant, sans quitter des yeux sa victime, avec laquelle il jouait comme un félin d'une innocente bête tombée entre ses griffes.

— Il était une fois deux amis... un homme et une femme. — Oh ! des amis comme votre blanche imagination de petite fille ne saurait guère les supposer. — Vous avez entendu prononcer les mots de vice, de perversités, de curiosités malsaines, pour les flétrir et sans savoir au juste ce que ces termes signifiaient; — n'importe, vous devinez que ce sont choses abominables ?... Eh bien, imaginez que tous les vices, toutes les perversités, toutes les curiosités, cet homme et cette femme les aient eus, les aient contentés ensemble ou se les soient procurés par le concours de l'un ou de l'autre... Ces individus ne seront-ils pas de vrais amis ?... Ne seront-ils pas liés par des nœuds indestructibles ? — Vous ne savez pas ?... Alors, il faut en croire le narrateur de ce conte véridique : cette femme et cet homme étaient de rares amis, des complices dévoués, à toute épreuve. Quelque désir, quelque caprice qu'éprouvât l'un, l'autre s'ingéniait pour le satisfaire, accomplissait sans discussion tout ce qui était en son pouvoir, certain que son tour venu, il jouirait des mêmes complaisances, du même dévouement de la part de son compagnon... — Or, un jour, il advint que ces amis, ces amants... — Tiens, j'ai oublié de vous dire que mes héros étaient aussi amants ;... mais ce terme ne doit pas plus éveiller en vous d'idée précise que les mots que je citais tout à l'heure ; — en cette occurrence, être amants signifiait que cet homme et cette femme goûtaient dans les bras l'un de l'autre des voluptés inouïes, mais qui, au lieu de les garder fidèles l'un à l'autre, les incitaient à recher-

cher près d'autres des sensations, des félicités âcres ou exquises dont ils adoraient se ressouvenir ensemble...

Pleine de stupeur, d'épouvante, toute pâlie, comme meurtrie par les paroles inconcevables de cet homme, Suzanne essaya de l'arrêter :

— Monsieur !... vous n'avez pas le droit de me parler ainsi !...

Il jeta sa cigarette presque consumée et gouailla :

— Oh ! le droit !... On a tous les droits que l'on s'arroge ! — Mais si mon histoire vous ennuie, je vais l'abréger, aussi bien son intérêt pour vous est surtout dans la fin. — Je disais donc qu'un jour il advint que ces amis s'éprirent l'un d'un jeune homme, l'autre d'une jeune fille qui, par un hasard malencontreux, étaient fiancés... Ce détail n'était pas pour arrêter mes héros, ils se tendirent la main et conclurent un pacte. — Par tous les moyens possibles l'ami donnerait le fiancé à son amie, — l'amie livrerait la fiancée à son ami. — Et ils en arrivèrent promptement à leurs fins... le jeune homme tomba vite dans les pièges de la femme qui, à vrai dire, n'eut pas grand mérite à le reprendre, sa conquête étant déjà faite. — Quant à la jeune fille, l'amie fit ce qui était en son pouvoir, elle permit à son ami d'attirer chez lui celle dont il voulait s'emparer — et qu'il tient !...

Dressée, une étincelle d'indignation encore plus que de terreur en ses yeux agrandis, Suzanne eut un cri :

— C'est indigne !... c'est faux !... madame Hoog est incapable d'une pareille infamie !...

Il jeta légèrement :

— Eh ! ma chère petite, qui vous dit qu'il s'agisse de madame Hoog ?... L'ai-je nommée ?...

Hautement, d'une admirable dignité en sa colère, Suzanne s'écria :

— Faites-moi sortir, maintenant, monsieur !... Je ne veux pas rester ici un instant de plus !...

Il la regarda froidement :

— Pourquoi donc ?... Est-ce que je vous insulte ?...

Elle le considéra avec un mépris écrasant :

— De la plus ignoble manière, oui !...

Il ricana :

— Appelez-moi donc goujat ! — Bah ! que diriez-vous alors si, sans tant de discours, je vous eusse enlacée tout de suite et couverte des baisers qu'appelle votre beauté, car vous êtes charmante, Suzanne !...

Une terreur commençait à dominer les sentiments de révolte qui animaient Suzanne, et qui lui avaient d'abord voilé le péril de sa situation.

Sans répondre, affolée, elle s'élança vers l'endroit où elle croyait trouver la porte par laquelle elle était entrée.

Riant ironiquement, Everto n'eut pas un geste pour la retenir.

Les doigts tremblants de la jeune fille soulevèrent avec peine le pesant tapis appendu ; et, derrière, seule, la muraille apparut. Elle courut à une seconde draperie qui lui sembla une portière et ne découvrit point encore d'issue.

Trois ou quatre fois elle répéta sans succès sa tentative, s'affolant chaque fois davantage.

Sa méprise s'expliquait grâce à ce fait que l'unique porte de l'appartement était barrée par une portion du divan qui se refermait exactement devant, et qu'en entrant dans la pièce Luigi avait adroitement repoussée sans que la jeune fille remarquât son geste.

Elle ne pouvait songer à chercher une porte au-dessus du meuble. Au contraire, partout où les tentures retombaient jusqu'au ras du sol, aucune ouverture ne s'y trouvant, elle y essayait vainement.

Everto suivait ses efforts, son épouvante croissante avec une joie sadique.

Certain de ne pouvoir posséder cette enfant de son plein gré, il voulait la réduire en l'affolant, la prendre terrassée moralement, peu désireux de la violenter brutalement par des moyens matériels qui auraient satisfait une brute, mais non pas le vicieux raffiné qu'il était.

Ce procédé qui sauvait momentanément la malheureuse enfant devait quand même la lui livrer dans un temps relativement court, car les nerfs d'une fille innocente et sans expérience sont infiniment plus fragiles que sa force physique lorsque celle-ci est mise à l'épreuve par des moyens simples et sans complications de vice savant et mystérieux. Convaincue maintenant de ne pouvoir s'échapper sans la permission de l'homme qui la tenait enfermée en cette étrange prison, elle s'humilia, vaincue :

— Monsieur, je vous en supplie ! balbutia-t-elle.

— Quoi donc... vous souhaitez me quitter?... Vous ne voulez plus attendre madame Hoog et Serge Quérésoff? demanda-t-il d'un ton si paisible que durant un instant une incertitude se fit en elle...

Mon Dieu, avait-elle rêvé?... S'était-elle trompée?... Cet homme avait peut-être plaisanté?... maladroitement, grossièrement... mais néanmoins sans réelle mauvaise intention?...

Après tout, il ne l'approchait pas... Aucun geste ne la menaçait...

Elle recommença, reprenant quelque assurance :

— Monsieur, l'heure s'avance... je veux retourner auprès de mon père... Vous savez qu'il est gravement malade... je ne puis le laisser seul si longtemps.

Mais sans bouger Everto continua de la contempler

d'un œil à la fois ironique et avide. Assuré de sa proie, il s'attarda à la savourer.

— Bah !... les amoureux passent avant les pères... et vous en avez deux ici... celui que vous attendez... et celui que vous maltraitez...

La voix de Suzanne s'altéra :

— Monsieur, cessez de plaisanter... Vous voyez que j'ai peur... que je ne veux plus rester ici... Laissez-moi partir...

Les yeux soudain illuminés d'une flamme passionnée, il répondit nettement :

— Non !...

Elle sursauta.

— Misérable !...

Il éclata de rire.

— Oh ! les gros mots !... Prenez garde, belle enfant, les injures appellent la violence !...

Redressée, superbe, elle le brava :

— De la violence, envers moi !...

Il l'admira.

— Splendide, ma foi !... — mais, comme c'est ingénu...

Et comme elle le regardait sans comprendre, il ajouta :

— Mais oui... je vous disais que les insultes incitent à la brutalité... Eh bien, de voir se dresser devant soi un si bel orgueil, cela double le désir de le broyer sous sa volonté... Ah ! que de joies enivrantes tu donneras à celui qui te vaincra, mon adorable petite amazone !...

Affolée, elle eut un cri, presque un sanglot :

— Mais enfin, tout ceci est un cauchemar !... Que me voulez-vous ?... Comment osez-vous me retenir ?... Dans quel pays sommes-nous pour qu'un homme ose faire une pareille violence à une femme !... Je ne suis

pas sans défense, sans protecteurs, monsieur, et vous me paierez cher votre lâcheté !...

Il haussa les épaules, cynique et cruel.

— Bah?... Qui donc sera chargé de me punir?... Votre père, qui est mourant... Votre fiancé qui actuellement s'enfuit avec Sarah... Sarah, sa maîtresse et bientôt sa femme...

Suzanne poussa un cri étranglé :

— Vous mentez !...

— Je vous jure que non! s'écria-t-il.

Il parlait avec une ferme conviction qui n'était pas entièrement feinte, car, sa connaissance profonde de Sarah Hoog le persuadait que l'entrevue qu'elle devait avoir avec Serge avait abouti à la déroute de ses projets généreux, au retour invincible vers la passion toujours souveraine chez les êtres soumis à la volupté.

Et, sans être averti il devinait : les amants s'évaderaient, fuiraient, disparaîtraient... en ce moment quelque train devait les emporter vers une destination inconnue.

Suzanne nia désespérément :

— Ce n'est pas vrai !... madame Hoog ne m'a pas trompée ainsi !... elle est loyale !... Ses lèvres ne se seraient pas posées sur mon front... elle n'aurait pas eu le langage qu'elle m'a tenu sans que rien l'y obligeât si elle n'avait pas eu la volonté de remplir ses promesses !...

Il railla :

— Ah ! les promesses !... D'ailleurs, avant de s'engager envers vous, elle vous avait déjà promise à moi !... elle avait exigé de Serge qu'il vous abandonnât ! A Saint-Cassidien ne vous l'a-t-elle pas enlevé, ne l'a-t-elle pas amené ici à sa suite ?...

Elle le défia :

— Jurez-moi donc que c'est elle qui a écrit la lettre qui m'a attirée ici.

Il mentit effrontément :

— Je vous le jure !...

Il n'avait pas laissé paraître la moindre hésitation ; son accent était tellement celui de la sincérité que la jeune fille tomba dans le piège.

— Ah ! malheureuse ! fit-elle accablée.

Sa mère !... l'avoir livrée... trahie ainsi !...

Everto s'approcha, saisissant ses mains, ses doigts agiles et forts remontèrent jusqu'aux poignets, aux bras de la jeune fille qui se débattait inutilement.

— Lâchez-moi ! cria-t-elle sourdement, son sang s'accélérant, sa poitrine soudain oppressée respirant avec un rythme saccadé.

Il n'eut garde de lui obéir. Il s'amusait à lui faire sentir sa force, sa souveraineté... Paralysée, impuissante, elle gémit plaintivement :

— Ayez pitié de moi !...

Bientôt elle ne serait plus que la bête traquée, que l'oiseau dément qui se frappe la tête contre les barreaux de la cage.

Luigi suivait radieux les progrès de la terreur, du détraquement qu'il provoquait savamment en elle.

— Ah ! tu m'implores, à présent, au lieu de me menacer ?... Tu commences à connaître que tu es bien en mon pouvoir, tout à fait à moi ? — A moi ! — Ah ! comprends-tu tout ce que veut dire ce mot... petite fille ?

Elle essaya de tomber à ses genoux, balbutiant des paroles insensées, incohérentes :

— Ayez pitié !... Mon pauvre père... laissez-moi partir !... Oh ! je veux le retrouver ! — Vous me faites mal ! — Mais, c'est horrible !. . je ne veux pas,

entendez-vous, je ne veux pas !... lâchez-moi !... Lâchez-moi !...

Elle se tordait sous l'étreinte qu'il resserrait impitoyablement et qui peu à peu la rapprochait de lui, mettait sous sa bouche à lui, sous ses lèvres qui n'imposaient encore aucun baiser à cette chair pantelante — mettait des yeux égarés, sublimes de terreur, des narines battantes, un souffle inégal s'échappant de lèvres entr'ouvertes — séduction indicible, joie insensée pour cet homme.

Enfin, d'un geste brusque, féroce, avide, il colla ses lèvres sur la bouche de la jeune fille.

Elle eut un tel soubresaut que son visage fut libéré pendant un instant de l'abominable étreinte ; elle put pousser un cri — le cri surhumain de sa suprême détresse.

. . . .

Et Everto, soudain transi, vit se soulever la portière de l'entrée, s'écarter violemment les coussins du divan qui fermait la porte, et Sarah surgir menaçante :

— Laisse cette enfant ! commanda-t-elle.

Il obéit, mais en faisant passer Suzanne derrière lui.

Interdite, incertaine, la jeune fille recula, sans voix, paralysée, ne sachant lequel de ces complices était son pire ennemi.

— Que viens-tu faire ici ? criait Everto plein de rage, dominant déjà son effroi de la première minute.

Elle essaya de le dompter de son regard fixé sur lui.

— Je te défends de la toucher !... Laisse-la sortir !...

Les yeux étincelants, il fonça sur elle.

— Ne te mêle pas de mes amours, Sarah ! retourne aux tiennes ! vociféra-t-il.

Elle tenta encore de le dominer.

— Es-tu fou ?... Voyons, rentre en toi-même !...

Il la saisit, pour la jeter à la porte.

— Va-t'en !

Mais, il avait affaire à un adversaire trop expérimenté ; elle lui glissa des mains.

— Je ne sortirai qu'avec Suzanne !...

Il essaya de la reprendre ; tandis qu'elle criait à la jeune fille :

— Partez !... Sauvez-vous !... Mais partez donc !...

Eperdue, les forces en allées, anéanties, l'autre restait affaissée sur le divan et ne bougeant pas — n'entendant peut-être pas !...

Et pendant des minutes qui paraissaient interminables Luigi et Sarah luttèrent, également exaspérés de ne pouvoir se vaincre.

Enfin, il eut raison d'elle, la dominant une seconde par son cri haineux :

— Ah ! Sarah !... Ton Serge paiera tout cela !... Que je le rencontre, ton amant, et je le tue !...

Au geste instinctif, absurde qu'elle eut de se jeter devant la porte, il comprit.

— Ah ! il est là ?... cria-t-il au comble de l'exaspération. Eh bien, c'est avec lui que je réglerai ton compte !...

Et, abandonnant Sarah, il se précipita vers un meuble de nacre qui occupait un panneau de la pièce.

Mais Sarah, qui savait ce qu'il allait chercher, d'un bond l'avait devancé. Défonçant presque un des battants, du poing, elle saisit sur une tablette le revolver chargé dont elle connaissait l'habituelle cachette...

Luigi trébucha dans un coussin roulé à terre ; vociférant toujours :

— Ton amant ! je le tuerai !...

Alors, Suzanne épouvantée vit Sarah faire deux pas

en avant, viser l'homme encore courbé et tirer...

La détonation retentit à peine, étouffée par les tentures, une âcre odeur se répandit dans la pièce. Droite, le revolver encore levé, Sarah considérait son œuvre...

Frappé au cou au moment où il se redressait, Everto était retombé, il gisait sur le sol, sa tête un peu relevée, ayant porté sur le rebord du divan... Il ne bougeait plus, mais ses yeux restés ouverts vivaient...

Même, il balbutia presque inintelligiblement :

— Ne tire plus !...

Le bras de Sarah se rabaissa ; elle jeta l'arme sur les coussins, approcha, s'agenouilla.

— Où es-tu atteint? dit-elle d'une pâleur de morte, en un murmure qui ne troublait pas le silence d'angoisse de cette étrange pièce murée.

Il répondit faiblement :

— Je ne sais pas...

Elle fit un geste pour découvrir la poitrine de Luigi ; mais soudain, il eut un affreux sursaut, ses mains se tendirent désespérément, puis revinrent à sa gorge, se crispèrent à son col, l'arrachèrent...

Et l'on aperçut un flot de sang jaillir, tacher abominablement le plastron blanc de la chemise.

Il s'affaissa. Ses regards sombrèrent. Il était mort.

Des minutes d'angoisse muette s'écoulèrent.

Puis, Suzanne anéantie vit Sarah retourner en arrière, ramasser le revolver et venir le placer à portée de la main du cadavre, sur le tapis ; ensuite, après une seconde de réflexion, elle alla au meuble où elle avait pris l'arme, ouvrit une cachette, choisit une petite fiole parmi plusieurs autres, défit son enveloppe de parchemin et la posa bien en vue sur une petite table.

Ceci fait, elle vint à Suzanne et la souleva.

— Viens...

Chancelante, Suzanne obéit... Elles quittèrent la pièce...

Mais, il fallut que Sarah assît la jeune fille dans le vestibule.

Avec un geste d'impatience, madame Hoog pénétra dans un cabinet, fouilla pendant quelque temps et revint avec un flacon d'eau de Cologne dont elle mouilla largement le front et les tempes de Suzanne.

Quand elle vit celle-ci un peu ranimée, elle l'encouragea.

— Allons !... lève-toi, nous ne devons pas nous éterniser ici...

Et, avant de franchir le seuil, elle dit, la voix dure :

— Il fallait choisir entre Serge et lui... Si je ne l'avais pas tué... il l'assassinait...

Suzanne courba la tête, défaillante, incapable de proférer une parole.

Dehors, lorsque les deux femmes apparurent à l'entrée de l'hôtel aux fenêtres closes, Serge et Vaugrenant réprimèrent avec difficulté un cri d'angoisse.

— Je l'ai sauvée, dit brièvement Sarah.

Et faisant monter Suzanne dans la voiture elle s'adressa à Serge :

— Reconduisez-la...

Ensuite, invitant d'un signe le docteur à l'accompagner, elle suivit le trottoir de la rue Ballu d'un pas ferme.

Comme ils parvenaient à la rue Blanche, elle arrêta un fiacre vide, et avant d'y monter, jeta au cocher :

— Au ministère de l'Intérieur !...

Vaugrenant, la respiration oppressée, demanda anxieux :

— Enfin, quoi ?... Que s'est-il passé ?...

En peu de phrases concises, elle le mit au fait des événements.

Il eut une exclamation :

— Mon Dieu, mais, vous, Sarah !... Qu'allez-vous faire ?...

Elle haussa les épaules et eut un sourire méprisant.

— Pour le vulgaire, ce sera un suicide... A la Sûreté, je vais raconter exactement les faits... c'est le plus simple...

Atterré, étourdi, Vaugrenant se taisait. Sarah réfléchissait.

Au bout de quelques instants, elle hocha la tête, et d'une voix singulière, douce, comme lointaine, elle dit :

— Pauvre Luigi !... Comme nous devions finir, tous deux !...

XIX

Dans la chambre vaste, et dont on avait enlevé la plupart des meubles, André reposait sur un lit de bout, son buste soutenu par des coussins et des oreillers.

Il avait fait raser sa barbe, et malgré le ravage de ses traits exsangues, l'amaigrissement de sa face, l'on retrouvait la physionomie de l'André de jadis.

Dans ses yeux brillait une fièvre.

Sans cesse ses regards voyageaient des assistants à la porte.

— L'on n'est pas encore venu de la mairie ? murmura-t-il d'une voix éteinte, où l'impatience se devinait encore.

Le docteur Vaugrenant, penché sur lui, essayait de le calmer.

— Prends patience, l'on ne saurait tarder... Essaie de dormir, ne te fatigue pas.

Il y avait là Pierre Girard et son fils, le jeune Paul de Sennemont, assis un peu à l'écart ; et, tout près du lit, dans un fauteuil, se tenait Sarah, vêtue de noir, im-

mobile, silencieuse, les yeux fixés dans le vide, plongée dans une profonde rêverie.

Un léger bruit de pas, des chuchotements attirèrent l'attention du malade.

— Lucien?...

La garde avait ouvert la porte avec précaution et introduisait trois personnages.

— Qui est-ce? s'inquiéta André.

— Le notaire et ses deux clercs, répondit Vaugrenant.

Pierre Girard s'était levé, et, suivant les indications faites à voix basse par l'officier ministériel, l'on commença à disposer la pièce pour cet acte particulièrement dramatique et impressionnant qu'est un mariage *in extremis*.

De temps en temps, la voix de plus en plus angoissée et faible du moribond s'élevait :

— Mon Dieu, ne viendra-t-on donc pas !...

Enfin, les trois portes de la chambre furent grandes ouvertes, et cinq ou six personnages pénétrèrent dans la pièce, saluèrent respectueusement cet étrange fiancé et s'établirent ainsi que la loi l'exige.

Après les constatations requises faites par le commissaire de police secondé par le notaire, une foule d'actes examinés, de pièces parcourues et timbrées, la célébration du mariage commença, selon les formules d'usage.

L'un après l'autre, André Laugier et Sarah Hoog prononcèrent le oui sacramentel; tous deux signèrent le registre.

Leur union était accomplie. La fébrilité d'André avait fait place à une sérénité absolue : une joie intense, profonde, galvanisant en lui pour quelques instants la vie prête à s'éteindre.

Hors les paroles prescrites, Sarah, pâle et rigide, n'avait pas prononcé un mot. Le plus jeune des clercs remarqua que tandis qu'elle signait, sa main tremblait visiblement et que le bec de la plume faillit déchirer la feuille du registre.

Lorsque tout le personnel de la loi se fut retiré, que la paix régna de nouveau dans la chambre où ne restaient plus que les époux, le docteur et Pierre Girard, André Laugier dit :

— Que l'on fasse entrer nos enfants...

Pas un tressaillement ne vint animer le visage de marbre de Sarah que Lucien Vaugrenant étudiait à la dérobée. Elle semblait avoir déjà pénétré dans une région inaccessible aux troubles et aux douleurs terrestres.

Côte à côte, Serge Quérésoff et Suzanne entrèrent dans la chambre, les traits comme stupéfiés par la douleur, car le docteur ne leur avait pas caché que le mourant ne passerait sans doute pas la nuit.

André appela Suzanne :

— Ma fille... viens.

Défaillante, des larmes jaillissant de ses yeux sans qu'elle pût les arrêter, la jeune fille se laissa tomber à genoux près de la couche de son père, tendant ses bras vers lui sans oser l'embrasser, de peur que cette étreinte fût une fatigue pour la fragilité du malade.

— Mon père... mon cher père, balbutia-t-elle.

Il la contemplait avec attendrissement.

— Ma chère fille, lève-toi... approche-toi de celle qui est maintenant au su de tout le monde ta mère... Donne-moi ce bonheur de vous voir toutes deux enlacées...

Suzanne se releva, et, chancelante, se dirigea vers Sarah qui, sans desserrer ses lèvres crispées par une

douleur sans nom, tendit les bras, reçut la jeune fille sanglotante et la pressa longuement sur sa poitrine.

André les contemplait avidement; la joie répandant une expression de vie éphémère sur ses traits.

Enfin, il appela de nouveau :

— Serge !... et toi, Suzanne, reviens.

Les deux jeunes gens obéirent. André les caressa de son regard attendri.

— Mes enfants, balbutia-t-il, je meurs heureux... vous, unis... Sarah m'étant rendue...

Sa voix manqua, ses yeux eurent une légère convulsion, il s'affaissa.

Suzanne eut un cri déchirant :

— Mon père !... Oh ! mon Dieu !...

Mais, Vaugrenant la rassura bientôt :

— Non, une syncope seulement... retirez-vous, tous... il a besoin de repos et de solitude.

Seule, Sarah demeura assise dans le siège qu'elle n'avait quitté que pour venir apposer sa signature sur les registres de l'état civil.

— Allez vous reposer, fit Vaugrenant, regardant avec pitié la souffrance suprême défigurant les traits de l'artiste.

Elle secoua la tête.

— Non, je veux rester auprès de lui...

Vaugrenant la prit par la main, la fit lever et la conduisit à un lit de repos.

— Alors, restez là... Vous voyez que le sommeil dont il a seulement besoin en ce moment vient de le prendre... d'ailleurs, la garde est là...

Obligé de sortir pendant quelques heures, Vaugrenant quitta le chevet du malade à regret, appréhendant pour Sarah de nouvelles affres.

Cependant, quand il revint, au jour tombant, André

réveillé, ayant repris quelques forces, achevait un léger repas que lui servait la garde sous les yeux pleins de sollicitude de Sarah.

Elle semblait avoir reconquis le calme et parlait d'une voix douce, mesurée, s'efforçant de distraire et de charmer la misérable épave qui, si près de la mort, le corps si irrémédiablement délabré et détruit, conservait toute sa lucidité.

Suzanne rentra dans la chambre, et trompée par l'amélioration apparente de son père goûta pleinement cet entretien, ces caresses qui devaient être les dernières...

Enfin les heures s'écoulaient, la nuit arriva.

Vaugrenant était rentré dans son appartement, faisant promettre à Sarah de l'appeler au premier symptôme d'aggravation dans l'état du malade qui, à présent, lui semblait devoir passer la nuit, et même peut-être la journée suivante.

Restée seule avec la garde, Sarah la congédia, avec une douceur impérative.

— Allez... je veillerai... vous pouvez vous reposer tranquillement jusqu'à demain matin...

La femme hésita, redoutant les reproches du docteur, et pourtant vivement tentée par la perspective d'une nuit dans un lit.

Elle rassura sa conscience en recommandant :

— Si madame se sent fatiguée, qu'elle m'appelle, j'ai le sommeil si léger.

La pièce redevenue silencieuse, Sarah revint à pas lents vers le lit dans lequel André était étendu.

Ses yeux exprimaient une intense gratitude. Il ébaucha un triste sourire.

— Notre nuit de noces, Sarah, fit-il.

Elle dit avec une infinie douceur :

— Oui, André... et je voudrais qu'elle vous apportât la paix, le bonheur que je vous ai refusé durant de si longues années.

Il fit le geste d'effleurer de ses lèvres la main qu'elle tendait vers lui.

— Vous êtes bonne, murmura-t-il.

Et, une rêverie recouvrit de son voile trouble pendant quelques instants ses prunelles que la mort allait bientôt rendre vitreuses.

Après un silence, il reprit avec une hésitation, une timidité qu'accentuait encore sa faiblesse grandissante :

— Sarah, vous êtes si bonne... qu'avant de mourir, je voudrais vous adresser... quelques questions... mais seulement si j'étais sûr qu'elles ne vous blesseront pas... que vous ne m'en voudrez pas...

Elle l'encouragea, pleine de pitié :

— Parlez... parlez, mon ami...

— Pardon si je vais vous offenser... mais, jurez de me dire la vérité, sans réticence... sans compassion... sans ménagement... j'aime mieux la savoir avant de mourir... et soyez sûre que, quelle qu'elle soit... mon amour... pour vous... sera toujours le même...

Sarah répondit avec fermeté :

— Questionnez, mon ami, je vous dirai la vérité, toute la vérité...

Il se recueillit, ses yeux fixes semblant évoquer des tableaux infiniment lointains...

Enfin, il dit avec effort d'abord, puis plus aisément ensuite :

— Autrefois, Sarah, quand moi je vous adorais si passionnément, m'avez-vous aimé?...

Elle certifia, sincère :

— Oui, je vous ai aimé... votre caractère tendre et

loyal m'avait séduite... je vous ai aimé d'amour un peu et surtout d'affection de cœur... Si j'avais été dans un autre milieu... soumise à d'autres influences que celles qui m'environnaient, j'eusse certainement été votre femme... et ma vie se fût écoulée bien différente...

Il continua :

— D'autres influences... oh ! oui, elles étaient terribles... et ne vous offensez pas, Sarah, mais je vous en conjure, dites-moi la vérité... n'avez-vous pas eu d'autres amours en ce temps-là?...

Les traits de Sarah se durcirent ; elle secoua la tête.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

André se souleva péniblement sur son coude, cherchant le regard de Sarah.

— Vos yeux, supplia-t-il, donnez-moi vos yeux !...

Elle obéit, et ses prunelles inviolables se laissèrent observer par le malheureux dont l'angoisse et l'effort faisaient perler la sueur sur le front.

— Everto ? souffla-t-il haletant. N'as-tu jamais aimé Everto?...

Décidée au mensonge qui dorerait les dernières minutes du mourant, elle soutint bravement ces regards vainement inquisiteurs.

— Je n'ai jamais aimé Everto ! déclara-t-elle nettement. Je sais qu'on l'a dit mon amant... nos continuelles relations d'affaires, nos intérêts liés devaient le faire supposer... mais, je vous jure, André, que cet homme, en aucun temps, n'a jamais été autre chose qu'un ami, un associé pour moi.

Un soupir profond s'exhala de la poitrine d'André :

— Merci !... ah ! merci... vous ne savez pas de quelle angoisse vous me délivrez...

Sarah se pencha, et avec mansuétude, elle posa ses

lèvres sur le front de l'amant de sa première jeunesse.

— Est-ce tout ce qui pesait sur votre cœur, André?...

— Presque... Dites-moi encore comment durant de si longues années vous avez pu savoir notre fille vivante et ne pas chercher à la voir...

Elle mentit encore :

— L'on m'avait certifié, et je l'ai cru, que vous me défendiez de l'approcher... ma lâcheté première qui vous avait abandonné, qui n'avait pas arraché de mon oncle son consentement à notre mariage autorisait cette fable... j'ai respecté ce que je supposais être votre volonté, espérant toujours que vous vous relâcheriez de votre rigueur.

Il serra faiblement les doigts qu'elle lui permettait d'enlacer aux siens.

— Merci !... oh ! merci !... A présent, je puis mourir heureux...

Elle étudiait la rapide décomposition de ses traits.

— Ne vous épuisez pas, André... Ne pensez plus... ne remuez plus tous ces souvenirs... dormez... je suis là, près de vous...

Il la contempla, avec une tendresse et une reconnaissance incommensurables.

— Tu restes?...

— Oui... Endors-toi...

Il répéta, docile :

— Oui, je vais m'endormir...

Ses paupières s'abaissèrent... puis, au bout de quelques instants se soulevèrent... Son regard parcourut longuement le visage de Sarah penché auprès de lui... il balbutia presque inintelligiblement :

— J'emporte ton image... gravée en moi... dans l'éternité.

Et, il ne parla plus. Ses paupières demeurèrent

closes; il s'éteignit sans agonie, sans tressaut dernier, sans un soupir...

Sarah, immobile, les yeux fixés sur lui, écoutant, vit ses traits prendre une rigidité, se creuser, entendit son souffle s'arrêter.

Elle attendit un temps très long, puis posa sa main sur celle d'André, allongée sur le drap.

Toute la chaleur de la vie en était déjà envolée.

Elle chercha le pouls : il avait cessé de battre.

Alors, elle se leva avec un grand soupir de soulagement et se dirigea aussitôt vers un meuble dans lequel plusieurs fioles étaient rangées.

Elle en prit une qui lui paraissait plus familière et revint au lit funèbre.

Là, elle tourna le fauteuil dans lequel elle était assise naguère, l'appuya au lit et posa sur le chevet un coussin.

Ensuite elle s'assit, déplia deux ou trois mouchoirs dont elle fit un gros tampon sur lequel elle versa tout le contenu de la fiole.

Une violente senteur se répandit dans la chambre.

Elle posa sa tête sur le coussin, plaça le tampon imbibé de chloroforme sous ses narines et s'immobilisa, les yeux clos, très vite prise par un vertige.

Un instant, pourtant, ses paupières se soulevèrent, elle regarda le mort étendu à côté d'elle, ses lèvres eurent un imperceptible rictus railleur. Elle murmura :

— Notre couche nuptiale!...

Et elle sombra dans le néant.

ÉPILOGUE

I

Ce jour-là, la première neige de l'hiver commençant venait de couvrir la terre russe.

A perte de vue, la campagne s'étendait, blanche, uniformément, et les arbres des forêts étaient surchargés de cette poussière drue, fine, extraordinairement sèche, que le vent faisait voler parfois.

Rentrant d'une longue promenade à cheval, Serge Quérésoff, le visage las et morne, traversa la cour de l'antique maison seigneuriale.

C'était une vaste demeure, aux bâtiments innombrables, très vieux, presque tous en bois, d'une architecture simple et éminemment russe.

Le jeune homme gravit le perron soigneusement balayé et pénétra dans le vestibule sans avoir remarqué les conciliabules inquiets, l'agitation inusitée des nombreux domestiques, en groupes dans la cour, à

la porte des écuries, des cuisines et des granges.

Dans la vaste pièce, très chaude, ayant presque l'apparence d'une serre, tant les plantes vertes et les fleurs y étaient prodiguées, un bel enfant de quatre ans jouait, silencieux, étonnamment sérieux pour son âge si peu avancé.

Il leva les yeux sur son père qui entrait, et le contempla avec gravité, sans crainte aucune, quoique pourtant sans nul de ces élans joyeux, spontanés, qui jettent au cou des pères les enfants choyés.

Peut-être Serge allait-il passer sans lui accorder un seul coup d'œil, absorbé dans ses pensées, mais la petite bonne française qui gardait l'enfant se leva vivement de la chaise où elle travaillait, et s'avança vers son maître, avec une familiarité inusitée que motivait son émotion.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, madame vous attendait avec bien de l'impatience !... Les paysans sont venus dans l'après-midi... Une troupe... oh ! une troupe considérable !... Ils emplissaient la cour... Ils voulaient vous voir, vous parler... Ils criaient !... L'intendant a essayé de les chasser, mais ils l'ont menacé. Alors, il est rentré chez lui... Nous avions très peur... Ils allaient et venaient dans la cour comme des insensés. Puis, tout à coup, ils ont ôté leurs bonnets, ils se sont agenouillés et ils se sont mis à chanter... C'était triste ! On se serait dit à l'enterrement !... Madame et moi, nous en avions le cœur retourné... Surtout, n'est-ce pas, que nous ne comprenons pas ce que l'on dit... Il semble que nous sommes dans l'autre monde, ici... auprès de fantômes dont on ne connaît ni les gestes ni la parole.

Dès les premiers mots de la jeune fille, Serge avait eu un mouvement d'impatience.

— Ah! les paysans! fit-il avec une hostilité découragée.

A cette époque, on n'en était qu'au milieu de la terrible guerre russo-japonaise, et le bouleversement grandiose qui devait soulever, plus tard, le pays slave tout entier, n'était point encore commencé.

Cependant, de temps en temps, sur divers points du territoire, d'étranges rumeurs couraient, et, si l'on était quelque peu clairvoyant, l'on sentait que l'esprit des populations changeait sourdement.

Comme la jeune bonne voulait continuer ses verbeuses explications, Quérésoff l'arrêta d'un geste :

— C'est bien, Marie.

Et, sans un regard, sans l'ombre d'une caresse pour le petit Michel, son fils, il pénétra dans la pièce voisine où, sans doute, il trouverait Suzanne.

Depuis cinq ans qu'ils étaient mariés, ils n'avaient point quitté cette terre russe — celle-là même où Serge avait projeté d'amener Sarah Hoog — et, dans cette solitude, pourtant si propice à la tendresse, à l'effusion, les deux jeunes époux n'avaient nullement connu le bonheur.

Une ombre souveraine, un fantôme obsédant, que ni l'un ni l'autre ne pouvaient chasser, les séparait invinciblement, malgré les années écoulées, malgré leur union et l'enfant qui leur était venu.

Quand Serge pénétra dans le petit salon où Suzanne était seule, elle ne l'entendit pas entrer.

Assise, un livre dans les mains, qu'elle ne lisait pas, elle songeait profondément, ses paupières abaissées sur son regard fixe.

Elle avait beaucoup changé durant ces cinq années de souffrance secrète, et, pourtant, malgré tout, d'épanouissement physique pour sa jeune beauté.

Elle avait à présent vingt-deux ans accomplis.

Elle semblait avoir grandi, et, bien qu'elle restât svelte, ses épaules, ses hanches de femme faite n'avaient plus rien de la gracilité de la jeune fille presque adolescente de jadis.

Mais ce qui s'était le plus transformé en elle, c'était son visage.

De coupe fière, de traits impeccablement beaux, ce visage, qui aujourd'hui rappelait son origine maternelle, avait gagné une expression bien à elle de mélancolie, de rêve concentré, presque fanatique, de pureté quasi mystique.

Indubitablement, ses traits rappelaient ceux de Sarah ; mais elle évoquait une Sarah grave, chaste, capable de passion, sûrement inattaquable par les passions qui avaient si violemment dominé la vie de l'artiste.

Aux questions brèves de son mari, concernant les scènes qui s'étaient passées au château durant son absence, elle tressaillit, soudain tirée de son rêve. Elle répondit, calme, mais ses yeux ne cherchèrent point ceux de Serge ; elle ne bougea pas de son siège ; elle ne quêta ni ne sembla attendre quelqu'une de ces tendres caresses si naturelles entre jeunes époux.

Et, le sujet de leur conversation vite épuisé entre eux, car ni l'un ni l'autre n'attachaient grande importance à l'incident de la journée, le silence se fit entre eux.

D'un geste las, Serge souleva une revue française posée sur une table couverte de livres, de brochures et de journaux de tous pays ; puis il la rejeta pour feuilleter un magazine anglais, et, définitivement, il choisit un journal allemand.

Il s'assit, commençant une lecture nonchalante.

Doucement, Suzanne posa son livre, et songeuse, elle vint à pas lents jusqu'à la cheminée, sur laquelle, en un cadre d'argent, était placé un almanach-éphéméride, dont le feuillet mobile marquait la date du jour — 29 octobre.

Mais, elle ne lut point la pédante notice qui parlait d'un traité du quinzième siècle, précisément conclu à pareille date. Ce jour, ce chiffre étaient pour elle commémoratifs de faits autrement poignants...

Longtemps, la tête penchée, absorbée. absente du lieu où elle se trouvait, elle se remémora une époque envolée, des espoirs, des angoisses et des joies... Un temps où sa jeunesse ignorante et confiante ne concevait point les lourdes peines de la vie que l'esprit supporte, dont il souffre si cruellement et que néanmoins la parole précise difficilement.

Enfin, elle releva la tête, se tourna avec lenteur, et posa son regard sur Serge qui lisait sans paraître s'apercevoir de sa présence.

Lui, il était resté le même, il semblait toujours aussi jeune. Seulement, le pli soucieux qui marquait déjà son front cinq ans auparavant s'était profondément creusé en son épiderme, et le rictus amer et découragé de ses lèvres disait éloquemment combien, jusqu'ici, le sacrifice de Sarah avait été inutile : la mort de l'amante n'avait pas libéré l'amant. S'il n'aimait plus, s'il ne pouvait plus aimer une morte, dont la fille était sa femme, nulle autre n'avait pris la place de la disparue, aussi bien en son cœur que dans ses sens.

Une expression indéfinissable de regret, d'amertume, de passion douloureuse emplissait le regard de la jeune femme attaché à l'homme qu'elle aimait toujours, et qu'elle désespérait de conquérir.

Elle approcha, glissant sans bruit sur l'épais tapis.

— Serge? fit-elle.

Il leva les yeux sur elle interrogativement, sans que ses lèvres s'entr'ouvrissent.

Elle s'adossa à la table.

— La date d'aujourd'hui ne vous rappelle-t-elle rien? demanda-t-elle d'une voix qu'une émotion soudaine faisait trembler.

Serge posa son journal sur la table. Ses yeux allèrent vivement à l'almanach. Du reste, le trouble visible de Suzanne suffisait pour l'éclairer.

— Je n'ai pas une si mauvaise mémoire que vous semblez le supposer, prononça-t-il avec calme. C'est à pareille date que, jadis nous nous parlâmes pour la première fois, auprès du lit de votre pauvre père, frappé par une soudaine attaque de son mal.

Elle se détourna et alla machinalement vers la fenêtre, où ses yeux parcoururent le paysage monotone et désolé, d'une uniforme blancheur impeccable.

— L'Italie! murmura-t-elle. Le soleil, les orangers... la douceur parfumée des soirs, la torpeur des midis brûlants... la saveur de tout ce pays... Ah! comme nous en sommes loin ici!...

Un regret amer, intense, sonnait dans sa voix.

Serge la considérait avec un sincère étonnement.

Jamais, avant cette minute, Suzanne n'avait montré qu'elle se deplût en ce lieu où son mari l'avait amenée au lendemain de leur mariage.

Et voici que, tout à coup, dans son accent, dans son attitude bien plus encore que dans les paroles qu'elle avait prononcées, il découvrait des abîmes.

— Suzanne, interrogea-t-il, est-ce que notre séjour en Russie vous est pénible?... Qu'est-ce qui vous déplaît?... Le lieu, ou notre façon de vivre?

L'ombre d'intérêt dont s'était nuancée la voix de

Serge bouleversa la jeune femme... Elle revint à lui, pâle et frémissante.

— Ah ! balbutia-t-elle ardemment, soyez certain que je serais heureuse partout, si...

Elle s'arrêta, subitement effrayée des paroles qui montaient à ses lèvres, étourdie par tout ce qui, soudain, bouillonnait en elle, demeurée si longtemps inerte, glacée, ensevelie en son désespoir.

Serge s'était levé, fébrile.

Ce jour-là, quelque chose d'inordinaire planait dans l'air. Il semblait que, dans la campagne endormie, la brusque agitation des paysans à la résignation tant de fois séculaire, cette démonstration de l'après-midi eût apporté dans la vieille demeure russe un mystérieux germe de trouble.

L'inquiétude éprouvée par Suzanne durant quelques heures avait mis en elle un énervement que l'anniversaire d'une époque pleine de souvenirs poignants venait encore exagérer.

De son côté, Serge Quérésoff subissait inconsciemment le contre-coup des événements terribles qui, sourdement, se préparaient sur sa terre natale.

Attaché à l'ancien régime par son éducation, par l'atavisme, n'en concevant point d'autre, les aspirations des prolétaires russes lui paraissaient aussi folles que criminelles.

Elevé loin des grands centres, ayant pendant son adolescence et sa jeunesse toujours vécu hors de sa patrie dont il ignorait les fièvres souterraines, il ne comprenait point les hésitations de la politique gouvernementale.

Selon lui, le tsar eut dû couper dès la germination ces jets de tendances nouvelles, et cela par une répression énergique, impitoyable.

— Que voulez-vous dire avec ces réticences, Suzanne? fit-il avec une certaine dureté.

Elle recula intimidée.

— Rien.

Mais, au même instant, un revirement s'était fait en lui. Devant le reproche qu'il devinait, sa colère tombait. En lui aussi, à cette heure, un besoin d'explication, de détente, venait s'imposer.

Entre eux, inopinément, s'était brisé ce mur opaque qui naguère séparait leur douleur, leur déception, leur souffrance et leurs larmes.

Mais maintenant, Suzanne avait peur. Qui savait ce qu'il adviendrait si des paroles claires, certainement terribles, étaient prononcées entre eux?... Ne valait-il pas encore mieux conserver à tout prix la sombre torpeur d'auparavant?...

Cependant, il était trop tard pour reculer. La scène désormais inévitable entre les deux époux aurait lieu... Elle éclatait, inopinée, irrésistible, après cinq ans de silence que ni l'un ni l'autre n'avait songé à rompre.

Serge insistait, cette fois sans violence, quoique avec une fermeté où nulle tendresse ne perçait.

— Que signifiaient ces mots que vous avez laissé échapper, Suzanne? Vous seriez heureuse partout disiez-vous, *si*... Quelle pensée suivait en vous ce *si?*...

Il avait gagné la cheminée et s'y adossait, scrutant attentivement la physionomie de la jeune femme.

Elle se laissa tomber sur un canapé qui faisait face au foyer, semblant défaillir.

— Ne le devinez-vous pas? murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Le pli du front de Serge s'accentua.

— Je préfère vous l'entendre préciser, dit-il. Oui, en vérité, je crois qu'il est bon, qu'il est nécessaire

que nous nous disions enfin tout ce qui pèse sur nous d'éternellement tu, d'inexpliqué...

Ses mains jointes, ses doigts entrelacés et crispés reposant sur ses genoux, elle dit, les yeux attachés sur le tapis, pâle et émue :

— Oui, certes... je serais heureuse dans le lieu le plus désolé... sur le coin de terre le plus reculé... Si j'avais auprès de moi ce qui seul fait le bonheur... Si j'avais l'amour, l'affection de mon mari... si je le sentais près de moi, avec moi...

Serge la contemplait avec un intérêt sans chaleur.

— Je vous aime, Suzanne, dit-il avec un rien d'hésitation.

Un sourire douloureux frémit sur les lèvres de la jeune femme.

— Oh ! je vous en supplie, ne profanez pas ces mots ! s'écria-t-elle d'un accent soudainement vibrant qui fit tressaillir les fibres profondes de Quérésoff, réveillant d'obscurs échos en lui.

— Je vous affirme, dit-il avec un certain trouble, que je vous aime profondément, entièrement. Que pouvez-vous me reprocher? Ne suis-je pas tout à vous? Je ne sache pas que, durant une minute, depuis que nous sommes mariés, je puisse vous avoir inspiré des doutes sur mon absolue fidélité...

Elle eut un geste.

— Ah ! certes ! Mais si cette fidélité... uniquement physique ne me semblait pas suffisante?...

Il redevint très froid, comme décidé à défendre obstinément l'intimité de sa pensée.

— Vous êtes ombrageuse et exigeante, murmura-t-il.

Elle trembla. Mais il en avait été trop dit entre eux pour s'arrêter à présent. Elle fonça résolument sur le danger et lança, véhémente :

— Et si, d'ailleurs, je ne m'apercevais que trop bien que, même cette fidélité matérielle, ce n'est pas à moi que vous la gardez!... Que c'est à un souvenir tout-puissant en vous, à une idole jamais arrachée de votre cœur que vous l'offrez!...

En entendant ces mots, une inexprimable angoisse envahit Serge.

C'était en même temps en lui une onde de souffrance inouïe, une colère intense, une révolte de l'audace de Suzanne à réveiller un passé toujours si douloureusement présent en son âme...

— Prenez garde à ce que vos lèvres vont prononcer, Suzanne! proféra-t-il. Prenez bien garde que, grâce à votre imprudence, quelque chose d'irréparable ne soit prononcé entre nous et que nous regretterons ensuite amèrement!...

Mais, malgré cet avertissement, dont néanmoins elle saisissait la vérité; dans une sorte d'ivresse, elle poursuivit, avec une chaleur croissante :

— Vous ne m'avez jamais aimée!... Vous ne m'aimerez jamais!... Tout votre être s'est donné à une autre... une autre qui vous gardera éternellement!... Ah! folle que j'étais d'espérer effacer un rêve pareil!... M'imposer dans un cœur qui ne s'appartenait plus!... qui ne pouvait plus se reprendre!...

Et, se rejetant en arrière, les mains à son front, elle gémit :

— Pourquoi?... oh! pourquoi m'avez-vous épousée, puisque vous ne pouviez être ni époux ni père?... Puisque moi et mon enfant nous devions rester des étrangers dans votre maison!... Puisqu'il nous était impossible de ranimer votre âme insensibilisée, morte!...

Le front courbé, sans un geste, son irritation

de naguère tombée, Serge l'écoutait attentivement.

Enfin, il hocha la tête avec une évidente pitié.

— Vous souffrez... Oui, je reconnais que vous souffrez injustement, Suzanne... Cependant, ne me faites pas de reproches... Je ne les mérite pas... Car, je vous jure que j'ai lutté... que je lutte toujours, sans trêve.

Il fit quelques pas, et, l'accent un peu plus animé :

— Pourquoi je vous ai épousée?... Ah! je vous affirme que je croyais pouvoir vous rendre heureuse... Car je vous aimais... je vous aime.

Suzanne eut un cri.

— Ah ! ne répétez pas ce mot, si cruellement banal sur vos lèvres !... Aimer?... Oh ! non, la compassion, les égards que vous m'accordez, ce n'est pas aimer !...

Il se rapprocha.

— Suzanne, observa-t-il, vous connaissiez ma vie... Je ne vous avais rien caché, et vous aviez accepté...

Elle l'interrompit.

— Ah ! sans doute !... Mais, est-ce que je pouvais savoir alors quelle tâche ingrate, impossible j'entreprenais !... Quel adversaire inattaquable je rencontrerais en vous !...

Une impatience revenait au jeune homme. Il se détourna.

— En somme, que me reprochez-vous? De quoi suis-je coupable envers vous? De quoi vous plaignez-vous?... Si la solitude où nous vivons vous pèse le moins du monde, ordonnez, je suis prêt à me rendre où vous voudrez... Demandez n'importe quoi, je vous le donnerai.

Elle se leva, une lueur de détresse en son regard qui ne pouvait se détacher de lui.

— Et si je vous demandais, Serge, murmura-t-elle d'un ton profond, de ne plus jamais retourner dans le

pavillon, là-bas, au bord de l'étang?... de cesser de vous y enfermer durant de si longues heures!... Si je vous demandais de le détruire?... de le brûler!... lui et les trésors qu'il contient!

Il avait tressailli et reculé, un instant interdit.

Le pavillon!... Ce lieu solitaire jalousement interdit aux yeux indiscrets, où lui seul et un domestique de confiance pénétraient. Le pavillon!... où, au milieu de l'unique pièce tendue de précieuses étoffes orientales et meublée de divans, se dressait un marbre, seul objet d'art, seule idole de ce temple caché... Un marbre, œuvre sans prix d'Hermann Van Hoog, acquise après tant de recherches et d'efforts... Cette statue d'adolescente presque femme... fillette vêtue de haillons, souriante, le buste un peu renversé, tendant ses deux mains aux pigeons qui s'abattent sur ses poignets...

Fillette adorable, incomparable, qui était Sarah à quatorze ans... Sarah et tout son charme inexplicable, irrésistible...

Renoncer au pèlerinage quotidien là-bas... Renoncer à l'âcre joie de penser à *elle*, étendu sur des coussins, la tête à demi perdue en l'hypnotisante obsession de son image, s'enfonçant peu à peu dans l'ivresse légère mais certaine du tabac fumé avec insistance!... Ah! jamais, jamais!... Rien que ces heures de rêve lui permettaient d'accepter la vie sans Sarah, le rattachaient à l'existence!...

Il dit froidement:

— Je ne sais de quoi vous voulez parler, Suzanne. J'ai besoin parfois de solitude, et, malgré tout le désir que j'ai de vous être agréable, malgré ma volonté de vous complaire, je ne saurais m'astreindre à une existence dans laquelle, pendant certains instants, je ne pourrais être tout à moi.

Elle eut un grand geste.

— Et si moi je ne pouvais pas, je ne pouvais plus admettre cette continuelle reprise de votre âme et de votre cœur? Si j'étais à bout de forces, de patience !... excédée de résignation !... Moi, votre femme, après tout !... celle à laquelle vous avez promis votre amour et votre protection !

— Suzanne !...

— Ah ! quoi qu'il arrive, maintenant, il faut que je parle !... Il faut que vous sachiez l'abominable torture que vous m'infligez !... Il faut que vous mesuriez le supplice dans lequel je marche depuis tant de mortels jours !... Mon Dieu ! êtes-vous donc assez indifférent pour n'avoir rien vu, rien deviné des souffrances que vous me causiez !...

A ce cri d'angoisse, Quérésoff s'émut pourtant.

— Si, ma pauvre Suzanne, dit-il d'une voix basse, altérée par le regret, si, je savais, je sais que vous n'êtes pas heureuse... Mais que voulez-vous !... je n'ai jamais voulu y réfléchir, j'ai toujours craint d'y arrêter ma pensée... parce que notre mal est vraiment sans remède... et qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous apporter le bonheur... parce que moi-même je suis victime de la fatalité qui pèse sur tous deux...

Elle l'écoutait, pâle, une lueur de fièvre en ses yeux agrandis par la douleur, dans l'ovale mince de son beau visage.

— Ah ! fit-elle avec un désespoir concentré. Si seulement vous consentiez à essayer de guérir !...

Il tressaillit, touché par la vérité de cette remarque.

— Mais je le voudrais, murmura-t-il d'un ton mal assuré.

Elle secoua la tête.

— Non ! s'écria-t-elle douloureusement. Vous vous

complaisez dans votre mal... Vous éternisez volontairement votre regret... Vous ne faites rien pour chasser de vous votre ennui de l'existence, votre détachement de ceux qui vous entourent... Rien pour vivre de la vie réelle et vous échapper au cauchemar que vous adorez!...

Les yeux fixés sur une vision intérieure, il murmura, presque pour lui-même :

— Est-ce que celui qui s'est égaré dans les sables mouvants peut revenir en arrière?... Peut-il se dégager, se libérer?...

Elle riposta avec vivacité :

— Il peut lutter, appeler à son aide!... Il accepte le secours de ceux qui ne demandent qu'à se dévouer pour lui!...

Serge se détourna, sombre :

— Hélas! c'est ce que j'ai fait en vous épousant, Suzanne!... Je me suis rattaché désespérément à vous, et vous n'avez pu me sauver... Je vous ai seulement entraînée dans mon abîme. Ah! vous aviez raison, tout à l'heure, de me reprocher mon égoïsme, ma faiblesse coupable!... Jamais je n'aurais dû consentir à notre mariage!...

Elle eut un cri de souffrance :

— Ne dites pas cela, Serge, c'est cruel!... Vous savez bien qu'au fond j'aime encore mieux mon martyre, ma douleur, et avoir été, être à vous!...

Il la regarda, plein d'une sincère compassion.

— Quel cœur exquis vous avez, vous! laissa-t-il échapper.

Un frisson douloureux la traversa.

— A quoi bon? murmura-t-elle presque inintelligiblement, puisque ce cœur tout à vous n'a pu ni vous toucher, ni vous conquérir!

Il se rapprocha.

— Qui sait?...

En sa voix sonnait un espoir.

— Parfois, Suzanne, il m'arrive de me demander si le cauchemar qui s'appesantit sur moi n'est pas envolé, évanoui... Parfois, je crois renaître dans une existence nouvelle...

Elle l'écoutait avidement.

— Oui, j'ai saisi cela en vous... Mais, que mon espoir durait peu !... Et combien vite vous retombiez sous le joug de la terrible et souveraine emprise à laquelle vous appartenez !...

Il vint à elle, les mains tendues.

— Suzanne!... Si je te disais avec sincérité... avec émotion... Oh! oui, je te le jure, avec une profonde émotion!... Si je te disais : Je « veux » oublier!... Je « veux » guérir !... Je me livre à toi... Prends-moi... Reprends-moi, je le désire ardemment!...

Mais la jeune femme n'eut pas l'élan enthousiaste qu'il attendait.

— Ce vœu que tu m'exprimes là, pour que je ne sois pas impuissante à le combler, il faudrait que ce fût ton cœur qui le formulât. Et, je le sens bien, aujourd'hui, tes lèvres, ton esprit seuls ont vibré.

Il recula, découragé.

— Vous avez raison, probablement. — Pourtant, j'espérais mieux de votre cœur...

Elle prit sa main et l'attira doucement près d'elle. Il obéit à sa volonté et s'assit à ses côtés.

— Ah ! ne croyez pas que je renonce à ma tâche ! fit-elle avec une tendresse meurtrie. Seulement, vous m'avez appris à être clairvoyante, et à redouter de me laisser aller à des espoirs toujours déçus !...

Serge avait enlacé la taille de la jeune femme ; sa

tête reposait sur l'épaule qu'elle lui livrait. Les yeux clos, il dit avec lenteur :

— Tu es peut-être trop clairvoyante, justement... Si tu m'avais aimé plus aveuglément, qui sait si tu n'aurais pas violenté mon âme avec plus de facilité...

Elle se récria avec une soudaine amertume :

— Et comment aurais-je pu oublier?... Comment fermer les yeux?... Comment ne pas voir ce qui s'impose à vous? Vous ne songez pas que je suis femme, Serge, et qu'après tout j'ai mon orgueil !...

Il se redressa, dénouant son étreinte.

— Vous avez parfaitement raison, dit-il avec froideur.

Elle couvrit son visage de ses mains, subitement emplie d'un découragement.

— Je vous ai froissé! Ah! je sais bien que je suis maladroite!... Je sais que je n'ai rien de ce qu'il faut pour vous prendre et vous retenir!... Que je n'ai rien de ce charme tout-puissant qu'elle avait, elle!...

Serge s'écria, violent :

— Ah! ne l'évoquez pas entre nous, Suzanne, je vous en supplie!... Laissez son ombre en paix!...

Debout, reculant comme si elle eût réellement vu un fantôme devant elle, la jeune femme balbutia, dans le plus grand trouble :

— Et comment ne pas penser à elle, ne pas parler d'elle!... Quand je la sens là, perpétuellement entre nous!... Quand son image se reflète dans vos prunelles, chassant la mienne!... Quand je vois partout son regard se lever, me suivre, me défier!... Quand sa main glacée se pose continuellement sur mon épaule!... menaçante!... despotique!...

Très pâle, il protesta :

— Vous êtes injuste!... Comment son ombre vous

poursuivrait-elle, menaçante, alors qu'elle-même a disparu de la vie pour vous faire place!... Alors qu'elle s'est arrachée de mes bras pour vous y placer, vous!... Alors qu'elle est morte par vous, et pour vous, volontairement!...

Suzanne poussa un cri de révolte et de souffrance.

— A quoi bon ce sacrifice, puisqu'elle emportait votre cœur!... Puisque, derrière elle, elle ne laissait sur terre qu'un mannequin sans âme, sans volonté, sans existence!... Se tuer, partir, ah! c'est trop facile!... Ce qui est lourd, ce qui est écrasant, c'est de vivre...

Serge avait frissonné tout entier, atteint au vif.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, Suzanne!... Vous blasphémez... C'est à genoux que vous devriez parler d'un être qui a accompli un acte surhumain... et dont c'est justement la beauté qui vous écrase!...

Suzanne courba la tête, soudain vaincue.

— Ah! balbutia-t-elle d'une voix étouffée, comment lui savoir gré d'un geste sublime, c'est vrai, mais qui m'accable... qui ne me laisse à moi aussi que la mort pour suprême ressource, à l'heure où le fardeau dépassera mes forces!...

Les yeux dans le vide, retourné dans son rêve, le Russe prononça :

— Il n'est pas donné à tout le monde de mourir volontairement.

Suzanne se redressa, le contemplant avec une anxiété.

— Vous voulez dire que vous regrettez que votre main ne puisse se décider au geste criminel? fit-elle d'une voix altérée. Oh! je sais bien que cent fois vous avez songé au suicide!... Mais cela, voyez-vous, cela serait la lâcheté dernière, la trahison suprême!... Cela, vous ne le ferez pas!...

Le trouble extrême de l'accent de la jeune femme le rappela à lui.

— Suzanne, nous divaguons! s'écria-t-il en passant la main sur son front. Cessons cet entretien qui nous fait mal à tous deux... où nous nous blessons inutilement!...

A ce moment, la porte du petit salon s'ouvrit, la frêle silhouette de Michel se profila dans l'embrasure.

Il s'avança, et sa voix menue emplit soudain le silence de la pièce.

— Papa... les paysans sont revenus !... Ils te demandent, dit-il avec un mélange d'effroi, de curiosité et de confiance orgueilleuse.

Il était certain que la seule présence de ce père qu'il admirait, qu'il aimait tout en le redoutant vaguement, calmerait et disperserait instantanément cette foule sauvage et bruyante qui l'effrayait et le choquait.

Suzanne fit un geste d'effroi involontaire.

— Pas seul! n'y allez pas seul, Serge! s'écria-t-elle avec inquiétude.

Mais Quérésoff la repoussa.

— Restez avec Michel! dit-il impérieusement. Et surtout ne vous effrayez pas... Tous ces gens m'aiment et nous nous entendrons immédiatement... Je sais ce qu'il faut leur dire!... Mais que personne ne vienne s'interposer entre eux et moi!...

Et la porte se referma sur lui, sans que Suzanne osât insister davantage pour le suivre.

D'une voix brève où les émotions de naguère transparaissaient encore, elle appela son en fant :

— Michel, viens!...

Confiant et joyeux, le petit garçon s'élança sur ses genoux et la couvrit de tendres caresses.

— Maman!...

L'on sentait entre eux cette suprême entente physique et morale qui n'existe pour la mère et l'enfant que lors d'une union complète et constante de leurs instants et de leurs tendresses.

— N'aie pas peur, les paysans ne feront pas de mal à ton père, dit-elle plutôt pour se rassurer elle-même.

Michel sourit :

— Je n'ai pas peur...

Et il ajouta avec naïveté, trahissant sa préférence :

— D'ailleurs, toi, tu es là ; ils ne te toucheront pas.

Préoccupée, Suzanne n'entendit pas ces mots. Elle prit l'enfant par la main et l'entraîna :

— Viens, il faut que je voie ce qui se passe dehors.

Dans la salle à manger, sans soulever les guipures des stores baissés, elle apercevrait la cour, verrait son mari, suivrait les conciliabules et les incidents.

Du reste, l'attitude respectueuse des paysans debout, nu-tête, rangés au bas du perron, l'assurance, la belle fierté de Serge Quérésoff parlant d'une voix forte et résolue, dissipèrent ses craintes.

Certainement, ces gens ne tarderaient pas à se retirer, calmés, convaincus, soumis encore une fois à l'autorité tant de fois séculaire du seigneur. Et le manoir retomberait en sa sécurité sommeillante, en sa paix morte.

Néanmoins, les pourparlers furent longs. Près d'une heure s'écoula avant que la foule se décidât à évacuer la cour, tête basse, la mine sombre, dans un silence oppressant et lugubre.

Quérésoff rentra dans le salon, où Suzanne s'était empressée de le précéder.

— Du thé?... Ma chère Suzanne, voulez-vous, je vous prie, commander que l'on m'apporte du thé!... J'ai la gorge desséchée...

Et, aux questions de la jeune femme, tandis qu'il avalait le breuvage bouillant que l'on ne tarda pas à lui servir, il ne répondit qu'évasivement, la mine soucieuse :

— Eh! mon Dieu, au fond, ils ont raison dans leurs revendications!... Mais il serait fou de songer à céder à leurs vœux!...

La jeune femme n'insista point, trop heureuse de voir que, ce jour-là, il demeurait près d'elle, et ne disparaissait point, pour s'enfermer dans le mystérieux pavillon.

II

Suzanne Quérésoff dormait profondément dans la vaste chambre, où les meubles nombreux étaient disséminés, comme perdus dans l'espace que n'éclairait que faiblement une veilleuse.

Auprès du grand lit où la jeune femme reposait solitaire, se serrait la couche de son fils, le petit Michel, qui sommeillait paisiblement, ses longues boucles blondes éparpillées sur l'oreiller blanc.

Malgré le froid déjà très vif qui régnait au dehors, les poêles, sans cesse bourrés de bois, entretenaient une molle chaleur dans les appartements, encore défendus par le système des doubles fenêtres, qui ne laissaient pénétrer aucun courant d'air.

Il pouvait être une heure du matin, et la maison entière avait sombré dans l'assoupissement.

Tout à coup, Suzanne se réveilla, oppressée par un soudain malaise que, tout d'abord, elle ne s'expliqua pas.

Elle se souleva sur son lit, regarda machinalement du côté de son fils, rassurée par sa tranquillité, et, encore sous l'influence du sommeil, elle allait s'étendre de nouveau et clore ses paupières, lorsque, subitement, une sensation reconnue chassa tout à fait son inconscience.

— Cela sent la fumée! murmura-t-elle en se jetant à bas de son lit.

Elle passa rapidement un peignoir, chaussa des mules et courut à la porte donnant dans l'antichambre, qu'elle ouvrit.

Elle réprima un cri d'effroi, car, par l'ouverture, venait de fluer une vapeur âcre, assez épaisse...

En même temps, ses yeux furent attirés par une lueur cramoisie filtrant par la fente des épais rideaux tirés devant la fenêtre...

Elle courut, écarta la tenture d'une main fébrile, et poussa un cri d'angoisse.

Une grande flamme rouge, sinistre, s'échappait des bâtiments en face dans la cour.

Et un silence, une mort incompréhensible régnait en cette maison où déjà l'incendie était franchement déclaré.

Suzanne recula, affolée, bondit vers le vestibule, où elle cria d'une voix étranglée :

— Serge!... Serge!... Au secours!... Le feu!...

Puis elle revint au lit du petit Michel, qu'elle réveilla avec des caresses, l'entortillant dans une couverture de fourrure.

— Réveille-toi, mon chéri... N'aie pas peur... Il y a de la fumée dans la maison... Il faut que nous sortions...

Le cri d'épouvante de la jeune femme avait réveillé en sursaut Marie, la petite bonne française, qui couchait dans un cabinet voisin.

Elle apparut pâle, à demi vêtue, bégayant, paralysée par la frayeur :

— Mon Dieu, madame... le feu !... là, dans l'antichambre... c'est plein de fumée... On étouffe...

Mais Suzanne, enlevant son enfant dans ses bras, s'élança en avant.

— Suivez-moi !... il faut réveiller monsieur !... Tout le monde !...

Quoique une fumée assez pénible à supporter se répandît partout, on pouvait respirer, et la jeune femme parvint aisément à l'extrémité de l'habitation, où se trouvaient les appartements de Serge.

Du reste, à ses appels, Quérésoff répondit aussitôt et sortit précipitamment de sa chambre, sommairement vêtu.

— Ah ! vous avez l'enfant ! s'écria-t-il avec un soulagement.

— Oui, oui ! il faut sortir ? balbutia-t-elle, les yeux élargis, la voix altérée.

Il la poussa dans sa chambre.

— Attendez !... il faut que nous nous rendions compte !... Cet incendie est inconcevable !... Là !... vous pouvez rester là !... la fumée vient de l'autre bout de la maison.

Son enfant toujours dans ses bras, Suzanne jeta avec précipitation :

— Dans la cour !... les écuries brûlent !...

A ce moment, des clameurs jaillirent de toutes parts. Un galop de domestiques et de servantes passa dans le vestibule en jetant des appels, des cris, des exclamations en langue russe.

La maison se réveillait dans l'angoisse du danger.

Mais un craquement épouvantable fit hurler et re-

culer en désordre la foule qui se précipitait vers la grande porte du vestibule...

Les vantaux de bois calcinés se fendirent, se rompirent et s'effondrèrent à l'intérieur de la maison, en même temps qu'une immense flamme et des tourbillons de fumée pénétraient...

Des débris de paille volaient, à demi consumés.

Serge Quérésoff eut un cri de rage dominant le bruit des sanglots et des gémissements des femmes et des moujicks.

— Les misérables !... Ils ont mis un brûlot devant la porte.

Les paysans !... Ce groupe de mécontents, de révoltés, qu'il avait cru mâter dans l'après-midi !... Ils avaient osé commettre ce crime !...

Mais, il ne s'agissait pas de s'attarder. Il fallait fuir au plus vite !...

Le valet de chambre, Alexis, et le vieux sommelier Apraxine, plus intelligents et plus courageux que la foule de leurs camarades qui se massaient inertes, stupides, incapables d'un geste utile, revenaient épouvantés.

— Barine !... le sous-sol flambe !... Il y a de la paille qui fume et brûle... Impossible de sortir par en bas !... Axim et Simeone doivent être morts !...

C'étaient les moujicks chargés d'entretenir les calorifères, et qui dormaient auprès de ceux-ci.

Serge fit un geste résolu.

— Aux fenêtres !... démolissons les croisées !...

L'on était au rez-de-chaussée. En France, rien n'eût été plus facile que d'ouvrir la croisée et de sortir.

Mais, en Russie, dès le début de l'hiver, en dehors de la croisée proprement dite, on fixe une seconde fenêtre sans aucune autre ouverture qu'un petit carreau

mobile, et permettant de laisser pénétrer parfois un peu d'air dans les appartements.

Dévisser une de ces fenêtres, on ne pouvait l'exécuter que du dehors. Pour s'échapper de cette maison, où l'air saturé de fumée devenait irrespirable, il fallait briser les carreaux et le cadre.

Armé d'une statuette de bronze saisie sur une étagère, et dont il se servait comme d'un marteau, Serge Quérésoff fit voler en éclats les vitres et craquer le bois de l'armature d'une double fenêtre.

Mais aussitôt, affolés par la perspective d'une issue, une grappe humaine s'élançait, se bousculait, entravant les efforts de leur maître et de ses deux serviteurs plus civilisés.

— Brutes !... retirez-vous ou je vous casse la tête ! s'écria Serge en russe, les menaçant et essayant de les repousser.

Ils n'entendaient plus, ne comprenaient plus. Un jeune homme, absolument fou, saisissait les éclats de bois, les débris de vitres attenant encore au châssis de la croisée, et en essayant de les rompre, se blessait, grièvement. Un autre, fonçant, la tête en avant, brisait un carreau et s'ensanglantait horriblement la face.

Enfin, sous les efforts simultanés, tout le châssis se brisa, une ouverture se fit ; dans une bousculade inexprimable, tout le troupeau s'échappa, contusionné, sanglant, tombant sur les éclats de verre...

Apraxine avait couru à la chambre où Suzanne anxieuse attendait.

— Madame la comtesse, venez !... dit-il en français.

Et le brave homme essaya d'enlever à la jeune femme son fardeau.

Mais l'enfant et la mère se défendirent.

— Non, non ! je ne le quitterai pas !... Je suis forte !... je le porterai.

Devant la fenêtre, Serge la prit dans ses bras et la descendit sur le sol avec précaution.

— Prenez garde aux débris... Alexis, guide madame !...

Un froid glacial saisissait. L'obscurité de la nuit était tragiquement illuminée par places.

De là, on voyait nettement trois foyers distincts, en pleine conflagration, traîtreusement allumés et entretenus jusqu'au moment où, trop tard, l'éveil avait été donné dans le château.

Dans les écuries, le cocher en chef, un Allemand énergique, s'occupait de faire sortir les chevaux ; tout un monde de palefreniers, de jardiniers, de femmes affolées couraient, aidaient ou entravaient le sauvetage des bêtes.

Quant à essayer de combattre le feu, il n'y fallait même pas songer. L'on possédait bien une pompe au château, mais l'on avait négligé de l'entretenir et peu d'hommes en connaissaient le maniement.

Du reste, comment lutter avec l'incendie qui, couvant depuis longtemps, avait pris soudain une énorme extension et se propageait prodigieusement vite, trouvant un merveilleux aliment dans ces constructions, pour la plupart en bois.

Serge Quérésoff appelait ses gens.

— Apraxine !... comptez les hommes et les femmes... tout le monde est-il sauvé ?...

Le vieux sommelier examinait tous ceux qui l'entouraient.

— Oui, oui, déclara-t-il. Excepté Siméone et Axim, tous sont là...

Mais Suzanne eut un cri soudain :

— Marie!... la pauvre petite Marie!...

Serge eut un geste.

— Elle n'est pas sortie de sa chambre?

— Si, si!... elle m'a parlé!... Je lui ai dit de me suivre!... Mais je ne m'en suis plus occupée... et je ne l'ai vue nulle part...

Alexis suggéra :

— Oh! elle était si poltronne, elle se sera cachée quelque part!...

Suzanne regardait avec angoisse la partie de l'habitation où étaient ses appartements.

— Mon Dieu, cela ne brûle pas encore complètement par là... il faudrait aller...

Mais elle s'arrêta; un cri déchirant s'échappa de sa gorge...

— Oh! Serge, pas vous!...

Avant même qu'elle eut parlé, Quérésoff s'était dirigé vers la maison, jetant des ordres brefs.

— Une hache!... L'on va ouvrir la fenêtre du petit salon!...

Suzanne, en proie au plus grand désordre, voulut déposer son petit Michel pour courir près de son mari, l'implorer... L'enfant se cramponna à son cou.

— Oh! ne me quitte pas, maman!

Grelottant de froid et de peur, le petit garçon, ses grands yeux regardant avec terreur autour de lui, n'avait pas dit une parole jusqu'alors.

La mère revint à elle.

— Non, non, je reste, je te garde! fit-elle d'une voix étouffée.

Toute son âme accompagnait son regard attaché sur le groupe, là-bas, où elle voyait s'agiter Serge, sa haute taille dominant celle de ses compagnons.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmurait-elle anéantie par

une émotion qui dépassait ses forces physiques et morales.

Prudemment, Alexis s'était éclipsé, au lieu que le vieil Apraxine secondait de son mieux son maître. Lorsque la brèche fut ouverte, alors que les autres travailleurs reculaient, épouvantés par le flot d'âcre fumée qui s'échappa de l'appartement, le serviteur essaya de retenir son maître.

— Moi, barine!... j'irai... je trouverai la jeune fille, je la rapporterai... Ne risquez pas votre vie...

Serge le repoussa.

— Que personne ne bouge, dit-il impérieusement. Et si vous ne me voyez pas revenir, que nul n'essaie de nous retrouver... Si j'y reste, c'est que personne ne pourrait en sortir!...

Il y eut un frémissement d'effroi dans l'assistance. Les lueurs rouges de l'incendie allumaient de fantastiques reflets sur ces visages livides.

Serge gravit le balcon, franchit la croisée éventrée et disparut dans l'appartement.

— Hélas! il est mort! gémit plaintivement une voix.

Et des sanglots éclatèrent.

Cependant, quelques efforts de sauvetage de meubles avaient été faits. Sur la neige s'empilaient des fauteuils, des rideaux, des couvertures.

Alexis s'empressait autour de Suzanne livide, le visage contracté, les yeux attachés sur le spectacle effroyable de cette demeure noire par places et d'où s'élançaient en d'autres endroits des flammèches, des jets de flammes, des panaches de fumée... de cette demeure où Serge trouvait peut-être une mort horrible en cet instant,

— Madame la comtesse, asseyez-vous... Permettez que je me charge de M. le vicomte.

Alexis parlait le français avec pureté et même beaucoup de prétention.

Suzanne accepta le siège qu'il approchait d'elle — elle était brisée — mais l'éloigna du geste.

— Merci !... Allez...

Et, les minutes atrocement longues s'écoulant, elle laissa retomber sa tête, étreignit plus fortement le petit Michel.

— Mon petit! mon pauvre petit! balbutia-t-elle, comme elle eût parlé à un orphelin.

Mais un immense cri s'échappait de toutes les poitrines !...

Serge Quérésoff venait de reparaître, chancelant, étourdi, demi aveuglé, tenant contre sa poitrine le corps inerte de la jeune bonne.

Vingt domestiques s'élancèrent vers eux, le déchargèrent de son fardeau, le soutinrent, le portèrent auprès de Suzanne qui, cette fois, déposa son enfant sur le fauteuil d'où elle avait bondi.

— Serge !...

On étendit le jeune homme ; on frotta son front avec de la neige ; on frappa dans ses mains.

Il respirait avec la plus grande difficulté. Pourtant, l'air pur finit par avoir raison des principes asphyxiants absorbés par ses poumons.

Il se souleva, ses yeux reprirent une vivacité ; il murmura :

— Vit-elle ?

Anéantie, Suzanne fit un geste d'ignorance :

— Je ne sais pas... Tu es sauvé, toi !...

Un si violent, un si sauvage amour éclatait dans l'accent de la jeune femme que le Russe tressaillit ; sa main vint spontanément au-devant de celle de Suzanne.

— Mon amie ! fit-il ému.

Ils demeurèrent un instant, leurs mains unies, tremblant d'une singulière émotion, où il y avait en germe mille sentiments indicibles...

Enfin, Serge se redressa, abandonna la main de sa femme, et se leva, s'affermissant sur ses jambes flageolantes et molles qui le soutenaient mal.

— Nous ne pouvons rester ici... Nous y serions bientôt en danger... Si le vent s'élevait, nous serions couverts de débris brûlants et enveloppés de fumée... D'ailleurs, le froid va nous saisir...

Suzanne frissonnait, serrant avec sollicitude la couverture de fourrure qui enveloppait le petit Michel.

— En effet... Mais où aller ?...

Les domestiques trouveraient aisément un asile dans les maisons du village, mais eux... Aller s'enfermer dans ces chambres puant la fourrure mal tannée, le kwass, les émanations humaines !...

— Il y a le pavillon, dit brièvement Serge.

Et il saisit son fils dans ses bras.

— Venez, Suzanne, il me tarde de vous savoir tous deux à l'abri...

La jeune femme avait tressailli ; mais, sans répliquer, elle suivit son mari, qui marchait rapidement sur la neige dure et craquante.

Ils ne tardèrent pas à arriver devant un bâtiment en pierre, de style grec, sorte de réduction naïve et fortement corrigée de la Maison carrée de Nîmes.

Quérésoff ouvrit la porte du vestibule avec une clef qui ne le quittait jamais.

Immédiatement, un air tiède et bienfaisant fit soupirer d'aise la jeune femme et son enfant transis.

Un calorifère, soigneusement bourré matin et soir, entretenait une température élevée dans le pavillon,

qui comportait au rez-de-chaussée, un peu encavé, plusieurs salles basses et un escalier de pierre qui conduisait à la grande pièce du premier, flanquée d'un cabinet où un lit était dressé.

Serge avait, d'un geste familier, atteint une lampe dans une niche de la muraille et l'avait allumée à la veilleuse du vestibule.

— Montons, dit-il en gravissant d'un pas alerte les degrés.

Et, rendu dans la salle où se dressait la blanche statue de Sarah enfant, il déposa le petit Michel sur un divan et le dégagea de la couverture qui l'entourait.

— Maman? fit l'enfant avec inquiétude.

Quérésoff se retourna.

— Suzanne, où êtes-vous ?

Et il courut avec précipitation à l'escalier. Il retrouva la jeune femme à la place où il l'avait laissée, pâle, adossée à la muraille, semblant à demi privée de sentiment.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous?...

Elle balbutia :

— Je ne sais... un éblouissement... Je vous demande pardon, Serge... Il m'est vraiment impossible de marcher... Je tomberais...

Son accent était si altéré, si plaintif, toute son attitude exprimait une telle lassitude, un si complet désarroi, qu'une profonde pitié envahit Serge.

Il se pencha, enveloppa la jeune femme de ses bras et la souleva avec aisance.

— Je vais vous monter...

Elle n'opposa aucune résistance, vaincue par les terreurs et les émotions multiples de cette nuit tragique que venait couronner le suprême émoi de pénétrer en

ce lieu... ce temple de la mystérieuse et toute-puissante rivale...

Les yeux clos, sa tête appuyée à la poitrine de Serge, elle s'abandonnait à lui, à sa pitié...

Parvenu au premier, il ne fit que traverser la grande salle et porta Suzanne sur le lit du cabinet.

— Permettez-moi de vous aider à vous déshabiller, dit-il avec douceur. Vous êtes brisée, et il faut vous reposer.

Elle ne répondit pas et se laissa dévêtir, presque inerte. Cependant, blottie sous les couvertures de fine et chaude laine du Caucase, élle murmura, les paupières déjà fermées par un sommeil invincible :

— Merci.

Debout, au pied du lit, Quérésoff la contempla longuement, enfoncé dans une rêverie.

Un appel du petit Michel le tira de ses pensées.

Et, pour la première fois de sa vie, il prit l'enfant sur ses genoux, l'embrassa avec une tendresse véritablement paternelle, et examina attentivement le corps frêle mais bien bâti du petit garçon, ses traits fins, s'étonna du regard, intelligent, profond, de ces yeux de bébé.

— Ta maman dort... elle est très fatiguée, elle a eu froid et peur... Il ne faut pas la réveiller, recommanda-t-il.

Michel hocha la tête.

— Je ne l'appellerai pas... Mais toi, papa, tu resteras avec moi?...

Serge eut une hésitation. Sa présence là-bas, sur le lieu de l'incendie, eût été bien utile. Evidemment, l'on ne pouvait songer à rien sauver, mais peut-être fallait-il empêcher des imprudences, enrayer des désordres...

Il haussa les épaules, tout à coup prodigieusement détaché de ces choses.

— Oui, je resterai avec toi... Je te promets de ne pas te quitter.

Et il se mit en devoir de disposer une couche confortable pour le petit garçon, au milieu des coussins du divan.

Michel se laissa coucher, recouvrir, dorloter, sans un mot, ses regards examinant curieusement les entours, cette pièce qu'il n'avait jamais vue.

L'image de Sarah attirait particulièrement ses regards.

Enfin, il demanda :

— Pourquoi cette petite fille a-t-elle des pigeons sur les bras?...

Les yeux de Serge allèrent du marbre à l'enfant ; et, subitement, il fut frappé de la similitude des traits de la fillette et du petit garçon... d'une ressemblance encore bien plus frappante que celle qui existait entre Suzanne et Sarah.

Il se rapprocha de l'enfant.

— Regarde-moi, Michel!...

Et, frémissant, il releva en ces traits juvéniles et pourtant distinctement tracés, la coupe fière du nez, les yeux orgueilleux, la bouche voluptueuse de cette Sarah qui, mystérieusement, revivait un peu en cet être que lui-même avait procréé.

En proie à une profonde et obscure émotion, il se laissa glisser à genoux, près du lit improvisé de l'enfant.

— Ecoute, Michel, fit-il d'une voix troublée. Cette enfant, qui est là, représentée en marbre, il faut l'aimer...

Les yeux inquisiteurs de l'enfant se posèrent sur lui.

— Pourquoi? Maman l'aime?

Devant cette question, cet argument décisif pour le petit garçon, Serge demeura interdit.

Du reste, Michel n'insista pas, continuant à observer avec intérêt cette image au gracieux geste figé, éternellement immobile.

A voix très basse, murmurante, Serge reprit :

— Cette enfant que tu vois là a grandi, elle est devenue une femme... et elle est morte.

— Ah! fit Michel interrogativement, attendant une « histoire ».

Mais, le récit ne vint pas, et, peu à peu, devant le visage absorbé de son père, son mutisme, et sa propre immobilité, le petit sentit le sommeil le gagner, le vaincre. Sa jolie tête retomba sur les coussins, ses paupières aux longs cils se fermèrent, il s'anéantit, paisible, orgueilleusement beau.

Quérésoff se redressa lentement et, à pas hésitants, vint s'appuyer au piédestal de la statue, songeant, intimement bouleversé par mille sentiments divers et confus.

Un bruit de voix, des pas dans les salles du rez-de-chaussée le tirèrent de ses pensées.

Apraxine, sur le seuil de la porte, l'appelait, respectueux.

— Barine !... Voici Marie qui est tout à fait remise... Permettez-vous qu'elle rende ses soins à madame la comtesse ?

Et, Serge acquiesçant de la tête, la jeune fille, encore pâle, quoique tout à fait vaillante, entra...

Ses yeux allant à Quérésoff exprimèrent une timide, mais profonde reconnaissance.

— Monsieur le comte, balbutia-t-elle. Ils m'ont dit... C'est vous qui m'avez sauvée... Vous avez risqué votre vie... Oh ! il ne fallait pas...

Quérésoff sourit...

— Vraiment ? Allons, ne pensez plus à tout cela.

Voulez-vous jeter un coup d'œil à la comtesse... Je crains qu'elle supporte mal les émotions de cette nuit.

Légère et à pas précipités, Marie courut au cabinet où dormait Suzanne et que Quérésoff lui désignait de la main ; pendant qu'Apraxine instruisait son maître des derniers incidents de l'incendie.

Le premier affolement passé, on avait fini par organiser quelques secours, et à force de jeter de la neige et de la terre, on était parvenu à sauver les deux extrémités du château. Heureusement, la chambre et le cabinet de travail du comte, où se trouvaient ses papiers et nombre d'objets, restaient intacts.

La partie habitée par Suzanne avait complètement disparu, ainsi que presque tous les communs. On n'avait pas à déplorer d'autres victimes que les deux malheureux domestiques asphyxiés près des calorifères. Deux chevaux et une vache manquaient seulement et les autres animaux étaient à l'abri dans le village.

La consternation régnait dans la contrée où les châtelains étaient universellement aimés. Le crime avait été commis par quelques têtes chaudes d'un pays assez éloigné, où l'esprit était subversif depuis longtemps et que surexcitaient plusieurs jugements arbitraires dont, à la vérité, Serge Quérésoff n'était pas l'auteur, mais qu'il avait eu le tort de laisser passer sans examen.

Marie revint dans la salle, le visage inquiet.

— Mon Dieu, monsieur le comte, madame ne me paraît pas bien !... Si monsieur voulait venir voir !...

Serge se rendit précipitamment près de la jeune femme, dont le visage soudain coloré, les lèvres sèches, le fréquent frisson de ses membres sous les couvertures indiquaient en effet une fièvre violente.

Il revint et, la voix altérée, commanda :

— Apraxine !... Cours, fais-moi seller un cheval !...

Je veux aller moi-même chercher le docteur Kaestner!... Aucun de ces imbéciles ne saurait le ramener!...

Et, à peine un quart d'heure plus tard, le jeune homme filait dans la campagne blanche, au trot soutenu et silencieux du cheval non ferré, tandis que le jour se levait, jetant de grandes lueurs roses dans le ciel pâle, comme lui-même couvert de givre.

— Suzanne en danger!... La mort aussi, peut-être, pour elle! songeait-il perpétuellement, le sang battant ses tempes, un incroyable effroi le tenaillant.

III

Les Quérésoff: Serge, Suzanne et le petit Michel, étaient arrivés la veille au soir à Saint-Cassidien.

Seul, tandis que sa femme et son fils reposaient encore, Serge suivait lentement le boulevard longeant la mer.

Malgré que l'on fût au commencement de décembre, la matinée était radieuse et l'air sans fraîcheur désagréable.

Dès que la grave bronchite contractée par Suzanne pendant la nuit de l'incendie l'avait permis, le jeune ménage avait quitté la terre russe et s'était dirigé vers les rives ensoleillées de la Méditerranée, où, sans doute, Suzanne, très changée, très affaiblie, ne tarderait pas à reprendre des forces.

Ils s'étaient installés provisoirement dans l'hôtel où, autrefois, André et sa fille étaient descendus.

Probablement, ils loueraient une villa, et, de toute

façon, leur intention était de demeurer à Saint-Cassidien jusqu'à l'été, où ils émigreraient en Suisse ou sur les bords de l'Atlantique ou de la Manche.

Il ne pouvait être question pour eux de descendre à la villa Hoog, que, d'un commun accord, ils avaient fait convertir en une sorte de musée artistique des œuvres de Sarah et d'Hermann Hoog, que l'on ouvrait librement au public.

C'était Pierre Girard que l'on avait chargé d'exécuter ce projet, né au lendemain de la mort de Sarah Hoog. C'était lui qui vivait à la villa, en qualité de conservateur.

N'étant point revenus en France depuis leur mariage, ni Suzanne ni Serge ne connaissaient au juste les modifications opérées dans la villa.

C'était vers ce lieu que se dirigeait Serge, pensif, sourdement ému. Cette première visite, qu'il imaginait pleine de ses poignants rappels, il l'avait voulu accomplir seul, libéré de toute contrainte, libre de souffrir et de se rappeler.

Comme il avançait, absorbé, la tête penchée, sans regarder autour de lui, une voix qui ne lui était pas inconnue éclata à ses côtés :

— Monsieur Quérésoff!... La bonne surprise!... Vous voilà donc enfin revenu parmi nous!... Et madame Quérésoff est sans doute avec vous à Saint-Cassidien?...

Serge leva les yeux et mit machinalement sa main dans celle que lui tendait le personnage arrêté devant lui.

L'autre, devinant son indécision, se nomma tout de suite :

— Paul de Sennemont!... Vous vous rappelez?...

Serge hocha la tête affirmativement.

— Parfaitement !... Vous dirigez toujours le journal...

L'autre eut un rire protecteur.

— Oh ! pas du tout ! C'est vrai, vous n'avez probablement pas reçu le faire-part. Eh bien, j'ai épousé mademoiselle Saint-Vidal... Vous vous souvenez bien de Charlotte Saint-Vidal ?

— Certainement...

— Et, aidés de quelques fonds récoltés de droite et de gauche, nous avons eu l'idée de fonder une sorte de bazar artistique... Oh ! cela n'a pas la prétention d'équivaloir aux galeries que possédait autrefois ce pauvre Luigi Everto !... Mais enfin, nous avons quand même dans nos salons publics quelques bonnes toiles, des sculptures qui ne sont pas sans mérite et des merveilles en fait de mobilier italien de l'époque de la Renaissance... Ma femme a un goût remarquable, elle sait faire les honneurs de notre chez-nous, et, je le dis avec une certaine gloriole, nous faisons d'excellentes affaires !... Surtout depuis que Saint-Cassidien est devenu aussi important que ses voisines de la côte et que les étrangers de marque en font leur séjour préféré...

Quérésoff coupa court à ce verbiage.

— Vous me voyez très heureux de votre réussite, mais...

Paul de Sennemont rit.

— Mais, je vous ennuie et je vous dérange !

— Non, cependant j'ai rendez-vous à la villa Hoog, et je ne saurais tarder...

— Tiens ! s'écria Sennemont, sans gêne, j'ai justement affaire à parler au père Girard, et si vous voulez bien le permettre, je vous accompagnerai.

Quérésoff eut un geste d'indifférence.

— Si vous voulez.

Tout en marchant, Paul de Sennemont s'enquérait :

— Vous venez sans doute vous fixer ici pour la saison ?

— Probablement.

— Comme cela trouve !... Justement, le prince et la princesse Sanfieri ne viennent pas à Saint-Cassidien cette année et leur villa — une demeure princière et exquise — est inoccupée !... Cela fera absolument votre affaire.

Serge eut un geste dubitatif.

— Nous verrons !... La comtesse et moi menons une vie très retirée et nous voulons plutôt du confortable, une jolie situation qu'une installation uniquement luxueuse... D'ailleurs, il est possible que je fasse bâtir...

Sennemont branla la tête avec satisfaction.

— Parfait !... Dans tous les cas, je suis à votre disposition... Vous comprenez qu'ici, fondateur pour ainsi dire de la station, je suis une manière de gros personnage... Hé, hé ! oui !... C'est comme cela !... Et je puis vous faciliter tous achats, toute concession de travaux.

— Merci, répondit Serge avec un détachement qui qui n'allait pas sans quelque sècheresse.

Il regrettait maintenant de s'être embarrassé du personnage qui l'énervait. Sennemont sembla s'apercevoir de l'effet fâcheux qu'il produisait. Il modéra ses offres de services.

— Vous savez, je pense, que le docteur Vaugrenant s'est tout à fait fixé ici ?

— Non, je l'ignorais.

— Voici bientôt deux ans... Oh ! vous le verrez sûrement aujourd'hui... Il ne quitte guère la villa Hoog... Il a loué une bicoque sur la mer, et quand il n'est pas dans les jardins, c'est qu'il étudie dans la bibliothèque,

qui est mise à la disposition du public, ainsi que le reste du musée. Une largesse grandiose entre parenthèses, que vous avez faite, monsieur Quérésoff, et qui a excité une admiration et une stupeur, généralement...

Quérésoff ne répondit pas. Ils arrivaient à la villa, et les yeux du jeune homme s'attachaient, émus, à cette maison s'avançant vers la mer, d'où il lui semblait que la silhouette de Sarah allait surgir, comme autrefois.

Pourtant, dès l'entrée tout ouverte, dès cette première cour où des massifs avaient été enlevés, où sur la pelouse se dressaient de nombreux modèles en plâtre du vieux maître Hermann Hoog, il se sentit dépaysé.

— Voici justement le docteur Vaugrenant ! s'écria Paul de Sennemont. Si vous le permettez, je vous laisse renouveler connaissance avec lui et je vais dire deux mots indispensables au père Girard... Je vous l'enverrai ensuite.

Serge répondit vaguement à son salut et s'avança vivement vers le docteur qui le regardait approcher, muet, un peu courbé sur la canne qui lui servait d'appui.

Il avait étonnamment vieilli depuis cinq ans. Vingt années semblaient s'être appesanties sur ses épaules amaigries, courbées, sur son visage lassé, aux cheveux et à la barbe gris, aux yeux ternis.

— Docteur, me reconnaissez-vous ? demanda Serge avec émotion.

Vaugrenant hocha la tête.

— Ce serait plutôt à moi de vous poser cette question.

Pourtant, quelque éclat revenait dans son regard qui interrogeait le Russe.

— Suzanne est avec vous ?...

Serge inclina la tête.

— Oui... et notre fils.

— Ah! vous avez un enfant?

Quérésoff s'excusa.

— Ne m'en veuillez pas de ne pas vous avoir prévenu... J'ignorais où vous vous trouviez...

L'autre fit un geste.

— Sans doute!

Paul de Sennemont ressortait de la villa, causant avec un domestique dont la livrée rappelait celle des gardiens du Louvre.

— Quelle malchance!... Justement, Girard s'est rendu en ville de bonne heure ce matin, et il doit être à votre hôtel, monsieur Quérésoff!... Je vais tâcher de le rejoindre, car j'ai un besoin pressant de le voir.

Le jeune homme éloigné, Vaugrenant proposa :

— Voulez-vous que je vous accompagne dans votre visite à la villa, ou préférez-vous la faire seul?

Serge hésita.

— Venez, dit-il enfin. Oui, venez, je voudrais parler d'elle... et vous... vous et Pierre Girard, vous le pouvez seuls...

Cependant, ils cheminèrent, silencieux, dans les appartements où, désappointé et néanmoins gagné par un inexplicable soulagement, Serge ne retrouvait plus rien des impressions de jadis, des souvenirs poignants qu'il venait chercher et qu'il appréhendait.

— Comme tout est changé! s'écria-t-il enfin, comme ils redescendaient machinalement au jardin.

Le docteur l'étudiait avec attention.

— N'était-ce pas là ce que vous vouliez lorsque vous avez ordonné que cette maison fût transformée en un musée? Ne vous attendiez-vous pas à ce que ce monument élevé à la gloire de ces deux artistes incomparables chasserait de ces murs l'empreinte de la femme,

pour ne plus laisser que la silhouette de la statuaire?...

Serge murmura :

— Non, je n'avais point prévu cela...

Vaugrenant désigna un banc.

— Voulez-vous que nous nous asseyions ici?... Je n'ai plus mes forces d'autrefois, et cette visite m'a fatigué...

Ils prirent place côte à côte.

Ils se trouvaient juste à l'endroit où, durant la nuit de fête, Sarah et Serge s'étaient enlacés, sous la voûte prodigieuse des fleurs illuminées. Mais Serge ne pouvait point reconnaître cette place, d'où avait disparu tout le charme féerique de cet instant.

Vaugrenant demanda brusquement :

— Êtes-vous heureux ?

Et Serge le regardant sans répondre, il précisa :

— L'avez-vous vraiment oubliée, elle?... et avez-vous pu apporter du bonheur à cette malheureuse enfant qui s'est confiée à vous ?

Une expression de souffrance, de regret profond se répandit sur le visage de Serge.

— Non, dit-il, nous ne sommes pas heureux, et, jusqu'ici, un fantôme ne m'a jamais quitté... m'apportant tour à tour un mystérieux bonheur... ou une torture indicible...

La voix de Vaugrenant trembla :

— Ah! Quérésoff, mon pauvre enfant!... Laissez-moi vous faire un aveu... alléger mon cœur... vous dire ce qui me tue... Si elle est morte, c'est ma faute!... C'est moi qui l'ai incitée, poussée au sacrifice!... Ah! certes, je ne prévoyais pas qu'elle se tuerait!... Mais pourquoi n'ai-je pas compris que, telle qu'elle était, c'était la seule issue qu'elle admettrait!... Ah! pourquoi, comment ai-je pu agir ainsi?...

Dans un calme surprenant, Serge questionna :

— Dites-moi quel rôle vous avez joué en ces instants?... Je n'ai rien su... Vous vous rappelez... j'étais parti d'ici... j'avais vu Sarah... une fois, à Paris... Et tout à coup, je reçus un télégramme me commandant d'attendre, me défendant de me présenter chez elle... Puis, lorsqu'elle m'appela... ce fut pour me dire quelques mots de ce passé terrible... de la situation affolante où nous nous trouvions... sa fille, elle et moi... Comment avait-elle appris ce qu'elle ignorait jusqu'alors?

Vaugrenant gémit :

— Par moi... Moi qui, déjà à Saint-Cassidien, n'ignorais rien... et qui, pris d'effroi de laisser accomplir le drame commencé, suis venu lui révéler qui était sa rivale... la supplier de prendre en pitié une enfant qu'elle avait fait orpheline... à qui elle allait maintenant arracher son fiancé...

Lentement, Serge dit :

— Ah ! la fatalité !

Il se rappelait ces instants de délire où tous deux avaient résolu de fouler aux pieds tous devoirs, toutes responsabilités, tous serments... et que l'arrivée du docteur, le danger que courait Suzanne révélé étaient venus troubler...

Sa voix trembla lorsqu'il dit :

— Vous saviez qu'elle voulait mourir?

— Elle me l'avait dit... Comme un insensé, je ne l'ai pas cru... je croyais l'avoir amenée à l'idée du sacrifice... au consentement, au dévouement, à l'abnégation... Je n'ai fait, ainsi qu'elle me l'a dit, qu'ouvrir sa tombe quelques années plus tôt !...

Serge le regarda fixement.

— Que voulez-vous dire?

Vaugrenant fit un geste désespéré.

— Eh ! tout ce fol amour qu'elle avait pour vous ne pouvait finir autrement !... Elle avait mesuré l'abîme vers lequel elle se dirigeait... Elle savait que son âge... le temps inexorable limitait les années qu'elle pouvait vivre près de vous, adorée, adorant... Elle était résolue au suicide... elle aurait disparu dès que l'heure du déclin aurait sonné pour elle...

Quérésoff réfléchissait profondément.

— Elle vous l'a dit ?

— Oui.

Un silence passa. Enfin Serge reprit avec une singulière fermeté :

— Elle avait raison !... Un être tel qu'elle était ne pouvait ni déchoir, ni mourir !... Il lui fallait disparaître... s'anéantir !... Ne vous accusez pas, docteur ; ce n'est pas vous qui l'avez poussée à la mort, c'est le destin... Nous avions fait un rêve... qui devait éternellement demeurer un rêve... comme tout ce qui est trop beau, surhumain...

En vérité, plus je pense à cette femme, plus elle m'apparaît étrange... au-dessus, hors de la vie ordinaire... irréelle en quelque sorte... surtout à présent que la matérialité des choses ne me force plus à la préciser devant moi... C'était, sur terre, incarné pour quelques instants fugitifs, le génie... avec toute sa puissance, toute sa violence... le génie que l'on adore, ébloui, et qui vous meurtrit, vous torture, par sa non-humanité...

Vaugrenant secoua la tête.

— Elle était incomparable ! fit-il d'une voix brisée.

Son accent fit tressaillir Serge, soudain frappé d'une pensée qui ne lui était point encore venue à l'esprit.

— Vous aussi, vous l'avez aimée ?

Le docteur eut un geste.

— Et j'en meurs...

Et, après un moment de silence, il ajouta :

— Tandis que vous, vous guérirez... vous êtes déjà guéri...

Serge le regarda avec une sorte d'angoisse.

— Croyez-vous?...

L'autre hocha la tête.

— Étudiez bien ce qui se passe en vous, cela vous éclairera mieux que mes paroles...

— Ah ! tout est chaos, contradiction en moi !...

— Précisément !... Si vous n'étiez que ruines et désolation comme moi, un pareil désordre ne se produirait pas en vous.

Le jeune homme objecta :

— Vous êtes libre de cultiver votre douleur. Moi, j'ai accepté des devoirs... J'ai conscience des souffrances que je cause... des remords... des regrets qui forcément viennent engager une lutte.

Vaugrenant l'étudiait d'yeux perspicaces.

— Du moment que ces remords, que cette reconnaissance de vos devoirs s'imposent à vous, c'est que votre pensée n'est plus tout à une autre. Vous êtes jeune, la vie a besoin de s'épanouir en vous... et forcément vous vous écartez d'une tombe...

Pensif, Serge murmura :

— Peut-être... et pourtant, combien cette tombe m'attire encore... et quel déchirement j'ai à la sentir... en effet... moins proche de moi !...

Un silence régna. Enfin, le Russe se leva brusquement :

— Excusez-moi... je voudrais recommencer cette visite, seul...

Vaugrenant lui tendit la main affectueusement.

— Allez...

Et tandis que Serge regagnait la maison, il demeura sur le banc, immobile, les yeux fixés sur le lointain qu'il n'apercevait point, enfoncé dans l'éternel ressassage des joies et des douleurs anciennes qui était tout son avenir intellectuel désormais.

Quérésoff se dirigea vers le petit salon où, jadis, Sarah l'avait reçu, un soir, lors de leur premier entretien, seul à seule, alors qu'il avait senti se réveiller pour elle toute la passion assoupie dans son cœur meurtri par des années de douloureuse séparation et d'abandon.

C'était en ce lieu, évocateur de tant de sensations et de sentiments, qu'il voulait s'interroger, décidé à voir clair en lui-même.

Il y avait bien toujours la grande baie donnant sur la beauté de la mer et la disposition des tentures était la même, mais on avait remplacé le divan qui, jadis, occupait les trois quarts de cette pièce par un simple petit canapé de cuir noir et des vitrines où étaient exposés de magnifiques émaux et ivoires chinois qui, autrefois, ornaient l'atelier de Sarah.

Dans celui-ci, Pierre Girard n'avait voulu que les œuvres de la statuaire.

Dépaysé, déçu, Serge s'assit et se laissa aller à la rêverie qui s'emparait de lui.

En vain, essayait-il de rappeler en lui le fantôme intangible de l'idole ; celle-ci restait toujours pour lui l'être unique, le symbole des joies du cœur et des sens, mais il n'arrivait plus à la sentir proche, il ne communiait plus avec elle.

Au lieu que dans la solitude russe où jamais elle n'avait paru réellement, il l'évoquait aisément, ici, où il l'avait vue, la transformation des choses désorientait ses souvenirs.

Là, où elle avait vécu et où il ne la retrouvait plus, il avait conscience de sa disparition éternelle, du « jamais plus » irrévocable, et de l'émiettement des jours et des années.

Là, où ses bras avaient enlacé une femme éperdument aimée et où il était seul, il comprenait la séparation définitive ; il sentait que, puisqu'il n'avait pas suivi Sarah, la vie était destinée à la vaincre.

Et la silhouette émouvante de Suzanne la délaissée, la méconnue, se dressa devant lui... Une pitié intense se leva dans son cœur pour elle, et il comprit que dans cette âme tout à lui, il pourrait désormais chercher un refuge contre les désespérances et les souffrances...

Il comprit qu'ainsi qu'elle le lui avait dit, il y avait eu un temps où il ne pouvait ni ne voulait guérir, mais qu'à cette période de son existence avait succédé une autre, où, au contraire, ardemment, il souhaitait la guérison, il aspirait au pansement de ses plaies, à la cicatrisation de la blessure dont si longtemps il s'était complu à attiser l'irritation qu'il adorait autrefois, et dont, à présent, il sentait la douleur avec une sorte de révolte.

Et, s'il s'attardait, muet, les yeux sans regards, les membres sans geste, c'était pour songer à un avenir où Sarah ne serait plus un symbole de douleur et de regret aigu, mais une amie lointaine, quelque chose comme une parcelle de lui-même détachée de lui comme se détachent tant de fragments de soi-même durant la vie d'un homme.

IV

Lorsque Pierre Girard, accouru à l'hôtel pour souhaiter la bienvenue aux Quérésoff, se fit annoncer, Suzanne le reçut aussitôt dans le petit salon qui séparait sa chambre de celle de son mari.

Étendue sur une chaise longue, la jeune femme, quoique toujours jolie, était si amaigrie, si émaciée, une telle expression de détresse et de découragement était répandue sur ses traits, sur toute son attitude, que le brave homme ne put réprimer un geste de douloureuse surprise.

— Je suis changée, n'est-ce pas ? dit-elle en souriant faiblement, la main tendue.

Il baisa ces petits doigts fragiles avec émotion.

— Je sais, dit-il, que vous avez été malade à la suite de ce terrible incendie.

Elle secoua la tête.

— Mon ami, vous savez bien que les douleurs physiques ne persistent guère à mon âge...

Depuis la nuit de fête où, si cruellement atteinte par l'abandon de son fiancé, elle avait ouvert son cœur à la sympathie devinée de Girard, elle se sentait en une affectueuse communion avec lui.

Il lui apparaissait comme une image affaiblie de son père.

Pierre s'assit à ses côtés, la couvant de son regard plein de compassion.

— Ah ! si vous saviez combien j'ai pensé à vous... combien de fois je me suis demandé...

Il s'arrêta, craignant de la froisser en lui montrant à quel point il devinait les rancœurs et les décevances qu'avaient dû lui apporter ses années de mariage.

Mais elle l'encouragea :

— Vous saviez que Serge ne m'aimait pas... ne pouvait pas m'aimer...

Il se récria :

— Ce n'est pas ce que je veux dire !... Serge Quérésoff vous aime, il ne peut pas ne pas vous aimer, au contraire !...

Des larmes subites vinrent aux yeux de la jeune femme. Elle eut un cri jailli de sa profonde détresse.

— Ah ! si vous saviez ce qu'a été ma vie !... Ces cinq ans qui devraient être les meilleures années de mon existence... et qui se sont écoulés dans une torture perpétuelle !... dans une attente toujours déçue de vaincre ce cœur qui se dérobait, d'effacer des souvenirs toujours renaissants... dans une lutte surhumaine, impossible, contre un adversaire invisible, inattaquable, qu'il portait, qu'il porte au-dedans de lui !...

Et, rapidement, elle retraça :

— Nous sommes arrivés dans cette terre russe, tout au début de notre mariage... et cette solitude, au lieu

de m'effrayer, me plut... Orgueilleusement, je pensais que, seule avec Serge je me ferais aimer... je transformerais peu à peu la bonté attendrie que je sentais en son cœur, en un sentiment plus ardent, plus complet... Et, je vous le jure, je me suis adonnée à ma tâche de toute mon âme... Je l'aimais tant !... Mon père disparu, je demeurais seule sur la terre, n'ayant plus devant mes yeux que mon mari... plus d'autre espoir de tendresse que la sienne...

Et les mois s'écoulaient sans que la communion véritable se fît entre nous... Certes, Serge se montrait affectueux, tendre, désireux de me complaire... pourtant on ne sait quoi de triste, de contraint régnait entre nous... Je le surprenais immobile, absorbé, les yeux perdus en une rêverie... et lorsque je le questionnais sur ses pensées, sa réponse toujours pareille, un peu hautaine, glaçante — « Je ne pense à rien » — me séparait de lui, violemment, me prouvait combien nous étions loin l'un de l'autre...

Pierre Girard hochait la tête :

— Pauvre, pauvre enfant ! Peut-être eût-il été plus sage pour tous deux de rester mêlés au monde, de vous forcer à une vie plus en dehors, qui eût arraché votre mari aux terribles souvenirs... Soyez indulgente, ma pauvre petite... Songez que la destinée, malheureusement, avait mis une autre sur la route de Serge Quérésoff avant vous... une autre dont le charme tout puissant était toujours vainqueur... Rappelez-vous que votre mariage, votre bonheur, était, aux yeux de votre mari, acheté par la mort d'une femme qu'il avait aimée... qui possédait encore son cœur, ses rêves, son imagination...

— Indulgente !... Ah ! je l'ai été !... même trop patiente ! Car je crois que c'est justement ma patience et

ma résignation qui ont permis à Serge de s'éterniser en ses regrets, ses remords et sa souffrance stérile...

Oui, vous avez raison et je le sais bien... je venais en intruse dans une passion déjà établie dans son cœur et l'effroyable sacrifice de celle qu'il adorait mettait une barrière entre nous que j'aurais dû deviner infranchissable.

Girard l'interrompit :

— Non, pas infranchissable, mais difficile et longue à faire disparaître...

Elle s'écria avec désespoir :

— Je me suis dit cela, j'ai attendu, j'ai persévéré, mais à présent, je suis à bout de forces !...

Et, devant le geste de Girard, elle poursuivit avec une ardeur sombre croissante :

— Oui, quoi que je fasse pour me raisonner, je n'ai plus de courage, mon espoir est mort !... Trop de fois j'ai escompté le bonheur et trop de fois je l'ai vu fuir devant moi .. Maintenant, je n'ai plus de foi, plus d'espérance... je suis lasse... je me sens vaincue... je ne peux plus, non, je ne peux plus lutter !...

— Suzanne !... à votre âge, au sien, est-ce que la vie ne se recommence pas ?...

Affaissée sur ses coussins, la tête un peu renversée, très pâle, ses yeux brillant de fièvre fixant un point imaginaire dans le vide, elle reprit, plus bas :

— Lorsque notre enfant est né, que de beaux rêves n'ai-je pas faits !... Comme, follement, je me croyais forte, armée !... et combien vite j'ai mesuré la fausseté, l'inanité des grands mots auxquels on nous apprend à ajouter foi naïvement ! — La paternité ?... Ah ! il en est pour qui ce mot reste vide de sens !... Pour son fils ainsi que pour moi, le cœur de Serge reste fermé... Il

nous accorde sa compassion, un vague intérêt... Sa complaisance pour nous est infinie... comme son indifférence...

Pierre se récria :

— Vous devez exagérer!... Il est impossible que vous voyiez absolument juste !...

Des larmes perlèrent entre les cils de la jeune femme. Elle accorda :

— Peut-être. . Ah! parfois, j'ai cru voir luire en lui un intérêt... il m'a semblé que quelque chose vibrait... Mais cela s'éteignait si rapidement... cela se recouvrait si promptement de glace et de mutisme...

Et, la voix brisée :

— Songez donc à ce que peut être le supplice de guetter perpétuellement un être, d'épier en lui ses sentiments, d'attendre cette lueur de tendresse pour laquelle on donnerait sa vie, et d'être constamment déçue...

Girard saisit les deux mains de la jeune femme et les réunit dans une étreinte émue.

— Ah ! pauvre chère enfant, je vous comprends bien et je vous plains !... Tout ce que vous me dites me fend le cœur!...

Elle le regarda avec sympathie.

— Comme vous êtes bon !...

Il secoua la tête.

— Non... mais je vous aime... je vous suis dévoué comme un pauvre vieux chien pourrait l'être...

Elle se souleva, préoccupée d'une pensée soudaine.

— Me seriez-vous dévoué au point de me servir... de m'obéir presque aveuglément... sans discuter?...

— Certes!...

Elle fit un geste.

— Oh ! c'est que vous ne savez de quoi il s'agit!...

— Quoi que ce soit que vous m'ordonniez, pour votre bonheur, pour votre santé, je le ferai, chère enfant !

Elle l'attira, fébrile.

— Eh bien ! écoutez-moi et servez-moi, vous le pouvez !... Tout à l'heure, je vous ai dit que je me sentais désespérée et vaincue... C'est vrai... Pourtant, je veux encore tenter un dernier effort avant de renoncer définitivement... Je veux risquer une tentative... Si elle tourne contre moi, alors, je verrai que tout est fini...

Girard s'inquiétait.

— Mon Dieu ! quelle idée avez-vous ?...

Elle se redressa.

— Je veux essayer de briser par la violence cette glace qui nous sépare, Serge et moi... Je veux savoir si réellement rien en lui ne gît au fond de son cœur pour son fils et pour moi... Je veux qu'il s'écarte de nous sans rémission ou qu'il se jette dans nos bras pour jamais...

Girard murmura :

— Que voulez-vous faire ?... A quelle expérience voulez-vous vous livrer ?... Prenez garde, chère enfant, ne soyez pas téméraire !...

Elle eut un geste impérieux qui, tout à coup, rappela sa mère au vieil homme ému, soudain désarmé.

— Ne taxez pas ma volonté de folie, ne la jugez pas, ne la discutez pas !... Avec vous ou sans vous, je risquerai cet essai !... Je vous l'ai dit... je suis à bout de forces et de patience, je risque le tout pour le tout !...

— Parlez, fit-il résigné.

Suzanne étendit la main vers un guéridon, prit un buvard qu'elle ouvrit et tendit à Pierre Girard une feuille de papier sur laquelle elle avait tracé de son écriture fine, irrégulière, mais pourtant très lisible :

« Serge, vous avez trop présumé de mes forces en

m'amenant ici. Vous avez trop escompté ma résignation et ma faiblesse. Je ne veux plus vivre ainsi... Vous devez prendre un parti : quitter les morts résolument, vivre avec moi, avec mon enfant, pour lui et pour moi, ou nous dire adieu. J'ai attendu, j'ai espéré, et le résultat de ma foi en vous, en l'avenir n'aboutit qu'à ce pèlerinage cruel où votre angoisse, vos regrets viennent se repaître des seules joies que vous paraissez pouvoir goûter à présent. Vous venez ici pour vous agenouiller devant une tombe, et nous devons vous accompagner, muets, obéissants, simples figurants derrière votre douleur qui nous est étrangère et hostile.

« Serge, il faut que cette existence finisse. Je veux votre pensée, votre amour. Votre compassion, votre douceur absente me navrent, m'irritent, me torturent. Je ne veux pas être tolérée à vos côtés, je veux auprès de vous ma place d'épouse, d'amante. Si vous ne pouvez me la donner, si décidément je ne vaux pas votre amour et que toute votre âme ait fui avec une autre, ayez la franchise, la loyauté de me le dire, et n'ayez aucun remords de ma mort, car, si je ne puis obtenir votre tendresse absolue, éternelle et sans restriction, je ne tiens pas à la vie... Si vous ne m'aimez pas, qu'est-ce que je fais dans mon existence, et pourquoi y ai-je mis ce pauvre enfant qui est le nôtre?... La mort, après les années de supplice que je viens d'endurer, sera douce, sera exquise pour moi. N'ayez donc aucune hésitation et dites-moi ouvertement si je dois vivre ou si je dois mourir.

« Ne croyez à aucun subterfuge de ma part. Ceci n'est pas une ruse pour vous ramener à moi; vous savez que rien n'est plus éloigné de mon caractère que l'adresse et la duplicité. Tant que j'ai eu de forces et de pouvoir d'espérer, j'ai attendu : à cette heure, je

sens que je chancelle, j'ai le vertige : je suis comme le naufragé cramponné à un débris que ballottent les vagues. Durant de longues heures, il a lutté; il n'a pas compté sa souffrance, tout son être tendu sous sa volonté de vivre et son espoir d'être sauvé. Puis, il arrive un instant où la résistance humaine est vaincue ; ses bras font encore le geste de le retenir, mais son cerveau est paralysé : il envisage avec une sorte de soulagement l'instant où il pourra se reposer dans l'anéantissement. J'en suis là. Si vous n'accourez à moi, libéré de toute autre attache, je desserre mes doigts crispés, je me laisse aller avec un sombre bonheur dans la paix éternelle.

« Mais, je ne veux pas vous en dire davantage ; je crois que vous avez compris ce cri suprême, où je mets un espoir, un élan derniers.

« Vous êtes parti ce matin, Serge, sans me voir, sans m'embrasser, votre pensée bien loin de moi. Il dépend de vous que cette séparation soit éternelle et que je disparaisse entièrement de votre vie, que je m'évanouisse comme un rêve importun.

« Au moment où l'on vous remettra cette lettre, je serai là-bas, au bord de ce promontoire qui fut autrefois le but de plusieurs de nos promenades... J'y demeurerai jusqu'à la nuit tombante, vous attendant. Si, lorsque le soleil aura disparu, vous n'êtes pas à mes côtés, je me laisserai glisser dans cet abîme dont, malheureusement, l'on m'a déjà arrachée. Je sais combien la mort est facile, de cette façon, et je ne la crains pas. Je vous le répète, qu'aucune compassion ne vous amène près de moi, j'aime cent fois mieux le repos qu'un mensonge que je percerais aussitôt. J'aime cent fois mieux le baiser glacé de la mer que l'indifférence cruelle des vôtres.

« Du reste, soyez certain que, dans la mort, je n'emporterai nulle haine, nulle rancune pour vous. Je sais que si vous ne m'aimez pas, si ce dernier appel ne vainc pas votre cœur, c'est qu'une force plus puissante que vous vous possède. Je vous aime et je vous aimerai pareillement jusqu'à mes derniers moments. Je ne vous reproche rien et je vous jure que si je renonce à la lutte de vous conquérir, c'est que je ne suis qu'une créature humaine et que les nerfs et les muscles finissent par refuser d'obéir aux injonctions désespérées du cœur et de l'âme.

« A bientôt ou adieu... et de toutes façons, à vous tout mon cœur, toutes mes pensées, tout mon être.

« SUZANNE. »

Pierre Girard dévora d'un trait cette longue missive, sans s'en distraire une minute, comme avide d'en extraire tout le suc amer. Ensuite, livide, bouleversé, il leva les yeux sur la jeune femme et cria avec angoisse :

— Vous ne ferez pas cela?... Vous tuer, non, vous ne pouvez pas songer à vous tuer !

Elle l'étudiait attentivement, un sourire nerveux sur les lèvres.

— Ah ! comme, vous aussi, vous êtes persuadé que cet appel le laissera sourd, glacé !...

— Non, non ! Ce n'est pas ce que je veux dire !... Il viendra sûrement, il viendra à vous !... Mais je veux que vous me disiez que, lorsque vous avez écrit que vous préfériez mourir à le sentir seulement compatissant, vous n'exprimiez pas votre réelle pensée.

Elle eut un geste vague.

— Je vous l'ai dit... C'est une simple expérience que je veux tenter...

Un peu soulagé, Girard objecta :

— Mais s'il s'en doute?... et si le subterfuge l'irrite, lui déplaît?...

La voix de Suzanne trembla :

— Ah ! si au fond de lui il m'aime un peu, il sentira qu'il ne doit pas s'attarder à ce doute !... et que, qu'il s'agisse de mort véritable ou de mort morale, je suis en péril. et qu'il n'est que temps de me sauver !...

Girard hésitait :

— J'ai peur, oui, j'ai peur !... Je crains que cette mise en demeure ne vienne à l'encontre du travail qui, j'en jurerais, se fait sourdement en lui... Il est impossible que votre grâce, votre charme, votre jeunesse et votre amour ne l'aient pas touché, enveloppé — peut-être obscurément pour lui-même encore. Il est impossible que son entraînement vers le passé persiste éternellement... Le chagrin tue ou s'efface... Du moment qu'il n'a pas eu, au premier moment, le geste irréfléchi, affolé, qui fait que l'on rejoint celui qui vous a quitté, sa douleur est destinée à guérir. Mais combien son cœur doit encore être meurtri, facile à faire saigner !... Combien votre pouvoir sur lui — réel, j'en suis sûr — est encore mal reconnu par lui ! Et c'est en ce moment qu'impérieusement vous venez lui dire : « Choisis, sois tout à moi ! » N'est-ce pas bien imprudent ?

Suzanne s'était laissée retomber sur la chaise longue. D'une voix excédée, elle prononça :

— Je ne puis que vous répéter qu'il faut que cette situation ait un terme immédiat, et que, si elle devait se prolonger, je ne puis dire si, en effet, la mort ne me semblerait pas le geste indiqué, le remède unique à rechercher.

Pierre se décida brusquement :

— Qu'il en soit donc fait comme vous le voulez !...

Alors, je dois remettre cette lettre à Quérésoff?

La jeune femme retrouva une vivacité :

— Oui!... Il est en ce moment là-bas, à la villa Hoog... Allez le retrouver... Ne lui dites pas que vous m'avez vue, ne parlez point de cette lettre... Il m'a laissé un mot bref dans lequel il m'annonce qu'il déjeunera avec vous et que je ne le reverrai que dans l'après-midi... Je veux, j'exige que vous ne lui donniez ma lettre que vers trois heures... Jusque-là, étudiez-le, faites-le parler... mais pas un mot de ce que je vous ai révélé. Au moment que je vous indique, pas avant, vous lui remettrez ce papier et vous le quitterez aussitôt... Cela, je l'exige... Soyez sûr que, quelle que soit votre éloquence, quel que puisse être votre bon vouloir, vos paroles seraient inutiles, nuisibles à ma cause...

Pierre prit la lettre avec une répugnance invincible.

— Je ne puis m'empêcher de craindre les résultats de votre idée, murmura-t-il préoccupé, soucieux.

Mais Suzanne eut une inspiration charmante :

— Attendez! Je veux vous montrer mon fils.

Et appelant à voix haute :

— Michel!... Viens ici!... Viens voir un vieil ami...

Le petit garçon s'élança de la pièce à côté où il jouait sans bruit, et en quelques bonds, il fut dans les bras de sa mère.

— Comment le trouvez-vous? dit-elle avec orgueil.

Très ému par le vivant, troublant rappel de Sarah Hoog, qu'était ce bel enfant, Girard ne put que balbutier de vagues compliments qui amenèrent pourtant un sourire sur les lèvres de Suzanne.

— Nous nous aimons tant! dit-elle simplement, avec une expression où une subite angoisse revenait.

Et du geste, elle éloignait le petit.

Pierre supplia :

— Pour lui, je vous en prie, renoncez à envoyer cette lettre... Ne tentez pas cette épreuve !...

La physionomie de la jeune femme se durcit ; ses regards glacés se posèrent sur son interlocuteur.

— Pourquoi? fit-elle avec un défi. Au contraire, c'est lorsque je le vois que le courage me vient de lutter... de lutter passionnément, pour conquérir le bonheur !... Ah ! sans lui, je me laisserais aller à la dérive, soyez-en bien sûr !

Girard cessa d'insister, comprenant qu'il n'avait plus qu'à obéir.

Et il se retira, après avoir baisé silencieusement, avec émotion, la main que Suzanne lui tendait, amicalement.

. . . .

. . . .

Une partie de l'après-midi avait coulé, tour à tour abominablement lente pour Pierre Girard, raidi en son vouloir de tenir sa promesse de mutisme envers Serge qu'il avait retrouvé à la villa Hoog, et par instants lui semblant fuir vertigineusement vers un dénouement fatal.

D'ailleurs, entre le Russe et le vieux sculpteur, nulle parole intime n'avait été prononcée, nulle allusion faite aux secrets dont Pierre était possesseur. Bien qu'entre les deux hommes, il y eût une sorte de familiarité affectueuse, ils n'avaient point abordé d'autre sujet que celui touchant à l'aménagement en musée de la villa, aux travaux multiples exécutés depuis plusieurs années sous la surveillance de Girard.

C'était encore le brave homme qui s'était chargé de recueillir et de faire fructifier au profit de Suzanne et

de son mari la fortune de Sarah, grossie de celle de Luigi Everto, qui, de tout temps, avait institué la statuaire sa légataire universelle.

Et les négociations de Girard, chargé par Quérésoff de retrouver et de racheter tout ce qui serait possible des œuvres de Sarah et d'Hermann Hoog, avaient été longues et ardues.

Cependant il les avait menées à bonne fin.

— Maintenant, concluait-il avec une certaine fierté, le musée est vraiment intéressant et vaut, par sa réunion, une fortune colossale.

Serge acquiesçait, absorbé, et de temps à autre, exprimait sa gratitude envers Pierre en termes simples, mais si sincères et profonds que le vieil homme, humble par tempérament, en était bouleversé.

— Ne me remerciez pas ! s'écria-t-il enfin d'une voix entrecoupée. J'ai eu tant de joie à accomplir ce travail... à consacrer la gloire de notre chère, de notre grande artiste !...

Un sourire mélancolique erra sur la bouche du jeune homme.

— Comme vous l'aimiez, vous aussi !...

Pierre allait répondre avec effusion, lorsque, tout à coup, le timbre aigrelet d'une pendule tinta dans l'espace...

Trois heures !...

Brusquement vint fondre sur lui la conscience de l'engagement pris...

La lettre !... Serge... La promesse faite à Suzanne.

Il était si pâle que Quérésoff s'inquiéta.

— Qu'avez-vous, mon bon ami ? Vous vous sentez souffrant ?...

L'autre passa sa main sur son front couvert de sueur froide.

— Ecoutez ! fit-il d'une voix étouffée. Je suis chargé d'une mission auprès de vous...

Serge tressaillit comme si une décharge électrique l'eût touché — imaginant peut-être quelque révélation d'outre-tombe, pensant à Sarah, à cent lieues de Suzanne...

En hâte, comme s'il avait perçu la fausse direction des pensées du jeune homme, Pierre jeta :

— Madame Quérésoff... que j'ai vue ce matin, m'a remis une lettre pour vous...

Et, maladroitement, de doigts tremblants, il fouillait dans la poche intérieure de sa jaquette, cherchait son portefeuille.

Serge eut une surprise :

— Suzanne ?... Vous avez vu Suzanne aujourd'hui ?

— Oui... Pendant que vous veniez ici, je me rendais à l'hôtel...

Le Russe l'examinait avec attention.

— Vous avez causé?

Girard ne répondit pas. Il avait atteint la lettre de la jeune femme et la froissait involontairement entre ses doigts, sans pouvoir se décider à la remettre à Quérésoff.

Celui-ci interrogea :

— Et vous dites que ma femme m'a écrit? .. vous a chargé de me donner ce papier?

— Oui, proféra Girard, d'une voix étouffée.

Serge s'énervait.

— Vous savez le contenu de cette lettre?

L'autre répondit avec précipitation :

— Ne m'interrogez pas!... je vous en supplie!... madame Quérésoff m'a fait promettre de déposer cette lettre dans vos mains et de m'éloigner aussitôt.

Il allait sortir avec précipitation lorsque la voix impérieuse du Russe le cloua sur le seuil de la pièce du pavillon occupé par Girard, et où les deux hommes se trouvaient en ce moment.

— Restez!... Je veux que vous restiez!...

Et l'homme hésitant, il questionna rapidement :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas remis cette lettre immédiatement?... Que signifie votre silence, ce mystère?... Quelle comédie jouons-nous?...

Pierre répondit en hâte :

— Suzanne... madame Quérésoff m'a fait jurer de ne remettre cette lettre qu'à trois heures précises et de vous quitter ensuite immédiatement... Ne m'interrogez plus... lisez cette lettre... lisez-la avec attention... en essayant de comprendre la douleur inouïe, légitime, qui l'a dictée... et pour Dieu, n'écoutez aucune suggestion d'orgueil, laissez agir votre cœur... uniquement votre cœur, qui est grand, bon, accessible à la pitié!...

Et suffoquant tout à coup, vaincu par son émotion, Pierre s'esquivâ sans que, cette fois, Serge tentât de le retenir.

D'un geste bref, le jeune homme déchirait l'enveloppe, dépliait les feuillets et se plongeait dans leur lecture.

Dehors, Pierre Girard avait regagné la terrasse, et, les jambes flageolantes, s'était laissé tomber sur un banc, un coude à la balustrade de pierre qui dominait la mer bleue, majestueuse et resplendissante sous le soleil radieux.

Autour de lui, c'était une admirable paix, une sérénité de nature que ne venait troubler ni un souffle de vent dans les pins immobiles, ni un vol d'oiseau dans le ciel bleu à peine estompé au lointain de vapeurs

blanches qui ne bougeaient ni ne se déformaient, semblant assoupies dans l'éther limpide.

Et, au vieil artiste, il semblait entendre bruire en ce silence les battements de son propre cœur.

Les minutes étaient interminables, intolérables... Mon Dieu, quelle impression ce cri du cœur de Suzanne avait-il causé dans cet autre cœur?... Quelle émotion s'était-il levé en cette âme obscure du Russe?... Pitié, amour, irritation, rancune?... S'agenouillerait-il, vaincu, repentant, devant cette amère douleur?... ou demeurerait-il hautain, glacé, sceptique?... La fille de Sarah vaincrait-elle à la fin Sarah?

Il se souleva avec un cri sourd d'allégresse, d'espoir!...

Serge Quérésoff, pâle, ému, s'élançait vers lui.

— Vous saviez!... Vous saviez ce qu'elle me disait!... et vous n'avez pas parlé!... Et à cette heure, elle m'attend, elle souffre, elle doute!... Elle se désespère, elle meurt peut-être!...

La véhémence de son accent troubla Girard.

— Non, non, protesta-t-il. Elle espère en vous et vous attend!...

Quérésoff l'entraînait du geste.

— Venez!... venez!... vous m'êtes indispensable... Depuis cinq ans, ces routes ne me sont plus familières... Ce lieu qu'elle m'indique, je le connais, mais j'ignore le plus court chemin...

— La Roche-Rouge?... Il faut suivre la grande route, jusqu'au poste de douaniers .. ensuite le chemin longe la côte... on aperçoit le lieu qu'elle indique deux cents mètres auparavant...

Serge avait saisi son chapeau.

— Venez, hâtons-nous!

A la porte de la villa, ils aperçurent une automobile

qui se dirigeait vers eux à toute vitesse et vint s'arrêter grondante, tandis que Paul de Sennemont sautait à terre.

— Mon cher monsieur Quérésoff! commença-t-il souriant gracieusement.

Serge avait eu un geste d'impatience pour éloigner l'intrus, puis il se ravisa et revint sur ses pas.

— Tenez, vous pouvez me rendre un immense service .. Voulez-vous me conduire à quelque distance d'ici?... A peine dix minutes... et je vous rends ensuite votre liberté!...

L'autre aquiesça, enchanté.

— Mais, comment donc!... ordonnez!... Où dois-je vous mener?

Quérésoff fit signe à Girard.

— Montez avec nous, mon cher, et expliquez la route à suivre...

Quelques minutes plus tard, l'automobile filait à toute vitesse sur la route blanche, soulevant un nuage de poussière derrière elle.

Serge et Girard se taisaient, renfermant leurs pensées, tandis que Paul de Sennemont parlait, tout en dirigeant sa machine avec adresse.

— Je venais, envoyé par Charlotte, ma femme ; elle a pensé à une occasion splendide pour vous... le château David... tout à fait selon vos désirs, celui-là... Vous vous rappelez peut-être cette magnifique propriété qui dégringole de terrasses en terrasses jusque dans la mer?... Et la demeure, un vieux château fort roman, à peine modernisé et pourtant arrangé avec un art merveilleux et tout à fait confortable... Un vrai nid d'aigle perché à soixante mètres au-dessus de la mer... une vue!... un horizon!... Et avec cela, abrité des vents de nord par le ressaut de la colline derrière... toute la

terrasse d'en haut est plantée d'orangers, de lauriers-roses et de palmiers, c'est féerique !... De plus, une véritable occasion, vous aurez cela pour un morceau de pain... quelque peu beurré...

Et insistant :

— Vous viendrez le visiter?

Serge répondit avec effort :

— Mais oui, volontiers.

— Aujourd'hui?... Je ne vous cache pas que je venais vous enlever.

Serge secoua la tête.

— Pas aujourd'hui... rien ne presse...

Paul observa :

— Pardon !... cette habitation est très en vue, d'un jour à l'autre elle peut être vendue, je vous affirme au contraire qu'il faut se hâter...

Quérésoff fit un geste impatient.

— Bon ! nous la visiterons demain.

Et il eut un tel froncement de sourcils que Paul de Sennemont s'arrêta court, tout interdit, dans une phrase commencée.

Girard désignait un chemineau qui quittait la route pour fuir dans l'épaisseur de la brousse.

— Voilà... Il faut descendre ici.

Mais, au même instant, du tournant de la route débouchа une cavalcade joyeuse de sept ou huit ânes harnachés de rouge et montés par des fillettes et de jeunes garçons.

L'abri de la falaise, coupée à pic par la route, avait masqué le bruit de leurs rires et eux-mêmes n'avaient point entendu le ronflement de l'automobile.

Saisi par cet obstacle imprévu et qui se disséminait de tous côtés sur la route, Paul de Sennemont eut un mouvement brusque, l'auto fit une embardée terrible,

renversa un âne, monta sur le parapet de terre élevé le long de la route à droite, au-dessus de la déclivité presque abrupte de la colline, et disparut dans le fourré de broussailles et de pins.

Deux cris d'hommes avaient retenti; une clameur glapissante s'était échappée du groupe des enfants terrifiés, puis une série d'exclamations de la part des parents qui suivaient à distance la caravane des ânes.

Presque miraculeusement, et pareillement à ce que l'on vit dans une course fameuse, Paul de Sennemont et Pierre Girard étaient restés suspendus aux branches des pins, juste au bord de la route.

Contusionnés, aveuglés, embarrassés dans les branches, ils se débattirent, étourdis, durant quelques secondes.

Girard reprit le premier pied à terre. Il regarda autour de lui avec épouvante :

— Serge!... Où est Quérésoff?...

L'enfant qui était sur l'âne renversé avait été relevé, sans blessure grave. Toutes les mères s'étaient emparées de leurs enfants, et toutes les curiosités se portaient sur cette automobile disparue, évanouie, sur ces hommes qui avaient échappé à un si terrible danger.

Paul se dépêtrait avec peine des ronces qui labouraient son visage et paralysaient ses bras et ses jambes.

— Le Russe? fit-il. Pardieu il est resté dans l'auto!...

Girard eut un cri de détresse et s'élança sous les pins.

— Non, non, ici! cria-t-il tout à coup. Mon Dieu, de l'aide!... Quelqu'un!... A moi!...

Deux des promeneurs, galvanisés par l'accent déchirant de cet appel, se précipitèrent pour rejoindre Girard.

Après les broussailles qui bordaient la route, le sol descendait, débarrassé entre les troncs inégalement

terrasse d'en haut est plantée d'orangers, de laurie
roses et de palmiers, c'est féerique !... De plus, u
véritable occasion, vous aurez cela pour un morceau
pain... quelque peu beurré...

Et insistant :

— Vous viendrez le visiter ?

Serge répondit avec effort :

— Mais oui, volontiers.

— Aujourd'hui?... Je ne vous cache pas que je ver
vous enlever.

Serge secoua la tête.

— Pas aujourd'hui... rien ne presse...

Paul observa :

— Pardon !... cette habitation est très en vue, d
jour à l'autre elle peut être vendue, je vous affirme
contraire qu'il faut se hâter...

Quérésoff fit un geste impatient.

— Bon ! nous la visiterons demain.

Et il eut un tel froncement de sourcils que Paul
Sennemont s'arrêta court, tout interdit, dans
phrase commencée.

Girard désignait un chemineau qui quittait la r
pour fuir dans l'épaisseur de la brousse.

— Voilà... Il faut descendre ici.

Mais, au même instant, du tournant de la route
boucha une cavalcade joyeuse de sept ou huit ânes
nachés de rouge et montés par des fillettes et de je
garçons.

L'abri de la falaise, coupée à pic par la route,
masqué le bruit de leurs rires et eux-mêmes n'av
point entendu le ronflement de l'automobile.

Saisi par cet obstacle impré[illegible] et [illegible] dissém
de tous côtés sur la route, P[illegible] ont e
mouvement brusque, l'aut[illegible] e ter

renversa un âne, monta sur le parapet de terre élevé le long de la route à droite, au-dessus de la déclivité presque abrupte de la colline, et disparut dans le fourré de broussailles et de pins.

Deux cris d'hommes avaient retenti, une clameur glapissante [illegible] groupe des enfants [illegible] rifiés, puis une [illegible] d'exclamations [illegible] rents qui suivaient [illegible]

Presque [illegible]

l'on vit dans une [illegible]

et Pierre Gir[illegible]

des pins, juste au [illegible]

Contusionnés [illegible]

ches, ils se [illegible]

condes.

Girard reprit [illegible]

tour de lui avec [illegible]

— Serge!... [illegible]

L'enfant qui [illegible]

sans blessure [illegible]

parées de leurs [illegible]

taient sur cette [illegible]

hommes qui [illegible]

Paul se [illegible]

raient son visage [illegible]

— Le [illegible]

Girard [illegible]

— N[illegible]

de l'aide [illegible] e

Deux [illegible]

rant de [illegible] z à

rard. [illegible] nt?...

A[illegible] er dans

plantés des sapins. Mais les aiguilles sèches et la rapidité de la pente rendaient la marche très difficile...

Il ne fallait avancer qu'en se retenant d'une main d'arbre en arbre. On n'apercevait point le fond du ravin, une barrière de broussailles reparaissant cinq ou six mètres plus loin.

Accroupi, Girard soulevait la tête sanglante de Serge Quérésoff, étendu sans mouvement au pied d'un arbre.

— Il s'est brisé le crâne sur un tronc! s'écria l'un des deux hommes.

Mais la voix de Girard s'éleva, tremblante, et néanmoins pleine d'espoir :

— Il vit!... Son front seul a porté... Oh! messieurs, aidez-moi!... Remontons-le!...

Le plus âgé des promeneurs avait rejoint le blessé et Girard.

— Evidemment! fit-il. Le plus urgent est de le conduire au plein jour... et là-haut nous avons de l'eau... Seulement, cela ne va pas être commode!

Hisser un corps inerte dans cette descente glissante, tandis que les pieds ne rencontraient qu'avec peine une pierre solidement enfoncée, ou une racine sortant de terre; porter à trois, puis à quatre, car Sennemont ne tarda pas à venir secourir les ambulanciers improvisés, un homme évanoui de la taille du Russe n'était certes pas une besogne aisée.

Pourtant, grâce à d'énergiques efforts, ils parvinrent au but; et, la sueur les inondant, les membres rompus, ils déposèrent Quérésoff le long du talus de la route.

— Vite, vite, de l'eau, des mouchoirs, commanda le promeneur dont la vigueur et l'adresse n'avaient pas peu contribué à mener à bien le sauvetage du blessé.

C'était un homme de quarante-huit à cinquante ans,

la moustache grisonnante, taillée en brosse, l'air d'un officier de cavalerie en civil.

Sa femme se précipita, humectant d'eau des linges, et, adroite, elle lava le front et le visage du Russe.

Un cri d'horreur courut parmi les jeunes filles et les femmes à la vue de l'horrible plaie béante au front de Serge qui apparut lorsque fut enlevé le sang qui maculait les entours.

M. Béral — l'infirmier improvisé — les gronda impérieusement.

— Eh bien? quoi?... éloignez-vous si vous ne pouvez supporter ce spectacle... Du reste, cette blessure n'est pas dangereuse.

Sa femme, qui avait reculé, éperdue, durant une seconde, revint courageusement.

— Que faire, Adrien? murmura-t-elle, interrogeant son mari des yeux.

Celui-ci, avec précaution et une certaine adresse, rapprocha la peau du front fendue, et posa plusieurs mouchoirs en compresse.

— Jean! dit-il à son jeune compagnon, prends un âne, le plus docile et le plus fort, fais-le galoper et cours à Saint-Cassidien... Tu ramèneras le docteur Napier ou, à son défaut, tu courras jusqu'à l'hospice Saint-Gabriel... De toute façon, préviens en passant à la maison des ambulances que l'on envoie une voiture au plus vite.

Madame Béral se redressait.

— Il reprend connaissance!...

Agenouillé, Pierre Girard soutenait le jeune homme dans ses bras.

— Serge!... Au nom du ciel, Serge, revenez à vous!... Souffrez-vous beaucoup, mon pauvre enfant?...

Peu à peu, une lueur intelligente venait briller dans

les prunelles du blessé. Il eut un vague mouvement pour se soulever, puis essaya de porter sa main à sa tête.

— Qu'est-il arrivé ? dit-il faiblement.

M. Béral palpait soigneusement tous les membres du jeune homme, l'auscultait.

— Je ne vous fais pas de mal?... Vous respirez aisément ?

— Oui, répondit Quérésoff.

L'autre soupira avec contentement.

— Eh bien! messieurs, vous vous tirez heureusement d'une terrible aventure!...

Défaillant, par suite de l'émotion qu'il avait éprouvée, Paul demeurait assis à terre, pâle et défait, muet.

Girard interrogeait Quérésoff :

— Votre tête?...

Mais, soudain, une angoisse traversa comme un ouragan les yeux et le visage de Serge.

— Suzanne! s'écria-t-il d'une voix sourde.

Pierre Girard tressaillit, saisi lui aussi d'une terrible appréhension.

— Ah! oui...

Mon Dieu! Suzanne, qui attendait là-bas... et qui ne voyait rien venir!...

Les assistants regardaient avec surprise les physionomies décomposées des deux hommes.

Quérésoff supplia.

— Allez, Girard, au nom du ciel allez!... Songez qu'un malheur... irréparable... peut résulter de ce désastreux accident!... Oh! moi, moi, j'y vais!...

D'un effort désespéré, il se souleva, fit deux pas ; puis, pris d'un éblouissement, chancela, tomba en avant.

Les bras de M. Béral et de Girard, qui s'était relevé précipitamment, le retinrent à temps.

— Quelle folie ! s'écria M. Béral. Monsieur, il est insensé de songer à marcher dans l'état où vous êtes !... Allongez-vous, ne faites pas un mouvement !... Attendez que l'on vous ait pansé...

Vaincu, un nuage devant les yeux, Quérésoff balbutia :

— Oui, vous, allez, Girard...

Pierre saisit la main du promeneur inconnu, mais dont la serviabilité faisait soudain un ami.

— Veillez sur lui, monsieur, je vous en conjure !... Il faut que je le quitte, sans quoi une autre catastrophe, encore plus terrible, surviendrait !

Et, sans autre explication, sans songer à réparer le désordre de ses vêtements déchirés par les ronces, souillés du sang de son ami, Girard s'élança dans le petit chemin qui gagnait la côte.

Les assistants échangèrent des regards stupéfaits.

Mais madame Béral, s'apercevant que Serge défaillait, donna des ordres pressés :

— Défaites les coussins des selles... Simonne, donne-moi ton plaid, ce malheureux garçon souffre ; il faut tâcher de l'installer un peu plus confortablement !...

Et, à l'envi, enfants et grandes personnes s'ingénièrent pour procurer un peu de soulagement à Serge dont la pensée anxieuse s'envolait au loin, en une sorte de rêve que troublait encore une fièvre commençante.

. . . .

Girard courait presque dans la sente montant et descendant, cahoteuse, pleine de cailloux roulant.

Une inquiétude sans nom le tenaillait. Alors que tout d'abord il avait aisément cru au subterfuge imaginé par la jeune femme pour ramener à elle son mari, maintenant il comprenait qu'il y avait peut-être bien une réalité tragique sous les paroles de la jeune femme.

Serge n'en avait pas douté une minute. Il accourait pour la sauver de la mort.

Tout à coup, les pins se faisant plus rares, il aperçut la côte, les rochers au-dessus de la mer, la dentelure de la falaise dégringolant jusqu'à la nappe d'un bleu glauque strié de violet.

Et là-bas, tout à la pointe, se détachant en silhouette sombre, immobile, une femme se dressait.

Girard réprima un cri d'angoisse : Suzanne était seule ; son petit Michel n'était pas avec elle...

Et il ne put plus douter qu'elle était bien venue avec l'intention de mourir si Serge ne la rejoignait pas, car elle avait laissé derrière elle celui qu'elle n'aurait jamais eu le courage de précipiter dans l'abîme...

Il cria, agitant les bras :

— Suzanne, nous voici !...

Il essayait de hausser assez la voix pour qu'elle l'entendît.

Il comprenait que sa vue à lui seul, était presque aussi dangereuse pour la jeune femme que la solitude dans laquelle elle s'affolait, les minutes succédant aux minutes, sans amener à elle celui qu'elle attendait.

— C'est nous ! répétait le brave homme exténué. Serge est là, Serge me suit !... Serge vient avec moi !...

Mais, la jeune femme avait tressailli ; ses yeux exploraient le sentier désert derrière les pas de Pierre.

Elle eut un geste de désespoir farouche, un recul vers la descente vertigineuse de la falaise plongeant dans la mer.

— Il n'est pas venu ! proféra-t-elle.

— Suzanne, au nom du ciel ! je vous jure que Serge était avec moi !... Qu'il accourait vers vous !... Il vous aime !... Suzanne, pensez à votre fils.

Ah ! ce n'était que trop vrai qu'elle avait préparé son

suicide au cas où son appel n'aurait pas vaincu la froideur de son mari!...

Suzanne demeurait immobile, soudain frappée par le désordre de son vieil ami, qui devenait de plus en plus apparent à mesure que celui-ci approchait.

Elle avait distinctement entendu ses dernières paroles, tandis que les autres ne lui étaient parvenues que confusément et sans qu'elle pût en comprendre le sens.

Haletant, hors d'haleine, épuisé, Girard parvenait au promontoire.

— Suzanne! jeta-t-il d'une voix entrecoupée, j'ai remis à Quérésoff votre lettre à l'heure convenue... A peine l'avait-il parcourue qu'il s'est élancé à ma recherche, voulant courir à vous, se désespérant que je ne l'aie pas averti plus tôt... Nous sommes montés dans une automobile... Nous serions ici depuis plus d'une heure, sans un malheureux accident...

La jeune femme eut un geste violent.

— Un accident?

Et, ses yeux s'arrêtant au sang qui tachait la chemise et les manchettes de Girard, elle cria, affolée :

— Serge!... Blessé, mort!... Oh! parlez donc, Girard!... Qu'est-il arrivé?

Il protesta, avec un élan visiblement sincère :

— Non, non!...

Elle tremblait.

— Mais alors, tellement blessé qu'il n'a pu venir ici?...

— Blessé, oui, mais non pas grièvement... Oh! je vous le jure!... Etourdi par la chute... L'automobile a viré... Nous avons tous échappé par miracle ; il est resté au pied d'un arbre... Son front seul a été touché... Il a repris connaissance, c'est une simple blessure... sans réelle gravité, je vous l'affirme... Du reste, venez,

vous allez le voir... Il vous attend... C'est lui qui m'a envoyé...

Elle eut un cri, entendant à peine ce qu'il disait.

— Oh! oui, courons près de lui!... Mon ami, vous me jurez que vous me dites bien la vérité?...

— Oui, oui!...

— Et comment l'avez-vous laissé seul, souffrant, évanoui, peut-être!... sans soins!... Oh! mon Dieu!...

— Non, il n'est pas seul!... Des passants le gardent et le soignent avec dévouement!... Oh! Suzanne, je ne pouvais vous laisser ici plus longtemps sans nouvelles... Et lui, Quérésoff, il est en proie à un tel tourment!...

Ils se hâtaient dans le chemin difficile. Suzanne marchait aussi vite que ses jambes rendues faibles par l'émotion le lui permettaient.

Girard la suivait péniblement, essuyant la sueur qui perlait à son front.

Ils arrivèrent au lieu de l'accident juste au moment où s'arrêtait la voiture d'ambulance que l'on avait été chercher. Un docteur et un infirmier en descendirent.

— Serge! cria la jeune femme, en se frayant vivement un passage au milieu des enfants curieusement tassés autour du blessé.

A sa voix, Quérésoff leva ses paupières closes; ses traits contractés se détendirent, un sourire souleva ses lèvres.

— Te voilà, enfin! murmura-t-il.

Elle s'agenouilla à ses côtés, dévorant des yeux avec effroi les linges sanglants qui entouraient la tête du jeune homme.

— Serge... mon Serge, balbutia-t-elle avec une profonde émotion.

Il saisit la main de la jeune femme et la ramena sur

sa poitrine. Et, dans cette longue pression de leurs doigts enlacés, dans l'angoisse et la tendresse éperdue qu'elle rencontra dans le sourire et dans le regard de Serge, Suzanne penchée sur lui vit luire, enfin, cet amour pour lequel elle avait tant souffert, cet amour duquel elle avait si longtemps désespéré : cet amour qui désormais les lierait étroitement dans la vie, jusqu'à l'heure de la mort.

— Ma Suzanne ! murmura-t-il doucement.

— Serge, à moi ! fit-elle à voix basse, ardente, son bras enlaçant le cou de son mari, soutenant sa tête qu'un vertige faisait se renverser.

FIN

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY



